

ESSAI SUR
LES ORIGINES INTUITIVES
DU
POSITIVISME

Thèse complémentaire pour le Doctorat ès Lettres

présentée

à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Pierre DUCASSÉ

Licencié ès Sciences, Chargé de Recherches
Secrétaire général des travaux scientifiques et Directeur d'Études
à l'Institut d'Histoire des Sciences et des Techniques

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS VI^e

—
1939



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547906_0008

**ESSAI SUR
LES ORIGINES INTUITIVES
DU POSITIVISME**

ESSAI SUR
LES ORIGINES INTUITIVES
DU
POSITIVISME

Thèse complémentaire pour le Doctorat ès Lettres
présentée
à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Pierre DUCASSÉ

Licencié ès Sciences, Chargé de Recherches
Secrétaire général des travaux scientifiques et Directeur d'Études
à l'Institut d'Histoire des Sciences et des Techniques

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS-VI^e

—
1939

*La Faculté n'entend donner aucune approbation
ni improbation aux opinions émises dans les
thèses ; ces opinions doivent être considérées
comme propres à leurs auteurs.*



Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous pays.

Copyright by Librairie Félix Alcan, 1939.

A la mémoire de

HENRI DELACROIX

Doyen de la Faculté des Lettres

en hommage

de profonde reconnaissance

AVERTISSEMENT

On pourrait croire, sur le titre de notre ouvrage, que nous supposons au lecteur, ou prétendons lui imposer, une connaissance immédiate des intuitions positives. Semblable contrainte serait moins faite pour favoriser notre entreprise que pour obscurcir son objet. Notre livre s'efforce, au contraire, de rétablir tous les présupposés intuitifs de Comte, c'est-à-dire la série des attitudes intellectuelles ou sentimentales les plus propices à une étude cohérente du positivisme.

Il nous semble, en effet, nécessaire qu'on s'accorde, ou tout au moins qu'on se familiarise suffisamment, avec ces attitudes, avant de rechercher en Auguste Comte un rapport caractéristique entre la méthode et l'intuition. La définition intuitive du positivisme ne peut résulter que d'une analyse spéciale, toujours intérieure au système proprement dit. A cette analyse est consacré un second volume dont celui-ci est logiquement inséparable et dont il constitue en quelque sorte l'introduction subjective.

Le titre de notre préambule descriptif anticipe donc nécessairement sur les résultats d'une investigation systématique, d'une longue entreprise de dissociation conceptuelle. Il ne se justifiera, en vérité, que par l'achèvement de nos enquêtes sur l'esprit de la MÉTHODE.

Bien loin de sacrifier le positivisme du sentiment au positivisme de la science, nous considérons chacune de ces traditions comme réellement inséparable de l'héritage comtien : leur corrélation précise, leur harmonie définissent pour nous en toute circonstance la loi de croissance du véritable esprit positif.

Aussi ne peut-il être question d'atténuer leur contraste ; il s'agit au contraire de l'accepter dans toute sa rigueur.

Nous devons donc partager pleinement, et faire partager, toutes les expériences caractéristiques de la synthèse comtienne. Avant d'esquisser le mouvement abstrait de la MÉTHODE, nous devons pressentir, dans la sensibilité intellectuelle et morale de l'inventeur, le génie intuitif de sa philosophie.

INTRODUCTION

INTRODUCTION

FORTUNE CONTRADICTOIRE DU POSITIVISME

Un philosophe entreprend une réforme spirituelle ; il en découvre les principes ; il en instruit son siècle ; et voici que ses plus intimes desseins semblent comme éclipsés par l'éclat universel de sa gloire ! La même fortune et la même contradiction paraissent imposées à toutes les grandes initiatives intellectuelles. Elles ne nous parviennent jamais qu'à travers un développement collectif où elles se réfractent, et déjà tout élaborées par les traditions divergentes qui y reconnaissent une origine.

L'historien des systèmes philosophiques perçoit nécessairement leur existence sous deux faces complémentaires : comme une continuité complexe, et virtuelle, entre des doctrines multiples, objectivement données dans le cours du temps (histoire de la pensée humaine envisagée comme une évolution collective), et d'autre part comme un phénomène inventif d'une radicale singularité, surgissant autour d'une individualité remarquable, dans un milieu social bien défini. Cette seconde perception suppose la pratique d'une « intimité » psychologique, l'accès difficile d'une « personne » exceptionnelle, dont l'investissement exige toujours un effort soutenu de sympathie et d'analyse : effort que doit renouveler, à l'égard des grands philosophes, chaque génération. Ainsi en est-il du cartésianisme : longue suite d'attitudes scientifiques et philosophiques, encore en voie de perpétuel

accroissement, mais dont l'intimité ne se livre qu'à travers l'histoire singulière d'une invention spirituelle, issue du xvii^e siècle français, uniquement accessible par la personne de Descartes.

Pour que l'historien arrive à faire converger sans incertitude ces deux rythmes de l'analyse ; pour qu'il puisse même en concevoir clairement l'existence, il lui faut le concours érudit, et surtout le recul successif des générations : il y a des proportions de temps en dehors desquelles on ne peut pas constituer une perspective historique. Aussi le champ spéculatif correspondant à cette forme d'investigation ne peut être aucunement proportionné à l'action immédiate de l'individualité inventive, ni à sa durée propre ; tandis que la sympathie du philosophe adhère directement à une volonté constructive, se maintient sans relâche à l'intérieur d'une intuition originale et cherche à en prolonger toujours le mouvement créateur. Sous ces deux influences, le bilan des progrès et des échecs, en matière spirituelle, ne s'établit qu'au cours des siècles, avec des oscillations surprenantes, et parfois dans l'oubli, ou dans le mépris des véritables précurseurs.

En ce qui concerne le positivisme, et par rapport aux intentions essentielles d'Auguste Comte, nous n'avons pas encore le bénéfice d'un long passé, et nous avons perdu la saveur du présent ; nous sommes au début d'une longue évolution objective, et à la limite extrême d'une expérience subjective profondément originale. L'histoire des doctrines postpositivistes, ou, si l'on peut s'exprimer ainsi, parapositivistes, commence à peine à élaborer la matière de ses jugements futurs ; et, d'autre part, le miracle personnel d'une ardente volonté réformatrice s'est amorti de génération en génération, de disciple en disciple, dans l'inertie apparente du milieu social. On peut donc se demander raisonnablement s'il n'est pas trop tôt, ni trop tard, pour « chercher une morale » aux vicissitudes du positivisme. Au point de vue de sa diffusion et de son développement objectifs, la doctrine positiviste s'est diversifiée de façon si protéiforme, dans une

période si courte et encore si proche de nous, qu'il est difficile de dessiner dès maintenant une perspective, de faire, parmi tous les héritages, le départ décisif entre les interprétations profondes et les adaptations superficielles. Et, subjectivement, pouvons-nous percevoir dans sa vraie grandeur une personne spirituelle dont l'image collective commence à peine à s'effacer avec les hommes qui la formèrent, et la déformèrent ?

Ces difficultés, réelles, n'ont point arrêté la recherche érudite. Elles ont même augmenté son ambition. Le plus récent historien du positivisme, M. Gouhier, a montré qu'une restitution concrète de toute l'« ambiance » où naquit l'invention comtienne, pouvait, devait être tentée, et réussie.

On remarquera, en outre, que la durée significative des périodes historiques n'a pas la même mesure selon les différents problèmes et les différents moments de l'évolution. Sans doute le destin d'une doctrine comme celle de Comte ne saurait être apprécié suffisamment sur un siècle d'épreuves contradictoires. Du moins la signification de ces vicissitudes n'est-elle pas arbitraire : elles sont liées objectivement au rythme du développement scientifique, exceptionnellement accéléré au cours du xix^e siècle. L'histoire des sciences permet de rétablir, en une certaine mesure, cette proportion des temps évolutifs en dehors de laquelle le sens des correspondances intellectuelles se trouve en défaut.

Un siècle d'histoire scientifique, si ce siècle est le xix^e, représente, pour l'évolution d'une philosophie scientifique, un *étalement* considérable, sinon décisif, du moins hautement significatif : il permet déjà l'exploration fructueuse d'une continuité spirituelle. Cette forme d'analyse nous aide même à pénétrer plus avant dans cette variété de la philosophie qu'est le positivisme, à entrer dans l'âme du système et à comprendre les raisons de son étrange devenir. Car, plus qu'une philosophie des sciences, le positivisme est amour d'une attitude scientifique, transposition humaniste de l'esprit

abstrait, et en particulier de l'invention mathématique. C'est un « art », une « technique », une certaine forme (1) de constructivité spirituelle, d'allure paramathématique.

Cette particularité nous permet de renouveler, d'approfondir de façon imprévue, le grand effort de sympathie sans lequel on ne peut réellement percevoir aucune doctrine, et singulièrement la doctrine comtienne. Nous distinguons ainsi, dans le destin du positivisme, autre chose que la résultante ordinaire des impulsions novatrices d'un système et de l'inertie collective : ce destin nous paraît surtout exprimer la rançon inévitable d'une profonde originalité subjective.

En effet, dans le développement logique du système comtien, comme dans son évolution sociale, il est difficile de ne pas constater un violent antagonisme entre le rythme personnel de construction philosophique et le rythme réceptif ou suggestif du milieu social. Dans sa genèse, aussi bien que dans sa brève popularité et sa disgrâce finale, on sent la même indépendance altière de l'inspiration par rapport aux servitudes collectives de la spéculation philosophique. Ces participations faciles, cette superficielle communauté avec les habitudes intellectuelles du milieu, qui favorisent l'adaptation et la diffusion des idées, qui lestent un système et amortissent ses oscillations dans le temps, la « manière » d'Auguste Comte semble les ignorer délibérément. Pour se définir un idéal, se formuler une discipline, se développer un programme, il entend ne prendre exemple que de son propre génie.

Cette paradoxale originalité, cette bizarrerie si l'on veut, ou cette *personnalité* foncière et brutale font que le positivisme est deux fois l'œuvre de Comte. Son cachet y est non seulement intellectuel et constructif, mais subjectif et pour ainsi dire « stylistique ». D'avoir conçu sa pensée, sa doctrine et son avenir dans un « style » inassimilable à toute autre

(1) Au sens esthétique du mot. Cf. FOCILLON, *La Vie des Formes*.

forme de spéculation philosophique ou morale renforce extraordinairement cette part de personnalité inhérente à toute grande œuvre spéculative. Du comtisme (1), de ses vicissitudes historiques, cette attitude fait en quelque sorte, essentiellement, un drame individuel, autant qu'une grande expérience doctrinale. C'est le « jugement » (selon une expression que Comte utilisait profondément, religieusement), le destin tout entier de l'homme de chair et de sang, qui se poursuit parmi nous, et qui s'exprime dans l'histoire.

La *personnalité* de Comte, en prenant ce mot dans son acception la plus vulgaire, est, au point où nous en sommes, non seulement l'intermédiaire obligé d'une connaissance par sympathie, mais la clef subjective des plus profondes inspirations positives. Elle recèle le *sens objectivement développable* des relations inattendues que propose son génie, et qui, en dehors d'elle, échappent à notre perception, ou risquent d'être faiblement interprétées. La « personne » de Comte, peut-on dire, fonde encore pour nous l'ordre inventif de la pensée positive et dirige sa fortune dans l'histoire.

Ce rapport *voulu*, ce lien toujours conscient d'une expérience éducative individuelle à une révolution de l'entendement humain, qui caractérise si étrangement la doctrine d'Auguste Comte, en protège l'esprit contre l'effet habituel de l'écoulement du temps. L'usure des siècles ne mord plus séparément sur ce que fut l'idée et sur ce que voulut l'homme ; c'est une même volonté qui se dévoile, s'offre ou s'éloigne selon la réceptivité totale d'une époque : présence concrète, rythme infiniment plus nuancé que le rythme des transmissions objectives, vicissitudes proprement humaines d'une intention qui ne veut se livrer que tout entière.

La nature propre de cette intention globale entraîne, pour

(1) Comme on le verra par la suite, ce terme ne s'oppose nullement, pour nous, au terme *positivisme*. Nous l'employons dans l'initiation subjective pour désigner l'originalité inventive du positivisme naissant, en tant que création personnelle de Comte.

le positivisme, une situation paradoxale dans le jeu de l'histoire et des spéculations philosophiques. Rétrospectivement, la fortune intellectuelle de Comte fut à la fois si précoce, si éclatante, si universelle, son déclin si rapide et si profond, qu'il nous est difficile de reconnaître dans ce rythme l'équilibre relatif, l'évolution compensée, et surtout le destin *traditionnel* des métaphysiques. De celles-ci, l'unité originale s'est inscrite pour toujours, dans la pensée humaine, comme un sillon plus ou moins large, plus ou moins profond, mais où chacune se retrouve, avec ses nuances intellectuelles, ses valeurs privilégiées, son horizon. Depuis un siècle la pensée d'Auguste Comte ne semble pas encore stylisée : durée trop courte, peut-être, pour réduire une philosophie à un schème invariable, durée suffisante, cependant, pour y faire apparaître un avenir nouveau.

Malgré les apparences, l'adhésion explicite d'un Mill ou d'un Littré aux positions intellectuelles de Comte nous semble moins l'expression d'une profonde convergence intuitive que l'aveu éclatant d'un fait accompli : ce que confessent l'érudition, la logique et la psychologie c'est l'emprise universelle, et précoce, de la « manière » positiviste sur toute l'activité intellectuelle. Accueillie dès sa naissance, encouragée, soutenue par les suffrages de très grands et très purs savants tels que Fourier, Blainville, Poinsot, Lazare Carnot, une nouvelle attitude mentale se diffuse, se vulgarise, « donne le ton » aux sciences morales et souvent même à la pensée politique d'une époque.

Action en surface, d'abord ; en profondeur, à plus longue échéance : sur l'idéal scientifique et sur la structure des sciences ; sur la biologie, la sociologie, la psychologie, les études juridiques. Mais ce succès même tend à décomposer l'unité originaire en une collection d'idées partielles, en une multitude de positions « doctrinales » d'où partent les nouvelles analyses. Alors que l'esprit positif ne cesse de se répandre, la Science se diversifie de plus en plus. Non seulement de nouveaux domaines viennent étendre l'empire de la

connaissance rationnelle, mais les sciences anciennes s'épanouissent en une gerbe de disciplines autonomes. Déploiement incessant au cours du xix^e siècle, qui bouleverse les perspectives traditionnelles de la philosophie et impose le renouvellement des points de vue.

Il se produit, par là même, une série d'interférences et de confusions, entre les prolongements dogmatiques du positivisme et les exigences variables de la recherche savante. Le sens réel des idées directrices d'Auguste Comte finit par s'obscurcir, toute perception directe des problèmes qu'elles visent à résoudre ayant disparu de la conscience scientifique contemporaine. Dès lors, le positivisme se ramène à la projection dans le passé des vertus scientifiques expérimentées dans le présent. Ce n'est pas seulement le refus de prolonger la philosophie en religion, c'est l'incapacité de concevoir la méthode sous le dogme, et, en quelque sorte, de penser avec Auguste Comte au lieu de penser d'après lui.

Le positivisme se dissout dans l'histoire, après s'être dispersé dans l'action. Des précurseurs avoués, philosophiques et politiques comme Condorcet, Turgot, Diderot et Hume, ou Kant et Leibniz, Hobbes, Descartes et Bacon, on rapprochera tous ceux qui ont orienté la pensée humaine vers les disciplines scientifiques ; on dégagera de cette confrontation l'idée d'une attitude prépositiviste, qui serait le positivisme essentiel : code implicite de toute recherche objective. On ne se borne plus à supposer que l'esprit positif (comme le pensait Auguste Comte) est immanent à l'homme ; on en fait un corollaire immédiat de la conduite rationnelle. L'humanisme complet serait « de droit » coextensif à toutes les révolutions spirituelles.

A cette dissolution de l'unité comtienne, la Politique du positivisme semble, cependant, opposer un terme irréductible. Mais si elle résiste, c'est parce qu'elle porte sa date : se refusant aux assimilations superficielles, elle décourage trop souvent les efforts de sympathie. Aussi est-elle encore plus méconnue. Des idées qui mûrirent entre la Restauration et

le Second Empire, ne nous arrivent plus intactes. Avec elles, et par elles, une foule de visions sociales se sont insérées dans la trame de notre connaissance. Bonald, de Maistre, et même Hegel, Saint-Simon, Fourier, Proudhon, Leroux, Cabet et Marx, leurs émules et leurs héritiers imposent à notre interprétation leurs thèmes, parfois conjugués. Une intuition complexe de l'individuel et du social, sur laquelle viendront s'implanter et s'affronter Tarde et Durkheim, est rarement perçue, par le lecteur moderne, dans sa valeur originale : un fidéisme incompréhensible, un conservatisme intempérant, un calque bizarre du catholicisme, tels sont les traits les plus fréquents sous lesquels lui apparaissent la Religion de l'Humanité et la Cité comtienne. Dès lors, comment s'étonner de la dissociation croissante d'une intuition nécessairement méconnue ? Depuis la séparation du positivisme « intellectuel » et du positivisme « religieux », l'histoire militante de la doctrine n'est qu'une suite d'appauvrissements (1). Chez la plupart des disciples, comme parmi les gens de science qui veulent se rattacher au positivisme, on voit se substituer de plus en plus, à l'esprit du comtisme, des succédanés modernes jugés plus adéquats. D'aménagement en aménagement, le terme même de positivisme s'éloigne de son sens originel (2) : le nom d'Auguste Comte, après avoir

(1) On ne saurait méconnaître, ni l'effort de Pierre Laffitte et de son groupe, auquel l'histoire du positivisme devra les matériaux les plus précieux, ni la fidélité des adeptes stricts de la religion positive : ils témoignent encore à notre époque d'une expérience morale et religieuse inséparable de l'héritage positif. Mais ni l'attachement des uns, ni l'érudition des autres n'a pu enrayer la dissolution inévitable du schème positif dans la pensée contemporaine, et parmi les positivistes eux-mêmes, comme en témoignent les discours de MM. Maurice Ajam et José Feliciano de Oliveira sur la tombe d'Auguste Comte, en 1935.

(2) Rappelons simplement les divergences que présentent des doctrines comme celles de Mach, de Duhem, le néo-positivisme de Le Roy et le positivisme prêté à l'Ecole de Vienne par les philosophes ou les savants qui vulgarisent ses théories ; citons, en outre, l'attitude critique des différentes écoles rationalistes pour les thèmes courants de la philosophie comtienne, ou même le *positivisme religieux* (Brunetière, Godard, Jacques Rivière).

été un mot d'ordre, tend de plus en plus à devenir une étiquette. Ainsi semble se réaliser point par point une prophétie de Renan, précieusement reproduite par la haine tenace de Joseph Bertrand (1) : « *Je suis arrivé à croire que M. Comte sera une étiquette dans l'avenir, et qu'il occupera une place importante dans les futures histoires de la philosophie. Ce sera une erreur, j'en conviens, mais l'avenir commettra tant d'autres erreurs !* »

LE POSITIVISME ET L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Comme le pressentit Renan, l'histoire de la philosophie se devait de chercher quelque chose derrière l'étiquette positiviste ; mais l'enquête risque fort de démentir le reste de sa prédiction.

L'unité de la philosophie positive, dissoute par le mouvement de la science et le déploiement des faits sociaux, aurait disparu de notre commerce intellectuel, si les philosophes, conscients de leur fonction essentielle (qui est justement recherche de l'unité), ne l'avaient maintenue, au moins comme problème historique. Il est remarquable de voir des tendances aussi divergentes que celles d'un Alain, d'un Boutroux, d'un Milhaud, d'un Gilson, pour ne citer que quelques noms (2), s'attacher à cette enquête qui se déroule sans interruption dans la philosophie française contemporaine, depuis les analyses de Ravaisson jusqu'au dernier ouvrage de M. Delvolvé, en passant par les travaux classiques de M. Lévy-Bruhl, de M. Belot ou de M. Pécaut. A vrai dire, le résultat en était moins un éclaircissement qu'un approfondissement. Ce qui

(1) RENAN. Cité par J. BERTRAND in : *Souvenirs académiques* : Auguste Comte et l'Ecole Polytechnique (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1896).

(2) Car, à vrai dire, il n'y a pas un philosophe français contemporain qui ne se soit penché sur le « cas » d'Auguste Comte.

n'est pas pour surprendre, dans un cas où l'histoire de la philosophie doit transposer dans quelque formule critique aussi précise, aussi fine que possible, une construction volontairement étrangère aux distinctions préalables à toute métaphysique. Quoi qu'il en soit, c'est à travers cette suite exceptionnelle d'efforts logiques et d'approximations intuitives que nous avons appris à lire Comte, à discerner les implications et résonances innombrables de ses moindres maximes ; et c'est enfin de ce travail collectif qu'est née pour notre époque la conviction irrésistible que toute séparation est vaine entre les deux carrières d'Auguste Comte. Désireux dans notre ouvrage (1) de mettre en relief l'unité intuitive du positivisme et d'en dégager le sens, nous ne prétendons pas en révéler pour autant l'existence. La possibilité d'une telle cohésion ressort déjà avec une suffisante évidence des recherches consacrées par l'histoire de la philosophie à la doctrine d'Auguste Comte et qui convergent toutes sur ce point.

Comme rançon inévitable, la révision des thèmes traditionnels du positivisme par la critique philosophique devait entraîner la rupture provisoire de toutes les associations d'idées sous lesquelles il s'était présenté jusqu'alors, et par quoi le xix^e siècle l'avait reconnu comme pensée directrice. S'il n'est plus possible d'attribuer au philosophe deux carrières inconciliables entre elles, on peut mettre en question l'intégrité de sa doctrine : les contradictions manifestées par le développement historique du positivisme ne sont-elles point inhérentes à l'idée directrice du système ?

C'est sous cet aspect que la « question Auguste Comte » semble se présenter maintenant aux philosophes et aux historiens de la philosophie : problème de cohésion interne d'une même inspiration, et non plus d'hétérogénéité externe entre ses expressions successives. Conflit d'une volonté finaliste inconsciente et des exigences explicites du « préjugé » po-

(1) Et dans l'ouvrage suivant, qui doit lui être étroitement associé.

sitif selon M. Delvolvé (1). « Orchestration » magistrale mais artificielle de deux thèses contradictoires : analyse positive et synthèse romantique, selon M. Léon Brunschvicg (2), la création comtienne aurait porté dans son sein dès l'origine le germe de sa prompte dissolution. Ne peut-on prévoir, dès lors, qu'on posera bientôt explicitement, *en France*, la question déjà formulée en Pologne par M. Jan Mosdorf (3), et qu'on demandera sérieusement si Comte fut positiviste ?

Formule paradoxale où se dissimule un problème de méthode historique, plus encore que de philosophie : elle n'a de sens que si l'on sait définir sans ambiguïté l'esprit positif. Ce qui suppose établie une discrimination objective des attitudes mentales de l'homme, autrement dit une histoire « intellectuelle » de l'humanité !

Moins ambitieusement, pour qui veut donner au mot positif une valeur aussi peu arbitraire que possible, la référence préliminaire à Comte est inévitable. Or, c'est lui qui est justement en question ; il s'agit de dire si son œuvre constitue l'une des grandes réformes caractéristiques de l'entendement humain, ou le pur développement oratoire d'un « syncrétisme » sans vertu philosophique.

On a presque toujours concédé au fondateur du positivisme un « tempérament intellectuel » original et puissant, un vigoureux instinct scientifique et philosophique. Le point délicat est d'apprécier justement la nature du contact entre

(1) DELVOLVÉ, *Réflexions sur la Pensée comtienne* (chap. III, pp. 187 et sq.).

(2) LÉON BRUNSCHVICG, *Le Progrès de la Conscience* (tome II, chap. XIX, pp. 547 et sq.). Nous renverrons le lecteur, ultérieurement, aux principaux ouvrages de M. BRUNSCHVICG. Signalons dès maintenant *Les Etapes de la Philosophie mathématique* et *Les Âges de l'Intelligence*. D'une façon générale les analyses de M. Brunschvicg nous ont fourni le type d'une interprétation critique et relativiste des rapports du positivisme à la science et à l'histoire de la philosophie. C'est dire combien elles nous ont été précieuses.

(3) JAN MOSDORF, *Comte fut-il positiviste ?* extrait du XXXV^e vol. de la *Revue philosophique* de Varsovie (1932).

cette forte personnalité inventive et l'héritage intellectuel qu'elle élabore ou qu'elle transmet.

Si l'historien peut, et même doit légitimement appliquer, à l'organisation des faits humains, et des représentations collectives, une hypothèse de continuité, il ne peut exclure, ou ignorer sans arbitraire le rôle des discontinuités *possibles*, ne fût-ce qu'à l'échelle des initiatives individuelles. L'analyse interne d'un système philosophique, pour être sincère, doit respecter cette ambiguïté virtuelle : le but étant justement de faire apparaître, sur l'œuvre elle-même, ce que celle-ci implique de participation collective, et ce qu'elle suppose d'irréductiblement personnel.

Le rapport du philosophe à son milieu, et de l'œuvre construite aux expériences qu'elle utilise, n'est pas susceptible d'expression « univoque », sinon par métaphore et par fiction littéraire. Entre ces deux « faces » inséparables d'une même œuvre spirituelle, l'opposition n'est pas moins fondamentale qu'entre la subjectivité d'où émerge l'intelligence et les structures objectivantes par où elle prend conscience de son propre effort. Aussi bien, le conflit est-il à la racine même de la connaissance, et singulièrement de la connaissance positive.

Le rôle et le sens d'une relative irréductibilité de nos inspirations intellectuelles à l'œuvre objective qu'elles suscitent ont été si profondément sentis par Comte, si étroitement incorporés à la structure de son système, qu'on peut rattacher, sans arbitraire, à cette idée fondamentale, toute la décomposition logique de la doctrine. A ce point de vue l'œuvre sollicite, d'elle-même, l'enquête historique et scientifique d'où dépend, en définitive, l'objectivité d'interprétation, car le positivisme incorpore à chacune de ses démarches, dans l'histoire et dans la science, les indices caractéristiques de sa propre relativité. Mais l'effort de restitution concrète ne peut se limiter aux conditions purement intellectuelles ; il atteint nécessairement leur frange humaine et psychologique : il nous rend de plus en plus familière cette atmosphère

sentimentale où la pensée positive est née, et où elle a développé toutes ses conquêtes.

« Comprendre » Auguste Comte, ce sera donc faire largement appel à toutes sortes d'inspirations subjectives ; ce qui ne sous-entend nullement qu'elles soient illusoires, gratuites ou arbitraires. Il s'agit, par elles, de retrouver une orientation individuelle, affective et idéologique, délibérément acceptée par le philosophe, et transformée par son adhésion continue en un véritable « climat » spirituel, en une patrie intérieure où se reporte sans cesse l'effort de son intelligence.

Mais cette initiation subjective a pour corollaire évident la recherche des critères objectifs, par où nous pouvons, sans ambiguïté, participer aux démarches rationnelles de l'intelligence comtienne construisant un système. Ces critères dérivent tous de l'effort d'objectivation par lequel la pensée organisatrice prend possession d'elle-même et de ses conditions d'existence, c'est-à-dire par les méthodes qu'elle se crée et par son art de les mettre en œuvre : ce qui définit une même puissance d'invention qui est la *Méthode positive* (1).

L'HISTOIRE DES SCIENCES ET DE LA PENSÉE SOCIALE AU XIX^e SIÈCLE

Ce que nous semble exiger toute enquête sincère sur la pensée d'Auguste Comte, c'est une élucidation de son « art » méthodologique, et une communion familière avec les conditions subjectives qu'il a subies, acceptées, utilisées. Ces deux « opérations » sont étroitement liées entre elles, associées, entraînées par un rythme spécifique, où se dévoile l'indivi-

(1) C'est cette recherche des critères « objectifs » qui fait l'objet du livre suivant, *Méthode et Intuition chez Auguste Comte*, que nous associons directement à celui-ci.

dualité inventive du génie comtien et que l'exégèse doit fidèlement respecter. L'instrument nécessaire d'une pareille tâche serait donc une vaste enquête sur *l'histoire des sciences et des idées sociales* au xix^e siècle, enquête orientée selon les articulations spontanées du génie constructif de Comte : programme de longue haleine, qui dépasse trop visiblement nos ressources présentes et le cadre de cet ouvrage, mais qui en exprime pleinement l'esprit.

Si notre point de vue est légitime, il faut peu s'étonner de l'état d'indécision où flotte le concept de positivisme, car sa compréhension adéquate supposerait beaucoup plus de connaissances historiques et psychologiques que nous n'en pouvons réunir actuellement. La difficulté de suppléer à cette information scientifique, pour guider l'interprétation, l'impossibilité d'approfondir réellement (positivement !) les suggestions transmises par Auguste Comte déconcertent presque fatalement la bonne volonté du lecteur, lassent même parfois la sagesse du critique. D'où le risque, trop rarement aperçu, d'un permanent anachronisme aussi bien intellectuel que sentimental.

L'attitude la plus sage nous paraît être d'apprécier d'abord l'insuffisance de notre perspective, de circonscrire, au moins partiellement, les effets d'un dogmatisme naïf que l'histoire seule peut réformer. Le xix^e siècle, spécialement dans cette période où naquit et grandit le positivisme, nous semble à la fois très familier et déjà très lointain. Les formules les plus célèbres, celles dont nous usons encore, sont les plus trompeuses, car nous y retrouvons plutôt nos besoins, nos habitudes, nos « réflexes », que les secrets, les inventions et les espoirs dont elles étaient grosses.

Le « rajeunissement » historique inséparable de toute critique intellectuelle ne peut jamais être éludé sans péril : il est d'autant plus nécessaire que les risques de confusion sont plus proches, et plus nombreux. Et c'est pourquoi nous ne concevons pas notre étude en dehors du grand effort de reconstitution historique par lequel le Saint-Simo-

nisme (1), le Marxisme (2), le Positivisme (3) apparaissent, dans un décor renouvelé, porteurs de richesses psychologiques encore vierges et d'inventions inexploitées.

Nous nous sommes attachés spécialement à pénétrer, par l'histoire des sciences, l'atmosphère intellectuelle où germa l'intuition positive, à concevoir le commerce qui s'institue entre l'invention comtienne et le milieu d'où elle jaillit, à reconstruire cette « courbure » de l'espace intellectuel et social qui définit le positivisme. D'une telle reconstitution, l'histoire des sciences et de la pensée sociale au xix^e siècle peut, croyons-nous, tirer quelque profit : nous nous proposons de développer ultérieurement les résultats d'une analyse que nous avons voulu borner ici à la jeunesse de Comte et diriger surtout vers la pensée mathématique. Mais cette élucidation historique est inséparable d'un effort direct de compréhension par lequel nous avons tenté de ressaisir le caractère spécifique de l'intuition comtienne : notre principal dessein étant de restituer la valeur originale de la pensée positive autour d'Auguste Comte, et à travers son œuvre.

Pour atteindre notre objet nous avons dû faire intervenir des procédés très différents de la critique traditionnelle : trop naïve et trop savante à la fois, la pensée de Comte nous semble répugner aux procédés méthodologiques et aux analyses conceptuelles qu'admet l'histoire de la philosophie. Pénétrée d'allusions et d'évocations scientifiques, sa langue, si simple et si directe, est pleine d'intentions qu'il faut toutes percevoir. L'attitude qui s'impose nous paraît se rattacher davantage aux habitudes de la critique littéraire ou de l'exégèse qu'à l'application du formalisme philosophique, sans d'ailleurs présenter, pour autant, la moindre gratuité.

(1) Cf. S. CHARLÉTY, *Histoire du Saint-Simonisme (1825-1864)*.

(2) Cf. A. CORNU, *Karl Marx, l'Homme et l'Œuvre. De l'Hégélianisme au Matérialisme historique*.

(3) Cf. Henri GOUCHER, *La Jeunesse d'Auguste Comte et la Formation du Positivisme* (tomes I et II).

Aucune reconstruction ne peut être valable, en effet, qui ne rende compte à la fois de la liaison globale et de la vigueur synthétique des parties. Même si l'on réduit l'œuvre comtienne à l'orchestration des thèmes contradictoires, on se doit de dévoiler le secret de cette prodigieuse puissance de combinaison.

Il faut songer que, par Auguste Comte, tous les thèmes intellectuels et moraux ont été si vigoureusement brassés qu'il est désormais impossible de faire abstraction de leur résonance positiviste. Des mots comme « relatif » et « subjectif » en portent la mémoire inaltérable.

La méthode d'Auguste Comte a donc quelque chose à nous apprendre ; le succès de l'exégèse serait de nous faire pénétrer dans l'intimité créatrice du génie et, peut-être, de dériver à notre profit le courant intérieur de sa puissance synthétique. Comprendre l'esprit comtien, ce ne serait pas seulement sympathiser avec ses aspirations, connaître l'histoire de ses origines, découvrir son rythme constructif. Ce serait prolonger en nous-mêmes, non seulement son intention originelle, mais le rapport que celle-ci soutient avec le réel : épouser et développer les vraies richesses de l'intuition positive.

ORGANISATION INTUITIVE ET DÉVELOPPEMENT DU POSITIVISME

Dans le champ des philosophies dérivées de la science, la position initiale du positivisme se présente comme un point singulier. Issue d'une préoccupation politique fondamentale (et prédominante), l'initiative comtienne exerce délibérément son effort sur la pensée abstraite et s'incorpore rapidement à tout son progrès. On ne peut pas s'imaginer un tel effet de pénétration, d'imprégnation spirituelle, sans une « densité » philosophique adéquate : il faut que l'âme agis-

sante de la doctrine se soit, historiquement, concentrée en une intuition vivace. C'est cette pointe pénétrante du positivisme vécu par Auguste Comte, et non une somme de positions dogmatiques, qu'il importe de rétablir.

Reprendre, en leur véritable sens scientifique, les problèmes qu'il s'est posés, en les formulant sans trahir leur nature complexe par une adaptation critique, serait la première condition d'une connaissance valable de l'intuition positive, susceptible de progresser parmi nous. Mais celle-ci déborde le domaine, même élargi, d'une vision politico-scientifique.

La seconde singularité du positivisme est d'associer une expérience individuelle de l'amour religieux à l'organisation politique du savoir. Singularité qui parut bien étrange à la conscience scientifique du ^{xix}^e siècle et dont le sens ne semble pas susceptible de se vulgariser facilement, mais dont nous devons désormais rendre compte avec scrupule, sous peine d'ignorer la valeur essentielle du mot « positivisme » : car la fonction religieuse (1) est en réalité un des invariants de la doctrine. Explicitée et fécondée par la révélation mystique (2) de l'« année sans pareille », l'exigence d'un lien affectif et universel est sensible dans les premières démarches intellectuelles du polytechnicien de 1815.

Ce qui varie, c'est la clarté progressive d'une intuition brusquement dilatée, mais qui fut toujours présente, et agissante, et qui préside à toute l'organisation intellectuelle. Le problème de l'unité du positivisme, celui de la cohérence intuitive entre ces directions imposées au réel par la tête la plus systématique du ^{xix}^e siècle français, n'est d'ailleurs pas séparable d'une reconstruction de la doctrine. Mettant en connexion le flux ordonné du réel politique et social avec l'expérience religieuse, insensible aux vicissitudes historiques et individuelles, une sereine raison apparente

(1) En prenant ce terme uniquement dans le sens que lui confère Auguste Comte, sans prétendre ici le justifier ou le critiquer.

(2) Même remarque.

l'œuvre positiviste aux créations éternelles de la philosophie.

Pour beaucoup, cette pureté d'un esprit mathématique, à qui l'analyse était « claire », est le meilleur du positivisme. Nous ne croyons pas qu'on en puisse séparer l'œuvre entière d'Auguste Comte, ni sa vie, ni aucune de ses aspirations.

A l'issue de notre étude, l'Unité organique du positivisme nous paraîtra peut-être plus rationnelle qu'on ne l'accorde en général ; en tout cas elle ne nous paraîtra jamais distincte de l'intuition qu'elle exprime et qu'elle a transmise jusqu'à nous. En effet, celle-ci n'est jamais, pour Auguste Comte, qu'une vue d'ensemble, un schème synthétique, une concentration énergique de la suite complète des raisonnements. Entre la méthode et la doctrine, aucun élément fictif ne s'interpose, aucune intermittence de la déduction. Le rôle de l'intuition n'est pas de suppléer à l'analyse et à la construction rationnelles, ni à la mémoire ; il consiste simplement à condenser dans une durée individuelle ce qui n'est donné, par l'intelligence, qu'en fonction d'un temps socialisé : à intégrer sans relâche les produits légitimes du mouvement de l'histoire, de la relativité scientifique et des besoins humains en un acte volontaire de synthèse.

Retrouver chez Comte la parfaite correspondance d'une telle intuition avec l'unité rigoureuse d'une doctrine et d'une méthode inséparables constitue la condition nécessaire d'une compréhension adéquate : c'est-à-dire d'une adhésion claire, d'une participation active et féconde au rythme constructif du positivisme.

En reconstituant, pour notre propre monde et pour notre individualité concrète, les associations intuitives où le relativisme comtien avait inséré tout l'enchaînement rationnel et toute la discipline méthodique de sa philosophie, nous nous associons à celle-ci par le procédé le plus sûr, qui est de

poursuivre une tâche commune. Le même effort par lequel l'esprit positif prit possession de lui-même doit nous rendre capable d'en développer les fruits : il suffit de rapporter à notre « cas » son attitude inventive pour développer en nous les vertus intellectuelles et morales dont il fut la source.

L'universalité didactique du génie positif a trop longtemps fait méconnaître la leçon essentielle qu'Auguste Comte nous transmet par la genèse de son œuvre : une conversion énergique aux exigences relativistes et subjectives de la vie intérieure. Ce ressort inventif et individuel de la réforme positive apparaît de plus en plus clairement, dans l'anarchie contemporaine des thèmes doctrinaux. La dissolution des vieilles synthèses scientifiques et l'évolution protéiforme du milieu social imposent à notre jugement un véritable recul historique, où l'œuvre d'Auguste Comte apparaît désormais surtout comme une audacieuse initiative spirituelle, dont la vertu peut, tout entière, enrichir notre individualité.

Et cette attitude est rigoureusement conforme au relativisme du Maître, qui, jugeant avant tout sa carrière comme un « phénomène » éducatif, comme l'anticipation individuelle d'une « maturité » imminente de la raison humaine, insistait volontiers sur les circonstances historiques de son invention. Par ses conditions *subjectives*, le « phénomène positif », tel que nous l'appréhendons autour d'Auguste Comte est lié très étroitement aux vicissitudes et aux espérances de la « socialité » française. C'est dire qu'une certaine « projection » du comtisme dans la vie sociale nous paraît non seulement licite, mais inévitable. Encore doit-elle respecter très strictement les règles authentiques de l'esprit positif, ce qui impose une discipline trop rarement soupçonnée !

Lire Auguste Comte en restituant au contexte humain sa valeur et son efficacité, c'est s'associer, autour d'une énergique personnalité morale et par son entremise, à l'élan d'une révolution spirituelle ; c'est reprendre, avec une ample

synthèse historique et scientifique, une vision religieuse de l'avenir collectif.

De ceux qui goûtent la puissance, et ressentent même l'attrait de cette vision, beaucoup désirent en conserver l'ordonnance, en exploiter le prestige, sans en respecter partout l'harmonie. Autant cette impulsion nous est compréhensible, autant elle nous paraît désormais injustifiable. Ce qui fut donné une fois dans l'individualité d'une inspiration générale ne supporte ni limitation, ni transposition.

Si l'« achèvement » religieux du positivisme implique la négation de sa volonté humaniste, si son « utilisation » se borne à en extrapoler les conclusions pratiques, achever ou utiliser le positivisme nous paraissent également vains, et surtout également infidèles. Notre seul devoir est de comprendre, autant que possible, cette extraordinaire expérience, d'approfondir ce qu'elle nous transmet ; de poursuivre en nous, autour de nous, l'effort incomparable de charité intellectuelle et de sympathie humaine qui s'y trouve éternisé.

PREMIÈRE PARTIE

LES VOIES DE L'INITIATION SUBJECTIVE

CHAPITRE I

LA PENSÉE ET LA LANGUE

On admet trop souvent qu'il suffit, pour pénétrer une doctrine, d'en avoir assimilé les éléments objectifs (1). Bien que l'érudition philosophique s'intéresse de plus en plus aux conditions intrinsèques des grandes créations spéculatives et cherche à pénétrer toujours mieux l'attitude individuelle qu'elles supposent, il ne semble guère qu'on se soit jamais sérieusement soucié d'une telle éducation préalable pour aborder le positivisme : sans doute parce qu'on le juge trop proche de notre époque et surtout trop marqué de volonté objectivante. Or, la pensée d'Auguste Comte nous semble exiger, au contraire, au plus haut point, cette initiation subjective, sans quoi toute analyse conceptuelle n'étreint que des banalités.

Nous voudrions dresser un plan sommaire des voies par lesquelles il convient d'accéder au mouvement intime de la

(1) La valeur que nous donnons ici aux mots « objectif » et « subjectif » correspond à la fonction complexe qu'ils résument pour Comte, savoir : rattacher toujours les déterminations rationnelles à leurs conditions humaines, individuelles ou collectives ; restituer aux opérations de l'esprit leurs corollaires affectifs et associer ceux-ci à celles-là en une *Méthode d'invention*, technique originale de culture spirituelle.

Cette valeur sera justifiée logiquement par la structure méthodologique et intuitive du système de Comte. Elle peut être déjà pressentie « *analogiquement* » par le rôle que remplissent les notions correspondantes dans certaines *spéculations* scientifiques contemporaines.

Voir l'*Introduction*, les pages 135, 225, 259 et toute la deuxième partie de notre ouvrage principal (*Méthode et Intuition chez Auguste Comte*).

pensée comtienne, des expériences et des attitudes sans lesquelles on reste dépaycé dans son univers.

Ces canaux favoris où s'épanche de préférence une pensée créatrice, semblables aux chemins de moindre résistance d'une décharge nerveuse, déterminent les biais familiers par où elle s'insère dans le réel. C'est par eux que nous devons remonter à la construction des thèmes fondamentaux, à leur formulation, à leur distribution.

En un sens très différent du sens traditionnel, l'éducation reproduit ici l'évolution : on s'initie au positivisme en reprenant les voies familières et les expériences caractéristiques de son fondateur, les activités privilégiées qu'il a déployées dans le milieu spirituel.

Le premier de ces chemins d'approche est le langage. On reproche couramment à Auguste Comte la difficulté, voire l'obscurité de son style, l'impropriété et l'aspect « terne » de son vocabulaire, la lourdeur, la diffusion et la complication de ses développements ; toutes critiques qui, sans être injustifiées, sont tellement sommaires, tellement disproportionnées à la plénitude « intentionnelle » de l'idiome positiviste qu'elles caractérisent parfaitement le genre d'incompréhension dont il est l'objet et que nous voulons, ici, surmonter. En fait, l'accès de Comte, surtout pour nos contemporains (1) est effectivement *barré* par de lourds, d'épais obstacles psychologiques et esthétiques : on peut être excusable d'y succomber, c'est-à-dire d'abandonner tout désir de commerce intellectuel avec le comtisme. Mais il ne faut pas prétendre à une communion sincère avec la pensée de l'auteur si on n'a pas su dissoudre ces résistances — ou, tout au moins, si l'on n'a pas pris parfaitement conscience de leur origine et de leur signification.

La plus efficace barrière *psychique* au passage immédiat

(1) Mais le même obstacle se manifestait déjà pour les contemporains du philosophe.

d'un « courant de compréhension », entre Comte et celui qui l'approche *par ses écrits*, réside non seulement dans un défi perpétuel à l'*euphonie* (1), qui dénote immédiatement une brutale indifférence à certaine *commodité* psychique du lecteur, mais dans des péchés bien plus graves contre l'euphorie intellectuelle. On est saisi tout d'abord, et fâcheusement, par l'*accent dogmatique*; celui-ci est moins l'effet direct du dogmatisme de la pensée, que l'expression d'une personnalité intransigeante, suggérant que les problèmes sont fermés *dès* qu'ils sont complètement décrits, ne laissant aucune issue, concluant par des accents autoritaires disproportionnés au balancement scrupuleux de l'analyse: étrangeté de plus en plus sensible avec le vieillissement des textes, qui souligne les difficultés au lieu d'estomper l'excès de certitude. Cette impression est d'autant plus difficile à supporter que le prosaïsme voulu de la langue et de la présentation semblent exiger une grande modestie de ton: le centre de gravité de la discussion est toujours trop bas pour permettre l'illusion et trop haut pour ne pas heurter l'attention la plus avertie.

Le lecteur moderne est d'ailleurs mis en défiance par la rupture entre nos évidences psychologiques et celles qu'utilise Comte, sans arrière-pensée, par système et par instinct: ce ne sont pas toujours les nôtres, ce sont de moins en moins les nôtres et surtout nous ne les partageons plus avec cette *intensité*. L'assurance comtienne nous paraît aisément injustifiée — intempestive, sinon impardonnable.

Après cette adhésion à des postulats communs trop apparents, et apparemment gratuits, le plus efficace destructeur de la crédibilité et de la sympathie philosophiques est le ton *édifiant* souvent involontaire: non pas tant prud'hommesque ou sentencieux comme il paraît d'abord, que centré sur des évidences implicites d'*un autre ordre* (et qu'on sent, dès lors, moins rationnel) que celui des démons-

(1) Finales en « tion », superposition des « que », adverbess en « ment », etc.

trations en cours. Moralisation abstraite (1) mais d'une espèce proprement comtienne dont on ne ressent d'abord que la prétention. Cette gêne du goût (qui rompt la confiance du lecteur, brise l'unité de l'intérêt intellectuel) est renforcée par la limitation volontaire des perspectives didactiques *immédiates* de discussion et d'exposition, c'est-à-dire du panorama idéologique.

La profondeur ultime des problèmes restant toujours virtuelle (Comte entend opérer toujours sur une question extrêmement *déterminée*), la banalité et la généralité du langage, son extrême assurance, font apparaître comme *plat*, et *sans dessous*, ce qui est proposé comme *défini* et didactiquement clair. Les thèmes du positivisme, avant même de parvenir à la conscience du lecteur, semblent vidés de leur intention généralisatrice, limités à leur fonction immédiate, épuisés par l'usage commun et par la *stérilisation* comtienne.

Les difficultés que nous venons de décrire, — et dont certaines seulement résultent de l'impatience du lecteur — sont en majeure partie l'effet imprévu d'une prédilection de Comte pour la présentation définie, limitée (didactiquement claire), la fuite des *prétentions* linguistiques et métaphysiques, l'affinité toujours maintenue avec le bon sens, l'immédiateté d'accès à la langue commune. Pour certains esprits, et parfois des plus cultivés, ce barrage du goût suffit à interdire définitivement toute participation à une pensée originalement comtienne. Pour ceux même qui le franchissent, tout n'est pas dit. Au niveau de compréhension plus profond, ce qui fait suite à ces incommodités superficielles n'est pas plus aisé. Il reste une difficulté réelle de *perception philosophique*, qui tient à des motifs essentiels, à une structure spécifique de la formulation com-

(1) D'où l'épithète de « style pompier » qui est impropre : Comte n'imité que lui-même.

tienne, et non pas seulement à l'écriture de l'époque, qui nous semble parfois ridicule ou creuse (idéologie, électisme), mais dont la marque est ici surchargée d'une bizarrerie inimitable.

Cette bizarrerie se traduit brutalement dans la structure exceptionnelle du vocabulaire, le génie décevant de la langue comtienne, la monotonie apparente du style. Traits bien connus et souvent relevés, mais moins remarquables comme propriétés littéraires ou signes objectifs, externes, d'une écriture philosophique, que comme extériorisation des résistances et répugnances subjectives que peut susciter aisément la prose de Comte.

Il s'agit de disparates, non plus seulement phonétiques, mais « idiomatiques ». Le vocabulaire de Comte déconcerte non moins par ses sources que par sa structure et sa destination. La plus immédiate étrangeté des termes provient de leur origine : langues scientifique ou politique détournées de leurs fins habituelles et converties en signes abstraits, vocabulaire des idéologues gonflé d'allusions imprévues constituent une espèce d'« argot » scientifique ou philosophique, ou plutôt politico-intellectuel, rigoureusement propre à Comte.

L'impression « étrange » que suscite, chez un lecteur pénétré de traditions sélectives en philosophie ou en littérature, le contact de la phrase comtienne est d'abord *imposée* par ces termes bizarres qu'on sent profondément suggestifs — et cependant oscillant toujours entre la banalité du sens commun et le jargon technique. A vrai dire, ils réfèrent à un monde mental étranger au lecteur non initié ; à un monde inclassable — sans état civil dans les domaines policés de la philosophie ou de la littérature (1).

On est vite conduit à taxer Comte d'*insuffisance* linguistique (et on n'y a pas manqué) : monotonie d'un vocabulaire

(1) Cf. THIBAUDET : La « quasi-littérature », *Histoire de la Littérature française de 1789 à nos jours*, pp. 97 et sq.

extrêmement fidèle aux mêmes types, d'une langue asservie aux mêmes tournures — qui seraient clichés s'ils n'étaient clichés proprement comtiens ; impropriété sensible, obscurité vague de désignations toujours poussées violemment et naïvement de leur domaine d'origine en un domaine traditionnellement hétérogène, ou qui traînent sans cesse dans la banalité du sens commun ; inadaptation foncière de l'assemblage linguistique à suggérer, *par lui seul*, le centre intuitif d'où il procède. Notre déception permanente provient d'une langue trop naïve et trop savante à la fois, — trop naïve pour la fonction abstraite qu'elle esquisse et par ses prétentions philosophiques, trop savante pour l'intention vulgarisatrice qu'elle affiche, — déséquilibrée en outre par l'ingéniosité imprévue de ses extrapolations. Nous éprouvons l'impression d'un manque de « centrage » intentionnel, d'un chaos intuitif de notions ordonnées, mais rendues confuses par la combinaison illicite de références trop claires.

L'*inhibition* de la sympathie philosophique atteint enfin au maximum, par l'effet ordinaire du style comtien, dont on s'est plu à souligner les défauts presque agressifs (1). Le plus grave n'est pas, au point de vue qui nous intéresse, le défaut trop fréquent d'équilibre spatial, de proportion d'harmonie, ou de rythme. Plus inquiétante apparaît la monotonie *insidieuse* du rythme lui-même, qui achève l'impression de surface terne — de coulée didactique — d'ensemble « inarticulé », qu'on accole traditionnellement au souvenir « littéraire » de Comte (et qui est en réalité si inexacte !).

Les reproches bien connus, et plus justifiés, de redondance, de répétition (l'abus des déterminatifs), et qui sont évidemment liés à une texture oratoire, méridionale, et didactique de la formulation comtienne, sont

(1) Mais on ne peut nier cependant qu'il n'existe un style comtien, cf. plus loin, pp. 36-40.

bien moins graves que l'uniformité de coupe, de tournure, d'accent oratoire ou déductif, sous laquelle s'estompe trop souvent un appel vigoureux au mouvement de la pensée. C'est de cette persistance, unie à la répétition, réapparition uniforme, lassante des mêmes vocables, des mêmes tournures linguistiques, que finit par monter l'*uniformité* écrasante de la « *lettre* » comtienne, si savoureuse pour qui a su la comprendre, mais sous laquelle a succombé, pour plusieurs générations de lecteurs, la plus vivante et agissante et dramatique intuition abstraite.

En dépit de tous les obstacles, malgré la lourde barrière psychique d'une forme trop peu variée, la disparité didactique trop fréquente entre le rythme verbal ou stylistique et le rythme de l'évocation intellectuelle (traduction pédagogique imparfaite d'un mouvement abstrait en un courant perméable au sens commun), on a presque toujours perçu, ou soupçonné, chez Comte, de vigoureuses « intentions » philosophiques : non pas exceptionnelles, mais abondantes et multipliées en chaque point.

Bien qu'elles restent souvent, et à beaucoup de lecteurs, obscures, vagues, imprécises, elles ne laissent point d'irradier, à travers la lettre comtienne, une extraordinaire vertu d'approfondissement synthétique : des voies inédites, des perspectives de méditation, toutes accessibles, s'ouvrent simultanément derrière chaque bloc de cette « maçonnerie » linguistique. Elles incitent la curiosité à forcer la barrière incessante du style ou du vocabulaire. C'est pourquoi on aime à rendre justice à Comte pour certaines formules bien venues, célèbres, inoubliables, mais dont la *raison* stylistique est évidemment générale et constante.

Il faut comprendre le sens permanent des propriétés paradoxales du style et de la langue de Comte : on atteint, par là, des suggestions précieuses sur sa pensée même, sa technique de formulation intellectuelle. Il faut, surtout, assimiler, déborder complètement, c'est-à-dire comprendre (au

sens le plus exact du terme), les barrières psychiques du langage comtien pour participer au rythme effectif de la pensée positive. Un contact valable avec le style de Comte n'est possible, sous le cours apparemment uniforme d'un appareil déductif (1) invariable, qu'à travers le rythme intérieur de l'invention abstraite. Il ne s'agit pas de tenter quelque supposition gratuite, de « lire entre les lignes » ; il s'agit de percevoir réellement et sûrement le contenu linguistique. L'entreprise n'est pas impraticable. Le désir de percevoir une intention philosophique unique — centrée — invariable, sous les indéterminations de la langue comtienne ne nous paraît pas vain.

L'imprécision semble ici invincible et radicale : or, elle est seconde, et seulement apparente. Il faut comprendre, d'abord, que le flou comtien, l'imprécision caractéristique du langage philosophique sont l'effet d'une tension énergique et non d'un relâchement du contrôle intellectuel. Comte refuse d'accepter, avec les vocables traditionnels de la spéculation métaphysique, le *choix* d'une position arbitraire sur les problèmes fondamentaux.

Inconsciemment et consciemment, le fondateur du positivisme rejette tout vocable savant qui pourrait risquer de l'immobiliser, de le lier à un choix proprement illégitime sur la métaphysique de l'être. Il n'est même pas lié intuitivement par ce refus, il ne refuse pas dogmatiquement les positions diverses sur la théorie de la connaissance, mais

(1) Répétition perpétuelle de certaines opérations didactiques fondamentales. Comte aime à *se retrouver* par certaines opérations où il prend de plus en plus confiance en son intuition abstraite, à obtenir des lois différentes par les mêmes formules : apparence pseudo-géométrique, mais, en réalité, art de développement paramathématique appliqué à une intuition paramathématique. Il faut crever la carapace du style, mais respecter l'intention que traduit cette confiance intuitive en un mode exceptionnel de formulation intellectuelle, suivre toujours l'opération qu'elle implique : précautions analogues à celles que suggère la nécessité de percer — et de comprendre pour lui-même — l'appareil géométrique de Spinoza.

bien les limitations linguistiques qu'impliquerait toute semblable position.

Cette liberté linguistique, Comte la consacre à la fusion permanente, très paradoxale, de catégories réputées hétérogènes par la tradition philosophique. Sa langue réalise volontairement une extrapolation continue — mais non pas quelconque — de termes politiques et scientifiques. D'où l'incertitude qu'y rencontrent les philosophes purs : ils ne peuvent y supposer, dès l'abord, la condition intuitive de convergence qui en commande tout l'équilibre (1) et le mouvement énergétique qui en fonde l'harmonie littéraire.

L'apparente clarté d'un langage philosophique exige une adhésion plus ou moins consciente à la cohérence implicite d'une métaphysique, à un point de vue sélectif, à une restriction de la liberté intuitive : la précision verbale est d'autant plus accessible que le sacrifice est plus profond et plus volontaire. Comte, au contraire, entend recevoir ses suggestions verbales de toutes les sources, sauf des sources canalisées ! Il en résulte un chaos indéchiffrable à l'« homo philosophicus ». Mais Comte insère, dans chaque phrase, un effort opiniâtre, qui rend homogène, précis, convergent, expressif, ce déconcertant matériel linguistique.

Cet effort heureux de précision ne s'attache pas à stériliser les vocables, mais à les informer, à les modeler pour une fonction comtienne : les « accents » stylistiques et linguistiques ont pour mission d'encadrer les termes — de les faire obéir à un rythme significatif. Comte juxtapose (et multiplie) ainsi les directions, les origines, les « tons » caractéristiques de la fonction proposée. L'imprécision et le

(1) Ceci éclaire d'un jour nouveau la construction linguistique de concepts chez Comte. Le concept positif est effectivement un produit du jeu linguistique de Comte, mais ce jeu lui-même n'est en réalité qu'une longue opération conceptuelle sur l'intuition comtienne : l'opérateur est à la racine de la langue et du concept — et plus profondément encore du *vocable*. Comte se refuse à procéder par *néologismes* faciles. Il procède toujours par prolongement et enrichissement du sens opératoire (sens traditionnel — propriété du terme dans la langue commune).

flottement apparents résultent d'une méthode imprévue de précision : volonté de maintenir toujours une règle de désignation uniforme, mais intuitive.

Dans la langue de Comte, l'effort de précision s'exerce sur autre chose que l'objet habituel des efforts philosophiques ; il n'en est que plus réel et plus efficace : en tout cas, il réussit toujours à *tendre*, à structurer le corps de la phrase, à lui donner le mouvement et la chaleur de la vie.

Au lieu d'une séparation et d'une hiérarchie de concepts (objet supposé de la présentation didactique de Comte), ce qui fonde l'équilibre réel de la phrase comtienne, c'est la délimitation sans cesse approchée (et selon un rythme entraînant, suggestif) d'une attitude inédite, inséparablement conceptuelle et affective, politique et philosophique.

La clarté qui est visée par l'intention linguistique est celle de l'acte à accomplir, de l'intuition opératoire à poursuivre — et non celle du contenu conceptuel à définir (1). Cette remarque conduit à réviser sérieusement les considérations traditionnelles sur l'*impropriété*, la *faiblesse*, l'imprécision de la langue philosophique de Comte.

Si la phrase déborde presque toujours l'idéologie qu'elle semble véhiculer (et on peut presque prendre ici le terme idéologie en son sens historique), cette circonstance n'exige-t-elle pas qu'on cherche la présence de Comte et de son intuition d'*abord*, comme clef de voûte de sa formulation intellectuelle avant de la masquer laborieusement sous les voiles qu'elle adopte, mais qu'elle transfigure ? Tâche impossible, ou trop hasardeuse ? Elle semblera plus positive si l'on consent à descendre encore plus profondément, à restituer la présence de Comte et de son intuition à la racine de son vocabulaire.

(1) La définition du mot « positif », la définition de la « liberté » chez Comte peuvent passer pour des scandales philosophiques.

En effet, tout n'est pas dit quand on a relevé, et même précisé, la bizarrerie du style, de la langue, du vocabulaire positivistes ; il est nécessaire d'en comprendre, outre les origines, la destination et la fonction philosophiques.

Il faudrait, au moins, souligner l'« énergie » linguistique éclatante du comtisme, qui est son caractère dominant. Néologismes (1), termes scientifiques, politiques, religieux, toute une gamme de vocables français sont nés ou ont été prodigieusement élaborés au feu de cette imagination verbale. En raison même de son incroyable puissance de formulation, Auguste Comte a jugé ou aménagé la plus grande partie de son vocabulaire (2) ; d'où son allure décevante pour la majorité des lecteurs. La langue scientifique, ou politico-scientifique, de Comte doit sans doute, et avant tout, être rapportée solidement à ses origines, pour resserrer le champ de l'interprétation linguistique. Mais on aurait tort de la prendre telle quelle, et au pied de la lettre, comme instrument de désignation univoque et autonome.

Les mots ne sont, par eux-mêmes, pour Comte, ni des arguments, ni des justifications, ce sont les instruments d'une opération intuitive, les projections d'un art de la synthèse, de la convergence logico-affective, une suite d'approximations conscientes. Refondus par Comte, ils prennent une valeur extrêmement *précise*, comme référence à une intuition opératoire politico-scientifique dont ils symbolisent les moments divers.

Le mouvement de déformation intérieure de chaque terme — qui dénote une prodigieuse tension verbo-motrice (3) —

(1) Exemples : sociologie — milieu — altruisme — pédantocratie, etc.

(2) Cf. Charles MAURRAS, *L'Avenir de l'Intelligence : Auguste Comte*, p. 148 et sq.

(3) Et une mémoire auditive aussi extraordinaire que la mémoire visuelle de Comte : ceci est corroboré par la valeur suggestive des « racines » dans l'algorithme littéraire de la *Synthèse subjective* (Différentielles de la fonction logico-affective). *L'inventaire du monde linguistique* de Comte est amorcé par Comte lui-même.

revêt donc une signification essentielle : il dessine le courant fondamental de l'intuition comtienne à partir de l'abstraction scientifique. Il en est de même pour le vocabulaire idéologique, qui constitue avec le vocabulaire scientifique, la grande source du vocabulaire philosophique de Comte (1), c'est-à-dire celui que serait enclin à scruter, de préférence, le philosophe classique.

Le pâle idiome des idéologues constitue, si l'on peut dire, une croûte superficielle sur cette coulée compacte, intérieurement si riche, si fluide, que représente une page de Comte. C'est par cette superficie que Comte peut rappeler le style des doctrinaires de l'époque ; mais la lave brûlante affleure par endroits.

On se tromperait grandement en prenant le « jeton » idéologique, avec sa valeur objective, — même modeste, — comme un équivalent possible du vocable comtien. Le concept originel est complètement refondu par l'énergie linguistique de Comte, avant même d'avoir été vidé de sa substance, et transmuté en un signe complexe entièrement irréductible à ses origines intellectualistes.

Parce que forgé par Comte, chaque terme recèle, quelles que soient ses origines, beaucoup plus d'inédit et d'imprévu que d'héritage conceptuel authentique. Cette présence anticipée de l'intuition positive, à la racine des vocables comtiens, les charge d'une vertu « opératoire », d'une activité « synthétique » fondamentale. Les mots deviennent beaucoup plus importants par leur sens nouveau, et le sens des phrases qu'ils forment, que par leur état civil philosophique. Leur charge intérieure, qui est déjà un acte et l'amorce d'une chaîne d'actes intellectuels, disloque apparemment

(1) Le vocabulaire général comprend, outre les termes techniques, des termes de sens commun — et surtout des termes de politique et d'histoire révolutionnaires (langue des sociétés de pensée) — des termes religieux ou moraux transposés, dont l'origine sociologique est extrêmement instructive (sensibilité révolutionnaire) et dont la déformation intuitive par Comte éclaire profondément et impartialement les directions fondamentales de son intuition politico-scientifique.

nos habitudes interprétatives et interrompt la routine de lecture, en imposant des perceptions divergentes. Mais elle installe, au sein de la contradiction, la structure virtuelle d'un ordre intuitif. Elle insère, au niveau de l'unité rigide et immobile d'une « leçon », — d'une présentation didactique, — la fluidité, l'élan irrésistible (irréfutable) de l'invention : elle est réellement le signe de l'esprit pénétrant la lettre, avant même que s'achèvent les techniques d'exposition et de démonstration.

Volontairement apparenté aux locutions abstraites d'allures populaire ou traditionnelle, l'idiome positiviste semble dépouillé de toutes les nuances et de tous les harmoniques que la culture littéraire nous habitue à entendre dans le cortège des mots. Le mélange de termes savants, ou transposés de la science, et de termes politiques complète une bizarrerie, une hétérogénéité, une confusion superficielle qui arrêtent trop facilement le lecteur policé. Le barrage psychique, le chaos d'intuitions contradictoires et d'extrapolations inattendues, l'uniformité sensible du moule stylistique déconcertent nécessairement. Dans une première lecture, non avertie, encore plus dans une traduction purement didactique (Jules Rig), ou dans une transposition objectivante (Littré), la philosophie de Comte paraît la moins intuitive du monde ou, si l'on pressent quelque résonance intuitive, le plus souvent ne perçoit-on que des fragments intuitifs — des « intuitions rudimentaires ».

Or, ce tissu linguistique est d'une extraordinaire puissance d'évocation spirituelle : tant par l'immense import des notions savantes que par le choix des héritages politiques, religieux, moraux dont il opère à chaque instant la synthèse. Chacune de ces particules sonores, où l'oreille distraite ne perçoit qu'une vague résonance humanitaire et qu'on daterait volontiers de Louis-Philippe, a été soigneusement purifiée de tout son fardeau temporel. Leur accord intuitif ne suscite qu'une gamme très pure d'émotions intérieures.

Pour qui s'abandonne à leur tonalité elles recomposent une atmosphère morale : celle même qu'Auguste Comte s'est faite, et où il a voulu vivre.

Un sentiment très vif de cette énergie linguistique se trahit dans la fidélité des positivistes religieux aux vocables, même accessoires, et aux rythmes utilisés par le Maître. Ils y perçoivent, ce qui est très réel, un prolongement vivace de son action et de sa pensée (1). Pour un lecteur impartial, mais perspicace, remarquons que les textes comtiens supportent et même demandent d'être relus. Alors apparaissent avec le sens véritable des mots, leur atmosphère et leur rayonnement.

Mais une telle participation émotive ne résulte pas d'une simple « accoutumance », elle exige une véritable perception du style comtien en prenant ce terme dans sa plénitude : technique de formulation intellectuelle. Car il y a un style d'Auguste Comte, aussi bien littérairement que philosophiquement, malgré les reproches, ou plutôt en vertu même des reproches dont on le poursuit. La phrase de Comte et l'allure de sa pensée portent un cachet caractéristique ; ce qu'on n'a jamais contesté et qui suffirait à définir un écrivain (2) ; mais il est facile de montrer qu'il s'établit, entre la forme comtienne et l'idée, une connexion originale, si étroite et si spontanée que toute transposition est trahison. Ce qui explique la fortune bizarre des adaptations et des textes positivistes : « Traduction en clair » (3).

(1) Ce qui ne préserve pas, évidemment, la « lettre » comtienne d'être méconnue ou déformée. Il faut rajeunir toujours la lecture de ces textes, car le rapport de la réalité sociale au verbe qui s'y réfère varie avec le temps : l'intuition se retire de la surface linguistique.

(2) Si le fait « stylistique » est avant tout l'imposition d'une forme définie, expressive, personnelle.

(3) Dans l'excellente intention de faciliter la lecture de Comte, M. Jules RIE publia autrefois une « traduction » du *Cours de Philosophie positive*. En comparant l'original et la traduction, on sentira aisément combien le style de Comte est inséparable des idées qu'il véhicule : la perte de l'« expressivité » est extrêmement sensible, et parfois même

On pourrait même définir, par les seuls critères littéraires du style, l'accent original des *Opuscles de Philosophie sociale*, celui du *Cours* et des ouvrages scientifiques, celui de la

la perte de substance doctrinale. Esquissons cette comparaison sur deux phrases choisies au hasard. M. Rigolage (Jules Rig) écrit : « *L'intelligence, à son début, se trouvait enfermée dans un cercle vicieux d'où elle n'a pu sortir que par le développement des conceptions théologiques* (I, p. 22). » Texte qui rappelle bien, au premier abord, un thème classique de la philosophie comtienne, et semble le résumer en un schème précis, définitif. A la confrontation on s'aperçoit que ce qui nous est donné a perdu complètement l'atmosphère et le mouvement du thème original, ce qui n'est évidemment pas pour surprendre. Mais, chose plus grave, cette stérilisation altère l'« intention » même que le texte transmettait : elle substitue au sentiment d'une certitude mouvante et complexe l'énoncé d'un décompte abstrait et fictif. En effet, Auguste Comte s'exprime d'une façon bien plus nuancée, et claire, parce que nuancée (*Cours*, Exposition, p. 7) : « *Ainsi, pressé entre la nécessité d'observer, etc., l'esprit humain, à sa naissance, se trouverait enfermé dans un cercle vicieux dont il n'aurait jamais eu aucun moyen de sortir, s'il ne se fût heureusement ouvert une issue naturelle par le développement spontané des conceptions théologiques, qui ont présenté un point de ralliement à ses efforts et fourni un aliment à son activité.* » (C'est nous qui soulignons les termes les plus significatifs du texte.) On arriverait à une vérification analogue dans le cas le moins défavorable au traducteur, c'est-à-dire quand son texte (p. 20) épouse le texte original. « *En d'autres termes, l'esprit humain emploie successivement, dans chacune de ses recherches, trois méthodes de philosopher, différentes et même opposées : d'abord la méthode théologique, ensuite la méthode métaphysique, et enfin la méthode positive* » ; et Auguste Comte, Exposition du *Cours*, p. 3 : « *En d'autres termes, l'esprit humain, par sa nature, emploie successivement dans chacune de ses recherches trois méthodes de philosopher, dont le caractère est essentiellement différent et même opposé : d'abord, etc.* »

Ce qu'on a pu taxer de diffusion et de prolixité n'est visiblement ici que la description naïve du mouvement réel de la pensée. C'est l'« esprit » des méthodes qui passe par des états *relativement* opposés, et non ces méthodes elles-mêmes, d'où le mot « caractère », le mot « nature » et la périphrase très utile : *essentiellement différent et même opposé*.

Tous ces termes gauches, mais expressifs, visent à suggérer l'idée de *révolution spirituelle progressive*, profonde, radicale, mais nuancée par les conditions concrètes du psychisme humain. Une preuve curieuse de cette divergence entre le texte ci-dessus indiqué, et sa traduction se trouve, p. 21 de Rigolage et p. 6 du *Cours* (5^e édition de la Société Positiviste, 1892, tome I).

« *Cette évolution* », dit Rigolage.

« *Cette révolution générale de l'esprit humain* », dit Auguste Comte, comme il se doit.

Politique et de la *Synthèse subjective*. On caractériserait chacune des époques correspondantes de la pensée comtienne par de très beaux extraits, où l'inspiration positive atteint dans des tons différents à une indiscutable éloquence (1).

Rappelons simplement la langue sobre, concentrée, incisive du *Plan* de 1822 (qualités que retrouve toujours Comte quand une exigence polémique (2) l'oblige à augmenter l'acuité de ses formules) ; les grands exposés didactiques du *Cours* et de l'*Astronomie populaire*, où la démonstration scientifique et surtout méthodologique atteint une puissance inégalée ; la profondeur religieuse de la *Politique*, où la vision synthétique trouve souvent, au-delà de tout élan oratoire, une sublime expression. Les faiblesses et les difficultés de ce style ont un sens psychologique et philosophique. Auguste Comte lui-même en a souligné le trait principal : son style est un style « parlé ». Composant entièrement de tête, l'inspiration arrivait chez lui à son terme, quand elle déclenchait l'exposition orale. La *Philosophie* et la *Politique* sont essentiellement des « Exposés » (3). Auditif avant tout, et de race oratoire, le fondateur du positivisme doit être « écouté » avant d'être lu. La formulation linguistique, remarque-t-il lui-même, quand il écrit, devance souvent de quelques lignes la conception cérébrale. La verve naturelle des premières *Lettres à*

(1) Voir Ch. MAURRAS, *loc. cit.*, 105-149, et DEHERME, *Un Maître : Auguste Comte*, pp. 32-36. Le sens véritable d'une telle anthologie n'apparaîtrait d'ailleurs qu'en tenant compte des propriétés paradoxales de la langue positiviste.

(2) Cf. *Lettre à Michel Chevalier* (*Correspondance inédite d'Auguste Comte, Première série*, p. 65). Rapprocher de ces textes les jugements incisifs de l'Examineur à l'Ecole Polytechnique (cf. *Appendice*, III) : malgré la vêtue mathématique et l'uniformité abstraite, la verve ironique de Comte y apparaît aisément.

(3) Le cours au Palais-Cardinal de 1849 est à la *Politique positive* ce que l'exposé oral du *Cours de Philosophie positive* est à sa rédaction finale.

Valat (1) confirme cette spontanéité d'expression et de formulation qui faisait du jeune polytechnicien l'animateur de son groupe. Dès ses premiers *Essais*, on ressent la vigueur contraignante d'une raison qui ne peut s'exprimer qu'en forme démonstrative et d'une austérité toute juridique. Le *Plan* de 1822 fut écrit avec scrupule (2), avec amour : d'où cette alliance irrésistible de précision, de clarté, et de puissante concision. Une juvénile ardeur oratoire, très fermement contenue par la volonté de prouver en ordre, accompagne le premier élan du positivisme à travers la philosophie de l'histoire.

Pour mener à bien une œuvre gigantesque, Auguste Comte renonça dans la suite à récrire ses manuscrits. Une volonté de pureté intellectuelle le conduisit même à préférer la plénitude scientifique du style à la séduction du discours (3) et la gloire du savant ou du philosophe aux triomphes médiocres du journalisme et de la littérature. En même temps, l'intensité de la concentration abstraite et opératoire, instrument modeste de l'intuition, s'accuse par l'extrême monotonie de la coupe, l'uniformité mécanique du style. Le *Cours* trahit nettement cette orientation, poussée progressivement jusqu'à « l'obsession objective ». Ce régime ascétique devient bientôt incompatible avec les exigences de l'intuition philosophique et religieuse qui se déploie. D'où les disparates et les insuffisances stylistiques dont Auguste Comte ne se dissimule pas la gravité (4). Dès le 4^e volume du *Cours*, le style redevient plus ample, plus dense, plus chantant : la pensée se tourne vers les intuitions sociales privilégiées.

(1) Les premières *Lettres à Valat* (1815-1826) s'opposent, au point de vue littéraire, de façon bien significative, aux lettres de la maturité (1837-1843). Le style de ces dernières est bien moins vivant et varié, plus mécanisé, plus analogue à celui des ouvrages didactiques. Le « ton » est parfois identique.

(2) Comme en font foi les brouillons successifs (Archives de la Maison d'Auguste Comte, rue Monsieur-le-Prince).

(3) Cf. *Lettres à Valat*, p. 144 (Lettre du 8 septembre 1824).

(4) Diffusion, confusion.

La *Politique positive* témoigne, enfin, d'un véritablerajeunissement. Les sentences et les formules synthétiques les plus heureuses sont comme les efflorescences d'une haute poésie de l'ordre humain, souvent exprimée avec une mystérieuse efficacité. Un lyrisme abstrait qui soutient toute l'inspiration intellectuelle se dévoile, de moment en moment, par une forme définitive, un style très grave et très simple : éternel.

* * *

Ces rapports intimes de la pensée et de la langue, Auguste Comte en a profondément senti et la complexité et le poids. Analysant son propre rythme d'écrivain philosophe, il montre comment la pensée elle-même est engagée par l'œuvre d'élocution (1). Raturer la phrase, c'est amender la pensée ; adopter un vocable, c'est orienter tout un système philosophique.

Mais il y a plus, car le langage intervient aussi par son import social, par son rôle immense d'« informateur » philosophique, comme témoin et mandataire de la sagesse humaine. Et, à vrai dire, ses deux influences individuelle et collective sont inséparables : l'une n'est que la condensation, l'intégration de l'autre. Toute construction humaine relève indirectement des fonctions d'expression, et toute expression complète est action humaine. L'action philosophique par excellence — la construction des concepts et leur liaison même — s'opère au sein d'un champ linguistique dont il faut accepter clairement l'existence et reconnaître les lois. C'est une caractéristique, souvent blâmée, de la technique spéculative de Comte, que d'opérer par *structure linguistique* de concepts (2). Mais, avant de conclure à la

(1) Voir *Politique positive*, II, 250.

(2) La définition du Temporel et du Spirituel est le type de cette *méthode d'opposition et de construction* verbale commune à la formulation hégélienne et à la formulation comtienne. Voir notre ouvrage : *Méthode et Intuition chez Auguste Comte* (deuxième partie, chapitre III), pp. 424 et sq.

vanité des constructions idéologiques du positivisme, il faut percevoir toutes les conditions de cette production originale : retrouver la loi intuitive qui y préside.

De même que l'expression musicale (1) n'atteint toute son efficacité qu'en associant le langage à l'expression des sentiments, de même la liaison des images, des sentiments et des signes ne s'opère réellement que si elle raccorde toujours à l'intelligence abstraite le rythme du verbe social (2).

Aucun thème philosophique, aucune idée, aucun mot d'Auguste Comte ne devrait donc être perçu extérieurement au rythme qui lui a été imposé, privé de la valeur linguistique que son créateur lui conférait, de la charge psychique dont il est lesté. Et tout d'abord, on distinguera la prodigieuse variété de mouvements par laquelle le style nous annonce les passages divers de l'intuition : la profonde tendresse pour l'héritage intellectuel de l'humanité, le respect religieux du passé, l'amour enthousiaste d'un avenir humain, les polarisations affectives...

On se souviendra toujours que le concept, chez Comte, se déploie dans un domaine intermédiaire entre l'analyse des sciences et la coordination linguistique. On apprendra enfin à restituer à ses mots leur valeur complexe. L'effet de monotonie, de prolixité, des textes comtiens, ne réside

(1) Cf. *Appendice* et *Planche III* (Auguste Comte et l'Opéra-Italien).

(2) En dehors du matériel idéologique ou politique et révolutionnaire, l'*expressivité* comtienne oscille sans cesse entre la langue purement technique et formelle des sciences, et la richesse ambiguë du sens commun. Or, ceci constitue une image exacte de sa position méthodologique, et, plus généralement, de ce que devait nécessairement accepter, comme *technique intrinsèque d'expression*, comme instrument de formulation interne, une philosophie qui, à cette époque, se voulait scientifique et populaire — et surtout « hors du jeu » métaphysique.

Ce régime linguistique est durement renforcé dans ses effets par les résonances affectives, les dénivellations psychiques, les oscillations du « tonus » de Comte, affectant son régime d'expression. Mais son principe est infaillible et radicalement intuitif.

que rarement dans la structure objective de la pensée, à l'exception des quelques passages où la fatigue de l'écrivain a trompé son inspiration. Il est l'effet d'un mécanisme psychique dont la clef est fournie par l'idée comtienne d'une nouvelle logique (1). Celle-ci consiste essentiellement à chercher une règle de combinaison uniforme entre les sentiments et les signes par l'intermédiaire des images associées, afin de faire converger tous les ressorts de l'invention dans une direction privilégiée.

Or les signes (les mots en l'occurrence) ont été purifiés par l'analyse positive de tout import empirique extérieur à leur mission humaine. Des mots comme *digne*, *ignoble*, *oppressif*, chargés d'une forte polarisation affective dans l'âme de Comte doivent être toujours pris avec le cortège intellectuel que leur attribue la philosophie de l'histoire ou la hiérarchie des sciences. Loin de vouloir enrichir les mots d'un texte qui semble « monotone » par des résonances arbitraires, ce qui en détruit l'accord, il suffit de l'accepter, de s'assouplir à leur association, de rétablir leur atmosphère, toujours très sobre. L'harmonie intuitive est immédiatement rétablie : une composante se dégage, dépourvue de toute ambiguïté, de toute incertitude, inséparablement intellectuelle, affective et motrice.

On voit à quelles exigences devrait répondre un Vocabulaire comtien, qui ne trahirait pas son rôle. Chaque terme en devrait rappeler, non seulement tout l'héritage objectif qu'il concentre (science et histoire de la science — tradition révolutionnaire, etc.), mais y joindre les coefficients subjectifs que Comte a voulu y attacher. Il constituerait la première

(1) Cf. *Synthèse subjective* (pp. 27 et 758-759). Sur l'algorithme littéraire de la *Synthèse subjective* comme « mécanique » de l'invention, et sa signification curieuse en ce qui concerne la nature verbo-motrice de Comte et l'inventaire de son Monde linguistique, on trouvera des indications complémentaires dans l'*Appendice* de notre ouvrage.

analyse (1) et commencerait le véritable développement de l'intuition comtienne.

Pour nos moyens actuels de recherche, deux grandes orientations subjectives semblent inséparables des textes positifs, et doivent commander leur lecture. La première de ces indications se trahit dans la substance même des vocables positivistes : elle consiste en un effort intuitif de dépassement, de déformation intérieure. Cet effort s'exerce à la fois dans la direction d'une expérience concrète, participation du philosophe à certaines formes privilégiées de la sensibilité collective, — et dans la direction abstraite d'une expérience individuelle particulièrement chère à l'intelligence comtienne : l'invention mathématique.

En vertu de ses particularités linguistiques, la réflexion positive, issue de la science, doit s'épanouir dans la langue commune. Mais son origine est mathématique : chez Auguste Comte, l'analyse est la première ébauche des méthodes d'abstraction et le berceau des idées abstraites. C'est pourquoi le verbe comtien doit être, dès le premier contact, éprouvé simultanément sur le plan de l'invention mathématique et dans les cadres de l'imagination verbale (2).

(1) En effet, à partir d'un *contenu* objectif, historique, scientifique, idéologique, la déformation intuitive comtienne du vocable, et l'évolution de celui-ci, permettent de reconstituer l'exercice d'une *fonction schématique* inhérente à l'invention comtienne.

(2) En vertu de la position que nous avons décrite, Comte ne pouvait nullement accepter (et il repousse même explicitement) l'expressivité philosophique d'un algorithme *ésotérique*. La forme de production de la pensée philosophique positive doit être en communion directe avec ses deux prolongements intuitifs : la langue *immédiate* des sciences, la langue fondamentale du sens commun. Et l'on sait comment l'intuition comtienne se sert justement de leur dénivellation significative pour se faire sentir, en relief. Elle utilise la déformation des structures verbales pour fonder l'équilibre d'une *expression* philosophique.

Mais, de cette situation acceptée, et même pleinement acceptée, par la puissance subjectivante de Comte, qui déborde si souvent la réceptivité du lecteur, il ne faut pas inférer que le philosophe abandonne le destin de la pensée logique, ou de la sagesse abstraite aux incertitudes, aux ambiguïtés toujours renaissantes de la fantaisie verbale et de la

La seconde obligation fondamentale de l'exégèse concerne le flux même où sont engagés tous les éléments linguistiques non seulement par leur organisation stylistique, mais par leur vocation subjective. C'est un fait, pour les commentateurs du positivisme, qu'on ne perçoit la pensée de Comte qu'à travers [une certaine cadence. Et cette nécessité n'est que l'expression littéraire d'une constante orientation subjective : la « formulation » comtienne est toujours associée à une représentation motrice. La plus sensible des liaisons subjectives que suggèrent les textes positivistes procède, en effet, du mouvement accepté et proposé : mouvement inséparable de la représentation de l'humanité, inséparable de la connaissance abstraite, inséparable du sentiment et de l'activité sous toutes ses formes. Elle est liée chez Comte à la perception même du réel.

angue commune. Un des objets de l'algorithme littéraire de la *Synthèse subjective* est de codifier en quelque mesure, en forme de logique inventive, les règles propices à favoriser un équilibre évolutif entre l'approfondissement abstrait et l'étalement linguistique concret ou même vulgaire de l'intelligence. Ces règles systématisent les aptitudes privilégiées du psychisme comtien en matière de mémoire auditive, de formulation verbale, de combinaison linguistique.

Solution apparemment bizarre, mais inédite, de la question d'une langue philosophique : pour Comte, cette langue ne sera ni l'algorithme leibnizien — ni le métaphorisme poétique — ni l'idéologie, mais une structure originale appropriée aux convergences mobiles entre le sentiment et l'invention abstraite et raccordée aux constantes de la science et du sens commun.

CHAPITRE II

LE MOUVEMENT DE LA CONNAISSANCE

Les deux propriétés subjectives fondamentales de la langue comtienne procèdent d'un même fonds intuitif. Ce qui crée la plasticité interne du mot, c'est le mouvement de la connaissance qui en dilate sans cesse le schème abstrait pour l'adapter à sa fonction collective. C'est pourquoi le « jargon », ou l'« argot » mathématique et scientifique, si souvent reproché au positivisme, est inséparable de sa plus intime structure, et se trouve, par ailleurs, si riche de signification. Ces termes sont souvent, pour nous, obscurs et ambigus : d'abord parce qu'ils ont été entraînés, avec l'évolution des concepts scientifiques, bien loin du sens où ils furent « enrobés » quand ils entrèrent dans le tissu linguistique du positivisme ; et ensuite parce qu'Auguste Comte lui-même leur a fait absorber, si l'on peut dire, tout le suc d'une philosophie de l'histoire et toute l'essence logique de la classification des sciences.

Les mots *substance*, *loi*, *évolution*, par exemple, ne dérivent pas seulement de l'état de la chimie, de l'astronomie et de la biologie au dix-neuvième siècle ; au-dessus des innombrables contaminations philosophiques et morales qui leur sont traditionnellement attachées, Auguste Comte leur associe invariablement le souvenir de la révolution polythéique, le thème fondamental de l'attitude positive, le schème d'un avenir social orienté, asymptotique, à

un ordre idéal. Aussi l'histoire des sciences (1) est-elle seule capable de restituer la valeur objective de ces termes ; mais c'est dans le déroulement de l'intuition positive qu'il faut chercher leur import subjectif. Il est très remarquable que le caractère essentiel de cette valorisation subjective soit toujours de l'ordre du mouvement. Le réel peut être conçu abstraitement comme statique, figé. Il est toujours donné concrètement comme mobile progressif. Essor de l'intelligence, de l'activité, du sentiment (2) : rien de moins immédiat que l'image traditionnelle du positivisme comme triomphe du rigide et du fixe (3).

L'opération même sans laquelle toute spéculation s'évanouit, la connaissance rationnelle, est inséparable du mouvement qui l'entraîne. Et, sans doute, il est naturel que le positivisme, s'élevant sur une philosophie de l'histoire, en accepte toutes les conditions, subisse lui aussi l'imprégnation romantique du siècle. Mais l'historisme positif se différencie trop vigoureusement de toutes les « manières » contemporaines pour obéir, en son essence, à une analogie superficielle. L'histoire qu'il pratique est une histoire abstraite, parente de celle où Guizot excellait.

On a pu discuter sérieusement le « sens historique » de Comte, en donnant à cette expression la valeur traditionnelle de l'histoire « historisante ». Bien que le reproche se réfère surtout à l'historien des sciences, Comte historien de l'humanité ne concède rien aux tendances « pittoresques » du genre, ni même à la mise en relief des indices caractéristiques de la filiation temporelle. Si le sentiment de la « durée

(1) Et l'histoire de la civilisation, qui s'y rattache directement sur le plan du langage. Cf. BRUNOT, *Histoire de la Langue française*, spécialement en ce qui concerne le XVIII^e siècle et la nomenclature chimique.

(2) La valeur du mot *essor*, chez Comte, ne saurait être sous-estimée.

(3) Fixité des espèces, unité statique de l'ordre humain : toutes positions qui ne sont pas, chez Comte, *séparables* des thèmes complémentaires, ni du mode idéal, abstrait, sous lequel elles sont conçues.

sociale », la valeur intrinsèque des synchronismes semblent absents d'une ordonnance purement logique des faits passés, c'est que l'analyse historique de Comte se propose avant tout de dégager des « séries » significatives et ne veut opérer que sur des matériaux homogènes (1). Le travail préalable d'épuration, de concentration, est justement celui où jouerait l'art de l'historien, au sens courant du terme. Mais le sens historique de Comte se donne libre cours dans la connexion des grands thèmes abstraits où se résume pour lui le meilleur du passé ; car cette connexion ne s'exprime pas seulement dans la mécanique des institutions, des formes sociales et par l'évolution historique ; elle est immanente chez Comte à la perception même des faits.

Le mouvement de la connaissance est le fil d'Ariane de l'histoire, la révélation et le symbole de tous les mouvements humains. On considère en général le positivisme comme un « intellectualisme » historique. Mais ce terme est insuffisant s'il vise simplement à relever chez Comte l'appel à l'intelligence comme facteur principal de l'évolution humaine. Outre que l'agencement évolutif du positivisme est un ensemble beaucoup plus complexe, où l'activité, le sentiment sont des forces plus puissantes, et finalement plus efficaces, l'élément intellectuel y intervient plus par l'« intention » qu'il exprime, par les mutations mentales qu'il caractérise que par les connaissances objectives qu'il amasse. Ce qui évolue, c'est essentiellement notre attitude en face des phénomènes, nous appréhendons le réel *historiquement*.

Pour la philosophie positive, l'histoire des sciences est donc inséparable de l'histoire de l'humanité (2). Il est inutile de souligner l'impulsion donnée par le positivisme à

(1) Comme cela apparaît clairement dans le *Plan* de 1822.

(2) Voir sur ce point l'*Avant-Propos* de M. Abel REY au premier volume du Recueil annuel des travaux de l'Institut d'Histoire des Sciences (*Thalès*, 1934, p. XVI).

ces deux ordres de recherches par la connexion même qu'il établit entre elles. Psychologiquement, l'ordre successif des vérités s'associe de façon intime chez Comte au progrès historique de la pensée. Et c'est pourquoi l'évolution humaine s'exprime toujours comme une « prise de conscience » progressive. Le même mouvement intuitif entraîne dans la pensée comtienne la série des sciences abstraites, des sentiments et des actes.

* * *

Entre tous ces éléments, la communauté d'élan subjectif suppose une profonde assimilation et non point une juxtaposition fictive, comme on serait tenté de le croire. C'est ce qui ressort bien clairement de la conception hiérarchique des sciences. Dès les premiers *Essais*, Auguste Comte entreprend, à la suite de Destutt de Tracy (1), de déterminer la véritable filiation des idées. Sa découverte consiste à penser simultanément cette filiation au sein des sciences comme logique et historique (2). L'idéal d'une « scala intellectus » proposée par Bacon est virtuellement réalisé par l'enchaînement des idées dans les sciences et dans l'histoire (comme le dira Cournot, en 1860). Mais cette substitution d'une filiation mobile et réelle issue du devenir humain, à la filiation rigide et fictive imaginée par les idéologues, est immédiatement « jouée » par la langue du philosophe, dès que l'intuition a jailli, avant même qu'il en ait formulé explicitement toutes les conditions et qu'il en ait montré le rôle universel (3).

(1) Et des idéologues en général.

(2) Ce qui se traduit par l'apparition « simultanée » de la hiérarchie et de la « loi des trois états ».

(3) Le mouvement de la connaissance représente toujours l'essentiel de l'atmosphère psychique qui entoure chaque mot de Comte : il n'y a donc pas à substituer au statisme ou dogmatisme apparent du texte de Comte une interprétation dynamique ; les vocables sont déjà porteurs d'une énergie évolutive. Aucun de ces termes ne suppor-

Dès ce moment, la structure du réel peut être simultanément appréhendée comme ordonnée et mouvante : le statique et le dynamique, l'ordre et le progrès développent nécessairement des lois complémentaires. C'est pourquoi l'histoire des sciences joue dans la philosophie de l'histoire un rôle privilégié. Non seulement elle désigne, par un des effets perceptibles, chacune des étapes décisives de l'évolution humaine, mais elle fournit aussi le seul mode de représentation dans lequel ce déroulement puisse, sans contradiction, s'explicitier. Le primat intellectualiste de l'histoire positive est donc moins affaire de mécanique sociale que de logique des sciences, et moins encore de nature déductive que de vocation linguistique ou plutôt stylistique (1). Il se rapproche davantage de l'ordonnance intuitive que de la déduction conceptuelle.

Loin d'affaiblir la portée de la construction du système, une telle implication en dévoile toute la profondeur. Par la place même qu'il assigne au mouvement de la connaissance, Auguste Comte a ouvert aux historiens de la science une carrière plus féconde que s'il en avait délimité objectivement les avenues. En effet, logée au cœur du système, l'histoire des sciences retentit sur toutes les constructions que ce dernier supporte : non seulement la philosophie des sciences et la philosophie de l'histoire, mais la sociologie et la religion sont, à cet égard, autant de témoins des actions et des réactions entre la connaissance et son analyse historique. Le rôle intuitif et subjectivant de celle-ci, dans le positivisme, la dispense d'être asservie aux restrictions inséparables de l'attitude objective et systématisante. Toutes les formes

terait en réalité l'opération qui le « fixerait » par rapport à un « état » de la connaissance : voilà pourquoi Comte a pu sembler, sans même s'en apercevoir, arrêter dans sa « doctrine », dans sa « lettre », la science et l'histoire.

(1) En donnant à ce terme sa valeur universelle : style de construction philosophique.

d'explications sont susceptibles d'y être éprouvées, et *toutes* prennent un sens expérimental dans l'architecture comtienne. En ce sens, le positivisme constitue un champ d'épreuve unique pour *la méthode en histoire des sciences* (1).

C'est ce qui nous autorise à dire que rien n'est plus instructif, ni plus fécond, que l'analyse des fameuses (et souvent prétendues) *erreurs* scientifiques de Comte. Elles nous obligent à reprendre, à fond, un problème d'histoire des sciences et nous font sentir « du doigt » le rapport des vérités scientifiques à l'ordre humain où elles s'insèrent.

Une telle appréciation n'est possible, de toute évidence, qu'en opérant la restitution concomitante et très serrée de la doctrine elle-même ; comme nous l'avons montré pour le langage, et comme on le voit facilement pour les idées, les problèmes, les perspectives, pour toute l'armature du système, c'est l'histoire des sciences qui fournit la plupart des éléments objectifs de cette restitution. D'où un progrès réciproque de nos connaissances historiques et de notre approfondissement du positivisme. L'histoire de la civilisation, si étroitement liée à l'histoire des sciences, pour le problème qui nous occupe, devrait d'ailleurs intervenir simultanément, si nos ressources érudites étaient au niveau de nos besoins. En attendant, et sous réserve des enrichissements futurs, l'étude du système positif constitue par excellence un *problème* d'histoire des sciences, au sens que choisirent les géomètres grecs pour les énigmes qui instruisent.

(1) L'intériorité, l'intimité d'un mouvement évolutif de la connaissance aux formes d'expression verbales d'une philosophie comtienne corrobore le rôle primordial de l'histoire des sciences comme technique privilégiée de l'analyse philosophique pour Auguste Comte. La méthode historico-scientifique n'a pas seulement une fonction objective et didactique : elle revêt d'une façon générale, immédiate et profonde, chez Comte, une valeur permanente d'information *subjective*. Ce que confirment les réflexions de MARVIN (*Comte, The Founder of Sociology*, London, 1938, p. 53) : ceux qui prolongent l'idée directrice de Comte dans notre monde intellectuel ne sont pas les sociologues, mais les historiens des sciences.

CHAPITRE III

LA PENSÉE POSITIVE ET L'EXPÉRIENCE CONCRÈTE

Le courant subjectif qu'établit le discours entre l'individu et le milieu social dépasse de beaucoup l'élaboration du vocabulaire et le rythme de la connaissance. Des actes ébauchés, des schèmes constructifs, des orientations pratiques complètent le trésor de la sagesse collective. Le sens commun revêt toujours un caractère empirique, pratique : dispensé d'une coordination systématique, il formule librement les inspirations directes que suggère l'action, et qui sont les meilleures. L'allure concrète des maximes générales, quoique partielles et incohérentes, de la sagesse des nations fait tout le prix de celle-ci. Elle résume une série de comportements dont le maintien et l'amélioration importent au plus haut point à l'humanité.

En vertu même de sa première singularité (1) essentielle (qui était de réaliser avant tout la réforme des institutions politiques), le philosophe polytechnicien devait attacher, à ces modes « concrets » de la raison humaine, un intérêt particulier. Longtemps en coquetterie avec une carrière d'ingénieur, avenir normal de l'élite polytechnicienne (2), et dont les

(1) Voir notre *Introduction*. Nous n'entendons point suggérer que la volonté réformiste fût une exception entre 1815 et 1850. Mais elle prend une valeur spéciale chez Comte philosophe des sciences, en déclenchant une synthèse intuitive politico-scientifique.

(2) Comte avait beaucoup à dire sur la technique. Le *Traité de Philosophie troisième*, dont nous prive la mort prématurée du penseur, eût systématiquement développé l'organisation positive du concret.

problèmes méthodologiques l'attiraient, il nourrissait par ailleurs, pour les spéculations stériles, le sain et vigoureux mépris qui caractérise les natures franchement douées pour l'activité scientifique : utilitarisme candide et robuste, résolument hostile d'ailleurs à toute compromission « pragmatiste » de la vérité (1).

Le primat de l'action renforce pour lui l'autorité et la suprématie de la science désintéressée, de la science pure. Mais entre celle-ci et l'application, il y a presque toujours un hiatus pour l'entendement humain. Une zone d'impuissance qui signale un échec de notre raison. Une distance infranchissable à nos déductions rationnelles : impuissance de notre esprit adapté au simple et que la complexité fatigue très vite. La merveille, c'est l'ingéniosité avec laquelle la race humaine tâche de surpasser cet obstacle théorique. Dans tous les domaines, les artifices pratiques sont extraordinairement féconds ; l'origine même des sciences n'est pas inséparable de l'impulsion des techniques : partout les besoins humains de l'action suscitent et fécondent le génie inventif.

A l'horizon de cette jeune carrière, l'action sociale la plus pressante est déjà en vue, comme complément systématique d'une œuvre de pure philosophie. Implicite encore, mais déjà irrévocable, c'est elle qui entretient l'ardeur exceptionnelle de cette imagination abstraite, qui pèse sur l'orientation anxieuse (2) de son œuvre, sur les formes où se coule partout une nouvelle intuition (3).

(1) Voir les *Lettres à Valat*, p. 99 (Lettre du 28 septembre 1819) et la critique de DELVOLVÉ, *loc. cit.*, p. 39. Il s'agit du texte où Comte déclare à Valat qu'il préférerait s'amuser à résoudre des logogriphes difficiles que s'acharner à la recherche scientifique si celle-ci était extérieure aux intérêts proprement « humains ».

(2) *Lettres à Blainville*. Voir spécialement la lettre du 27 février 1826.

(3) L'expérience « concrète » de Comte, dès la jeunesse, et même surtout dans la jeunesse, est bien loin de se cantonner dans l'évolution sentimentale que nous décrirons spécialement. Des occasions réelles — et instructives — lui ont été fournies, comme à tous ses contempo-

Une des caractéristiques du jeune Auguste Comte était l'empire sur soi (1). Sa carrière philosophique offre plus d'un exemple du freinage énergique qu'il savait imposer à ses impulsions fondamentales (2). L'un de ses plus vigoureux efforts fut d'accepter une puissante renonciation à la réforme directe du monde politique. Passionné d'action sociale, étrangement sensible à l'injustice humaine, malgré l'excès de sa cérébralité abstraite et son peu de curiosité des raffinements matériels, il s'imposa de tourner le dos au but, pour mieux *armer son action* réformatrice. Mais il est une action intérieure qu'on ne peut éluder, et où s'écoule tout le feu d'une âme réformatrice si elle se condamne à vingt ans de spéculation abstraite : elle forge, dans son dialogue intérieur, tous les éléments d'un réel qui la presse et dont elle escompte le devenir.

L'indignation, mais aussi l'enthousiasme, et surtout l'ardeur politique et religieuse ont opéré l'alchimie verbale d'où jaillit le vocabulaire positiviste. Dans cette flamme, tout l'héritage révolutionnaire, la tradition des sociétés de pensée, le vocabulaire abstrait des idéologues et du XVIII^e siècle, la langue savante des Lagrange et des Condorcet et même les cadences de Chateaubriand, se sont lestés d'histoire et de science, ont reçu la promesse d'une mystique régénératrice. La valeur concrète de l'idiome positiviste se rattache à la tension opératoire qu'il résume. Par son intermédiaire, le philosophe sait déjà, et constatera de plus en plus, qu'il empiète sur le réel. C'est d'ailleurs un des motifs de l'abondance verbale, de la profusion linguistique de sa maturité.

Confirmé sans cesse dans sa foi, par une longue et progressive adaptation scientifique et par la fécondité évidente

rains, par la participation aux troubles sociaux et les investigations personnelles qu'ils suscitent (sur l'action politique ou industrielle, sur la psychologie individuelle et collective).

(1) Voir les détails biographiques signalés par LONCHAMPT DEHERME, GOUHIER.

(2) Le *Cours* en est un exemple suivi.

de ses travaux, le philosophe en multipliant les phénomènes augmente l'assise de son système conceptuel et la densité mentale de sa création. L'acte linguistique a pris une efficacité telle que l'abondance des vocables devient une garantie nécessaire de vertu régénératrice pour la pensée qu'ils expriment. Leur multiplication systématique ébauche déjà la transformation active du réel humain. Le temps approche où la retraite doit cesser, où la réforme tant espérée, et toujours présente, doit surgir dans la cité : où la carrière du philosophe doit passer définitivement de l'abstrait au concret.

Ce passage, sans cesse pressenti par la prolifération des vocables, est déjà ébauché par les progrès du verbe intérieur. Au fur et à mesure que se développe cette fonction informatrice, elle devient de plus en plus consciente (1). A force de modeler son rythme intérieur, le philosophe est devenu de plus en plus sensible à ce fond intime de l'action philosophique, à ce comportement concret de l'être spirituel. Il devine l'époque où la mutation caractéristique de son style deviendra le signe éclatant d'une attitude réellement synthétique et régénératrice (2). En même temps, il voit naître en lui, sans étonnement, mais avec une profonde joie, l'émouvante floraison des fonctions esthétiques (3) dont il devine le sens annonciateur. Il y soupçonne les prodromes d'une grande expérience intérieure, où se prolongera l'œuvre continue de création et de dilatation subjective dont le langage fut à la fois l'objet et l'instrument.

La seconde singularité comtienne, l'expérience religieuse de l'affectivité, n'intervient donc pas gratuitement dans le

(1) Conscience croissante de l'énergie linguistique, de la richesse néologique, etc.

(2) Voir les appréciations de COMTE lui-même sur son style, cf. *Politique positive*, IV, préface, VIII-X.

(3) Cette floraison des fonctions esthétiques, qui est, en réalité, un renouveau, se manifeste entre 1836 et 1838. Voir les *Lettres à Valat*, spécialement la lettre du 10 mai 1840.

tissu intuitif de la doctrine, non plus que dans la carrière du philosophe. En opérant, avec amour, avec ténacité, sur le devenir schématique de son vocabulaire, Comte a pris de plus en plus conscience de cette forme intime de l'action concrète, par où nous insérons notre liberté et notre foi dans une existence collective. Rien de plus individuel que ce jeu passionné d'où naissent les concepts et formules du positivisme, rien de plus collectif que le milieu où elle s'exerce, la matière qu'elle anime et la fin qui l'attire. Or il se donne avant tout comme une action de soi sur soi, comme le fait essentiel de l'individualité inventive, le lien par lequel les meilleures impulsions d'une destinée passagère épousent le rythme du progrès humain. Ce sens continu de l'efficacité pratique de notre action intérieure, ce rapport intuitif de notre profonde énergie modificatrice à l'immense envolée du développement collectif, aussi bien matériel que spirituel, escorte tous les thèmes de l'analyse abstraite. Il en constitue, à vrai dire, le fond permanent.

Parmi les définitions du progrès, la plus intuitive chez Comte est celle qui unit au développement orienté des initiatives humaines la modification sublime (et, finalement, la plus efficace) par quoi s'améliore notre espèce ; l'action de l'agent humain sur lui-même. Ce schème vivifiant d'une expérience concrète dont le sentiment fut précoce et n'a jamais abandonné Comte, résume la véritable ambiance affective des longues analyses abstraites où se construira peu à peu la religion de l'humanité (1).

*
* *

On se méprendrait grandement sur l'essence même du positivisme, si l'on croyait pouvoir le faire tenir dans une

(1) Progrès, et progrès par l'action de l'agent sur lui-même. Sur la notion abstraite de progrès voir notre ouvrage *Méthode et Intuition chez Auguste Comte* : première partie, l'Analyse sociologique, p. 239, et troisième partie, le Progrès comme Intuition, p. 518.

présentation ordonnée des grands thèmes sociaux du XIX^e siècle, même en les transportant dans l'atmosphère intuitive dont nous avons évoqué la présence. L'unité du positivisme est éminemment « personnelle » : c'est la conquête individuelle d'un équilibre logico-affectif. Aucun penseur n'eut, plus qu'Auguste Comte, l'horreur de la « gratuité » en matière de philosophie. Conscient de la violente et secrète impulsion affective qui le portait, dès sa jeunesse, à coordonner l'avenir humain, il multiplia les précautions qui devaient lui permettre d'utiliser cette énergie sans en subir de trouble.

S'il abandonne au langage une spontanéité créatrice, c'est qu'il s'était vite convaincu de la vanité des stérilisations linguistiques (1). Mais il évite soigneusement toute confusion imaginative. L'acte initial qui décide de sa carrière intellectuelle est, en effet, un acte de séparation. Non seulement, dans le temporel, séparation du jeune philosophe d'avec les perspectives bourgeoises d'un avenir administratif, mais, dans sa vie spéculative, séparation radicale de l'ordre de la connaissance et de l'ordre de l'action, des données pures de la science d'avec les « prestiges » du sentiment ou de l'imagination.

Discipline beaucoup plus raisonnée et beaucoup plus soutenue qu'on ne l'imagine d'ordinaire. Le discernement habituel de ce qui est *général*, c'est-à-dire spéculativement valable pour la connaissance efficace, implique chez Comte une véritable ascèse (2). D'où l'horreur de toute « affection sentimentale » ; d'où une résistance perpétuelle au lyrisme romantique (3) : résistance dont la rançon est parfois très lourde,

(1) En décelant la vanité des analyses idéologiques. De bonne heure Comte s'élève contre Condillac et l'abus de la vertu métaphysique des signes, et contre les granmairiens. Le langage est une fonction spontanée, mais non pas anarchique pour autant.

(2) Au sens d'exercice objectif, d'entraînement conscient de l'athlète.

(3) Attitude héritée des idéologues : de l'*Amour* de Destutt, qui fut aussi médité par Stendhal.

car elle entraîne une sécheresse étrangère à la nature du philosophe. D'où, enfin, l'instinct d'une pureté idéale, d'une perfection presque immatérielle de la science abstraite.

Le type de la séparation efficace, c'est-à-dire réciproque, c'est celle que prononce la pensée philosophique entre le concret et l'abstrait ; entre le schème rationnel de nos connaissances et la plénitude subjective de l'action. Mais séparer n'est pas ignorer. La fonction positive de la raison abstraite réside justement dans cette conscience d'un concret interdit à ses démarches, mais dont la perspective commande à leur devenir : fonction pleinement anticipée, et schématisée par l'intuition comtienne modelant le langage, incurvant l'invention mathématique, structurant la vie affective, avant toute systématisation véritable. Si l'effort du positivisme apparaît exclusivement constructif, synthétique, c'est qu'on néglige d'en préciser le point d'application. Il suppose, en réalité, une analyse continue quoique peu conforme aux habitudes intellectuelles des métaphysiciens et des théoriciens de la connaissance. Instruit par l'exemple des idéologues, pressé par sa volonté réalisatrice, Comte restreint son effort aux conditions les plus économiques d'une réforme intellectuelle de la politique. Il évite systématiquement les enquêtes superflues par quoi la raison veut se justifier à elle-même les vérités scientifiques, c'est-à-dire des résultats légitimement acquis. Ce qu'il veut atteindre, pour fonder son action, c'est ce que la science nous apporte d'irréfutable, ce qu'il y a vraiment, en elle, de spécifiquement « *objectif* ». L'analyse ne portera donc pas sur les fondements de la connaissance ; mais, par voie de contraste, sur ce qui constitue l'apport caractéristique de la science, l'esprit même de la réflexion théorique, l'élixir de la sagesse abstraite dégagé du flot des connaissances. Analyse spéciale, choix orienté par l'opposition foncière entre ce qui varie selon nos besoins et ce qui, dans la connaissance humaine, s'en différencie le plus nettement, ce qui constitue un *ordre de réalité spécifique*.

De là proviennent les deux apparences contradictoires de puissante profondeur et de superficiel conformisme doctrinal, conformisme qu'on a si souvent, et si durement, reproché à la philosophie positive.

De la tradition humaine, le positivisme reçoit, volontairement, sans examen critique, et d'un bloc, l'apport du sens commun. Il accepte de même les caractères empiriques que la science suppose au réel embrassé par les lois. Toute curiosité critique sur ces données lui paraît hors de propos. Aussi semble-t-il ignorer, avec les finesses (et les exigences) du vocabulaire philosophique, les précisions méthodologiques inséparables d'une critique de la connaissance (1).

Mais ce positivisme « candide » (2), par le problème de la coordination du système politico-scientifique qu'il embrasse directement et dans toute son ampleur, est engagé dans une analyse autrement plus difficile et plus féconde que l'épuration des concepts traditionnels. Pour l'essai qu'il tente et où il engage toutes les ressources intellectuelles de son siècle, la subtilité temporisatrice lui eût été de peu de fruit. Une des conditions principales de l'entreprise est de ne faire appel qu'aux matériaux du sens commun, aux données indiscutées de la science, aux exigences fondamentales de l'état social et aux plus élémentaires impulsions affectives.

La « rusticité » de la technique comtienne n'est donc pas fortuite (3). Mais elle n'est pas synonyme de « simplisme » ni de superficialité. Dans le domaine où elle se circonscrit, et dans la voie qu'elle se trace, elle témoigne de la plus grande patience d'analyse et de combinaison. Les séparations et

(1) G. BELOT, *L'Idée et la Méthode de la Philosophie scientifique chez Auguste Comte*. Paris, 1902 (Bibliothèque du Congrès International de Philosophie, tome IV, pp. 412-472).

(2) LÉON BRUNSCHVIG (*Étapes de la Philosophie mathématique*, pp. 282 et 299) rétablit justement les droits d'une spéculation synthétique à se brancher directement sur l'apport objectif d'une science dont elle élimine, par l'histoire, l'arbitraire et l'absolu.

(3) Contre ceux « qui passent leur vie à refaire constamment leur point de départ » (*Lettres à Valat*, p. 305, lettre du 17 septembre 1842).

les connexions qu'elle multiplie remplissent toute la mission qui leur est impartie : déterminer dans des conditions historiques et politiques définies le rapport d'un inébranlable « savoir » aux règles de l'action.

A cet égard, la philosophie d'Auguste Comte ne constitue dans son ensemble qu'une longue et pénétrante analyse des aptitudes de l'être social : analyse pour laquelle il s'est forgé un instrument d'une rare efficacité. C'est le fonctionnement de cet appareil, perfectionnement patient d'une originale intuition schématique, qui nous semble seul susceptible d'exposition objective. Son étude met vraiment en relief l'intérêt profond des rapports politico-scientifiques pour lesquels il fut conçu. Aussi ne chercherons-nous pas à en donner une transcription univoque dans l'enceinte abstraite d'une théorie de la connaissance.

Sans méconnaître l'intérêt de pareille tentative, souvent renouvelée par la philosophie du xix^e et du xx^e siècle, nous estimons qu'elle se heurte à une impossibilité de principe. Ce dont elle rend compte, ce n'est ni de la méthode, ni de l'intuition, ni de la démarche schématisante caractéristique du positivisme ; elle ne peut, dans les cas les plus favorables, fournir qu'une image elliptique de ses « présupposés » abstraits. Vouloir insérer le positivisme dans l'appareil strict d'une analyse conceptuelle, c'est le trahir par un langage foncièrement inadéquat. Imposant les scrupules et les distinctions qu'ont naturalisés chez les philosophes l'approfondissement des thèmes logiques et la critique de la connaissance à une pensée qui opère en dehors de leur champ, on retombera éternellement sur la liste de postulats du sens commun, auxquels se joindront, si l'enquête est suffisamment poussée, les diverses catégories impliquées par la pensée scientifique de l'époque.

Cette prospection illusoire qui décele dans le comtisme tantôt les excès d'un réalisme intempérant, tantôt, au contraire, le résultat démonstratif du phénoménisme systé-

matique (1), en grossissant certains traits naturels et spontanés de sa nature spirituelle, offre l'avantage d'en augmenter le relief. Son moindre inconvénient est de passer obligatoirement sous silence les conditions concrètes grâce auxquelles joue la pensée comtienne. Elle supprime les limites mentales effectives entre lesquelles il faut analyser le fonctionnement positif. Par suite, elle en sacrifie l'essentiel : elle ne peut juger de la méthode ; or, celle-ci est d'une admirable technique spéculative.

* * *

Selon un axiome général d'Auguste Comte, la méthode est inséparable de la doctrine (2). Au point de vue plus interne de la construction philosophique, le sens des règles opératoires ne peut devenir clair que dans le domaine où elles jouent d'une façon caractéristique. L'immense intervalle qui sépare les actions concrètes de la pure et sereine théorie est sillonné de ces schèmes constructifs, de ces virtualités opératoires dont l'intuition originaire et la convergence finale renferment l'idée mère du positivisme. Mais la nature et la signification de ces schèmes ne peuvent être appréhendées directement, en vertu même de la complexité concrète, de la nature « informulée » des suggestions dont ils nouent le rapport, dont ils entretiennent le commerce. Leur fonction ne se dégage sans ambiguïté qu'au voisinage des deux pôles de l'univers qu'ils remplissent.

A l'origine du monde des abstractions, l'humanité et le philosophe expérimentent semblablement l'existence mathé-

(1) DELVOLVÉ, *loc. cit.*, pp. 77 et sq. Au surplus toutes les critiques métaphysiques sont déjà dans le livre de M. l'Abbé DE BROGLIE, *Le Positivisme et la Science expérimentale*. Ce livre est très remarquable, en un sens, par sa date et l'esprit qui l'inspire.

(2) Sur l'importance de cet axiome (principe d'inséparabilité) voir *Cours*, I, 32, et notre ouvrage : *Méthode et Intuition chez Auguste Comte* (première partie, p. 43).

matique ; à la limite du progrès humain, l'essence de l'action efficace se concentre dans l'amour. Telles sont les deux régions où le « schématisme » comtien peut être vraiment appréhendé dans sa plénitude : parce qu'il y manifeste plus énergiquement les déformations, les courbures qu'impose l'exigence intuitive.

De chacune d'elles, l'inventaire linguistique doit préalablement délimiter l'étendue, les contours, les divisions. L'histoire des sciences (1), et aussi l'histoire affective de Comte, détermineront les rapports objectifs qui président à leur concours et à leur vie interne : à leur fonction subjective. L'ordonnance systématique qu'ils revêtent dans la doctrine permet enfin d'éprouver le rythme suivant lequel ils se pénètrent et s'organisent intérieurement.

Telle est l'analyse que nous proposons d'appliquer à l'expérience mathématique de Comte, et à son expérience affective, pour faire apparaître le genre d'invention schématique d'où procède sa philosophie. De la structure du système peuvent se dégager, ensuite, les transformations caractéristiques par où ce schématisme s'insère dans le milieu complexe qu'il doit ordonner.

La *Méthode* et l'*Intuition* du positivisme, rapportées à leurs indices historiques et scientifiques, expriment alors autre chose que l'« énergie systématique » d'une tête vigoureuse : elles résument, si nous savons en trouver le sens objectif, les lois d'une large communion entre la science et l'homme, les règles d'un commerce inévitable, dont elles instituent les coutumes et dont elles préfigurent le développement.

(1) Inséparable, théoriquement, de l'histoire de la civilisation, et de l'histoire religieuse.

DEUXIÈME PARTIE

L'ABSTRACTION MATHÉMATIQUE

INTRODUCTION

INTIMITÉ MATHÉMATIQUE DU POSITIVISME

La fréquence habituelle des termes d'allure mathématique dans la langue d'Auguste Comte, l'importance qu'il donne à la connaissance et à la méthode mathématiques dans le système des sciences, le prestige de sa carrière polytechnicienne lui confèrent facilement l'étiquette de philosophe « mathématicien ». A vrai dire, on n'entend le plus souvent sous ce mot autre chose qu'une tournure d'esprit spéciale à Comte, un des nombreux tics qui font l'étrangeté de son œuvre. On admet qu'il fut un bon élève, mais on n' imagine guère qu'il se classe dans la sphère des profonds esprits mathématiques, c'est-à-dire des inventeurs : de même qu'on l'estime historien de raccroc et qu'on croit trop sommaire le contenu réel de son expérience affective.

Mathématicien, historien et amoureux, le fondateur du positivisme ne l'aurait été que juste assez pour nourrir sa verve ; il n'aurait éprouvé ni vraiment vécu de ces expériences que ce qu'il faut pour meubler un système !

Or, s'il est bien vrai que l'ancien polytechnicien subsiste, même dans le Prêtre de l'Humanité (1), sa présence symbolique est bien loin de résumer tout ce qu'entraîne pour la pensée positive, la jeunesse mathématique de son fondateur. A côté du trésor intellectuel dont le *Cours* développera l'inventaire, et dont on ne saurait sous-estimer l'import-

(1) *Politique positive*, IV, fin. École positive.

tance (1), il y a d'abord une tournure d'esprit, mi-personnelle, mi-collective, qu'on retrouve dans les métaphores, dans les goûts intellectuels, dans la construction même de la pensée. Mais il y a aussi, antérieure à l'initiation polytechnique, une flamme didactique bien autrement significative, et qui suivra jusqu'à la mort le rédacteur de la *Géométrie*. Inséparable de cette vocation didactique et philosophique, une vigoureuse impulsion inventive oriente tout le mouvement intérieur où se dessineront, entre 1817 et 1822, les directions fondamentales du positivisme.

Il existe donc une « intimité » mathématique, au sein de laquelle se dégage pour la première fois le type de liaison sans lequel il n'y aurait pas de construction comtienne.

Avant même que soit assignée philosophiquement la part des mathématiques dans l'éducation future de la raison, l'histoire en préparait la fonction positiviste par l'intérêt direct, inventif, qu'une tête philosophique attachait spontanément aux lois abstraites de l'étendue et du nombre, comme aux théories de la mécanique. Les directions qu'accepte l'inspiration philosophico-mathématique de Comte, dans l'héritage du XVIII^e siècle (question d'histoire pure), la déformation intuitive qu'elle impose à cet « esprit de l'analyse » pour y faire apparaître une technique de schématisation abstraite, constituent les premiers éléments d'une enquête sur la structure originale du schématisme comtien (2).

(1) Cf. Paul TANNERY, *Auguste Comte et l'Histoire des Sciences*, *Revue générale des Sciences*, 1905, tome XVI, p. 410.

(2) Pour illustrer ces indications, nous comptons fournir des *Inédits mathématiques d'Auguste Comte* (publication et commentaire), dont on trouvera la substance dans l'*Appendice* de cet ouvrage. L'existence d'une « torsion intuitive » au niveau de l'invention mathématique peut être, non seulement décelée, mais utilisée comme principe d'investigation particulièrement fécond sur la « formulation schématique » de Comte, à condition de disposer de données certaines sur Comte, inventeur de formes mathématiques.

CHAPITRE I

L'EXISTENCE MATHÉMATIQUE ET LA GENÈSE DU SCHÉMA FONDAMENTAL

Par son « ressort » mathématique, l'élan du positivisme vers une schématisation originale exprime directement l'énergie d'une invention individuelle, mais il traduit en même temps le destin collectif du mouvement des sciences, dont il revendique l'héritage. Au moment où il s'ébauche, s'achève une des plus belles épopées de la science moderne. Aux géniales créations mathématiques de Descartes, de Leibniz et de Newton, le XVIII^e siècle avait apporté une immense confirmation technique, en codifiant la mécanique et l'astronomie.

Le grand fait qui s'offre alors aux méditations des philosophes, c'est le triomphe concret de la « mathématique » universelle : l'efficacité pratique de ses méthodes partout conquérantes. Celles-ci figurent désormais comme le véritable prolongement actif de la logique humaine, sa zone naturelle de croissance, le domaine privilégié par où elle s'insère dans le réel (1). Au polytechnicien de 1815, l'ensemble des sciences mathématiques devait donc apparaître à la fois comme le véritable « organon » logique, le bréviaire des méthodes qui réussissent à ordonner les phénomènes, et aussi comme le résumé des cas où l'on peut espérer surprendre quelque simplicité dans la nature : le

(1) Cf. L. BRUNSCHVIGG, *Les Étapes de la Philosophie mathématique*, p. 249.

bilan des rapports fondamentaux qu'il est possible d'instituer entre le monde et l'esprit humain.

Perspective d'autant plus explicable que la liaison universelle des théories scientifiques qui la fondent semble lui conférer une apparence définitive. Après Lagrange, et avant que se révèlent et se légitiment les idées révolutionnaires de Cauchy, de Lobatchewski, de Galois, l'ordre mathématique semble défini dans ses grandes lignes. Malgré les limitations certaines de la méthode, son développement ne paraît plus susceptible que de travaux de détail (1). Or, si les mathématiques, comme instrument, semblent avoir atteint leur maximum de croissance, leur vertu logique est loin d'avoir été aussi bien utilisée, ni même suffisamment approfondie. Méthodologie et philosophie des mathématiques susciteront donc l'effort initial du jeune polytechnicien, dont l'exceptionnelle aptitude analytique, critique et didactique, s'est déjà largement et spontanément révélée (2).

LE MÉCANISME DE L'ABSTRACTION

Dans la direction exclusivement scientifique où se développe alors la réflexion comtienne, cette « philosophie » de la méthode mathématique ne prétend qu'à décrire et à coordonner les conduites réellement, indiscutablement imposées au mathématicien par les seuls besoins de son ouvrage. De ces attitudes mentales que les mathématiques nous imposent (parce qu'elles en font expérimenter sans cesse la nécessité et l'utilité), la plus apparente est la séparation systématique de la pratique et de la théorie. Son sens est très familier

(1) Opinion que Valat et bien d'autres jeunes polytechniciens de cette époque partagent avec Comte. En dehors justement de sa *découverte* et de son *type de découverte abstraite*, Comte ne voit plus d'avenir à la Méthode purement mathématique.

(2) En classe de mathématiques spéciales, à Montpellier. D'autre part, à l'École Polytechnique, Comte fait fonction de philosophe et de commentateur de la Méthode mathématique.

au jeune polytechnicien : elle se fonde sur la vocation exclusive des mathématiques au maniement des idées simples et à leur combinaison. Ce dépouillement préalable du réel qu'il soumet à ses lois, le mathématicien en prend clairement conscience dans la mécanique : par la résistance extraordinaire, parfois insurmontable, qu'opposent les événements réels à suivre les prévisions déduites d'un schéma qui les mutile (1), ou plutôt les appauvrit. La restitution des conditions pratiques représente pour l'ingénieur la signification essentielle de cette disparité.

Inversement, pour qui veut promouvoir la réflexion théorique, l'intérêt s'attache au mécanisme mental lui-même. Ce choix habile de représentations, d'où naissent des idées simples, mais assez heureusement aménagées pour s'adapter à nos procédés de combinaisons, et suffisamment chargées d'existence pour devancer, fût-ce grossièrement, la marche des phénomènes, est l'essence de la formulation abstraite (2). Les limites et le succès des méthodes mathématiques résument donc un dialogue incessant de la logique et du réel ; ce sont elles qui contiennent le secret de notre plus efficace adaptation rationnelle. C'est en méditant leur expérience qu'on peut espérer poursuivre leur carrière.

Elles nous présentent, d'ailleurs, une incroyable variété d'attitudes, et des réussites fort inégales. Mais il est des domaines où éclate un parallélisme profond entre le mouvement de la pensée et le mouvement des phénomènes : ceux que nous ouvre l'analyse mathématique proprement dite, c'est-à-dire l'ensemble des points de vue théoriques que traduit, techniquement, le calcul infinitésimal.

Cette « philosophie de l'analyse » dont Auguste Comte, dès sa jeunesse, avait voulu se pénétrer, c'est chez La-

(1) Sentiment très courant, inévitable, nécessaire aux *ingénieurs*, et que Comte a profondément ressenti.

(2) La pression intuitive des exigences concrètes n'est pas étrangère à cette *attention* portée par le jeune Comte, par un apparent paradoxe, aux premières formes mathématiques de la séparation abstraite.

grange qu'il en trouvera la conscience la moins ambiguë et la plus féconde ; clarté d'une présentation uniforme et purement opératoire, déduction systématique à partir des faits généraux admis comme données de l'expérience ; élimination de tout arbitraire par la filiation historique des problèmes et des méthodes. A sa suite, il s'agit non seulement d'étendre le champ des connaissances mathématiques, mais surtout d'accroître, pour toute l'activité rationnelle, cette conscience claire de la méthode qui en fera *de plus en plus* l'efficacité. Aussi les premiers *Essais* d'Auguste Comte sont-ils d'abord une méditation sur l'analyse (1). Il s'agit toujours de rendre compte de sa puissance et de démontrer son mécanisme en la concevant moins comme une discipline autonome que comme le mode le plus parfait d'une logique générale dont il faut expliciter les conditions.

L'examen ne porte pas sur les « fondements » ou les « origines » de notre logique scientifique, mais sur la suite réelle des démarches qu'elle enchaîne, dont il faut à la fois montrer l'ordre vrai et multiplier la *puissance* : ce qui est tout un.

Souvenir incontestable de l'idéal condillacien, un tel effort se rattache directement aux thèmes favorisés de Destutt de Tracy (2). Sans doute, ni la méthode, ni les illusions dogmatiques du vénérable auteur de l'*Idéologie* ne trouvent grâce devant le sens philosophique fort aiguisé du jeune Comte, et surtout devant son instinct vivace de l'efficacité scientifique. Mais il gardera toujours le souvenir sympathique de cet effort franc, direct, d'élucidation logique, de ce désir d'une « filiation » naturelle des méthodes, de cette loyauté intellectuelle qui fut sans doute sa meilleure initiateur aux doctrines philosophiques.

(1) Cf. *Appendice*, III. Il fait peu de doute que la conception initiale de l'analyse chez Comte soit celle du milieu polytechnicien de sa génération. Elle convenait aussi à son « intuition ». Ce qui explique *historiquement*, sinon méthodologiquement, l'incompréhension rencontrée par les travaux de Cauchy.

(2) Voir *Appendice*, II.

Avec Destutt, Comte repousse la théorie condillacienne des signes. Il n'est pas vrai que le signe fasse toute la vertu des abstractions ni la puissance de l'analyse mathématique. La force de nos combinaisons abstraites est avant tout fondée sur la simplicité des idées. A vrai dire, il y a réciprocité, connexion nécessaire entre l'*abstraction* et l'*analyse* : pas d'analyse sans abstraction, pas d'abstraction sans analyse.

L'abstraction qui ne se fonde pas sur une décomposition méthodique n'a pas de valeur rationnelle ; l'analyse qui n'aboutit pas systématiquement à une abstraction ne remplit pas son rôle. Elle n'étreint exactement rien.

Les idées abstraites dont les mathématiques fournissent le type le plus parfait, parce qu'il est le plus simple et le mieux construit, correspondent, en effet, à une sorte de « nature » qui se manifeste par leur cohésion et par leur ordre. La cohérence interne des notions mathématiques s'étale au-delà des simples vérifications logiques qu'en fournissent nos démonstrations. Dans l'ordre qui leur est assigné par leur fonction, elles manifestent une unité, caractéristique de l'« existence » intrinsèque. Autrement dit, l'esprit de l'analyse ne consiste nullement à démontrer la validité des transformations qu'elle poursuit, mais à définir corrélativement leur fonctionnement et leur domaine.

Principe de la « généralité de l'algèbre », « principe de continuité », « harmonie de l'algèbre et de la géométrie », autant d'énoncés fragmentaires d'un même thème : l'unité de l'existence mathématique dont nos théorèmes groupent certaines propriétés, mais ne sauraient limiter le développement autonome. L'abstrait dénote donc un ordre d'existence ; mais il n'en est pas la copie, ni même le symbole. Il en est la construction (1). Plus exactement, l'abstrait schématise une série d'actes opératoires de l'entendement sur

(1) Le réalisme de Comte coexiste toujours avec un certain conceptualisme. En outre, on atteint, ici, le point d'insertion de la préoccupation intuitive, le moment où la pratique inventive de l'analyse s'infléchit en invention politico-scientifique d'un schématisme abstrait.

le réel : actes par lesquels nous décidons de percevoir les êtres sous certains aspects dépouillés, de les envisager toujours par quelque biais propice à nos combinaisons intellectuelles. L'expression mathématique « *faire abstraction de* » est caractéristique de cette attitude fondamentale où gît toute la vertu de l'analyse, et aussi son péril.

Le signe, première et dernière étape de la schématisation, réalise, consolide et développe cet art constructif. L'entendement sait y retrouver la loi génératrice de toutes ses attitudes sélectives, parce qu'il a dû l'y affirmer de prime abord.

Aussi le rôle de l'abstraction est-il de stabiliser l'effet positif de l'analyse : il consiste à maintenir dans notre vie mentale la vertu scientifique de l'attitude sélective sans rompre, pour cela, la continuité d'une tension inventive, donc synthétique. L'étude de la fatigue intellectuelle, en particulier dans les raisonnements mathématiques, montre combien tout l'effort rationnel est lié au succès d'une telle condensation opératoire. Son produit le plus réussi est l'institution de l'Espace ; invention « sublime », parce que l'isolement opératoire y est soutenu, mieux que par un signe ordinaire, par un *milieu* subjectif. Fusion si efficace et si parfaite qu'elle se fait admettre objectivement : ce qui ne doit pas faire illusion sur ses véritables conditions d'existence ni sur ses racines psychologiques (1).

Considérée dans son ensemble, l'existence abstraite résume la série complète de nos attitudes opératoires. Elle condense toutes nos aptitudes à la création spirituelle.

En dehors de cette discipline, il est impossible de donner un *sens* à aucun essai conscient de formulation abstraite. Pour le positivisme, la somme des abstractions scientifiques *constitue* donc réellement un ordre d'existence où

(1) Profondeur réelle de cette théorie de l'espace sous sa naïveté apparente. Cf. *assimilation* des mouvements variés, mouvements tangents, analogie méthodologique entre la *généralisation dynamique* abstraite de Comte et la relativité moderne de l'espace (*Appendice, III et Cours, I, 534-540*).

toute l'initiative humaine s'intègre dans le domaine mental. Son tableau systématique (1) offrirait donc le sens véritable de l'entreprise scientifique où s'engagent nos destinées collectives.

On comprend ainsi quelle volonté profonde oriente, inspire vigoureusement le jeune philosophe dans ses investigations méthodologiques sur l'analyse mathématique. Sa préoccupation, pleinement inductive et généralisatrice (2), est d'utiliser la leçon, l'esprit de l'analyse, pour faire naître un schème d'invention abstraite, valable pour l'univers politico-scientifique. Cela explique, et justifie bien remarquablement la direction générale de recherche des écrits de jeunesse, tous orientés, avec une extraordinaire prescience, vers les propriétés *exploitables* de l'abstraction. Prospection, étonnamment sûre, ardente, conquérante des fonctions logiques de l'opération abstraite, étendue, à partir des mathématiques, au « système » des sciences : confrontations incessantes où l'analyse mathématique et les acquisitions les plus récentes de la classification naturelle s'éclairent réciproquement.

Témoignant, dès l'origine, d'un instinct philosophique très sûr, Comte sent que la longue réflexion des naturalistes sur le criblage des ensembles naturels, labeur dont

(1) Un ensemble réel n'est scientifiquement appréciable que s'il est distribué suivant une loi hiérarchique. La recherche de la filiation rationnelle des sciences, que poursuivait, par des moyens si peu efficaces, Destutt de Tracy, est une exigence inévitable de toute connaissance. Or, en tant qu'« existences définies », les abstractions obéissent nécessairement à une règle de répartition. C'est la volonté de découvrir la loi de ces filiations qui oriente les confrontations systématiques de science à science, dont les *Essais* de jeunesse nous ont conservé les traces. Confrontation, rapprochements, et, mieux encore, comparaison attentive de chaque science à l'ensemble qu'elles forment toutes quand elles sont considérées comme « capables » d'un *système* commun.

Dans cette orientation comparative, Comte s'inspire directement de la « philosophie » des classifications biologiques telle qu'elle vient d'être élaborée par le prodigieux travail d'extension et d'approfondissement qui se déroule de Linné à Vicq d'Azyr.

(2) Préoccupation radicalement intuitive, au sens positif du mot.

il retrouve mathématiquement l'idée directrice, poursuit à ciel ouvert le travail héréditaire par lequel l'homme construit l'objet même de la connaissance. Et il devine rapidement quel prodigieux parti son œuvre doit en tirer, non seulement pour classer et confronter les existences abstraites auxquelles il attache l'équilibre et le progrès d'une pensée théorique, tendue vers le concret, mais bien aussi pour les définir. Car le progrès de la définition est connexe du progrès de la classification (1) : c'est-à-dire, finalement, du progrès de la méthode abstraite.

Le problème ne se ramène d'ailleurs pas, comme on le croit, à classer des entités, imitant verbalement l'ordre des séries biologiques. Non seulement, l'existence abstraite est donnée par des caractères scientifiquement définis, mais elle résume une opération spécifique de l'entendement, dont elle garde les traces. Un import humain s'y attache dont la biologie est impuissante à répartir les effets. D'où la nécessité d'une analyse historique préalable à l'organisation de ces existences abstraites. Recours à l'histoire, doublement nécessaire, car l'existence abstraite se définit en chaque ordre par son contraste avec des conditions plus complexes et plus réelles, et parce que son ordonnance elle-même doit exprimer cette volonté d'orientation pure et théorique, complémentaire d'une suprême efficacité concrète.

L'exemple de Lagrange, amorçant par l'histoire le vrai point de vue philosophique, d'où l'analyse devient claire, rejoignait ici, dans la préparation positiviste, les exigences logiques d'un système abstrait de la connaissance humaine.

LA SCHÉMATISATION ABSTRAITE

Les différentes orientations intellectuelles que nous venons de résumer et qui toutes viennent se raccorder dans la jeunesse du philosophe à des réflexions sur la méthodologie

(1) Cf. : *Méthode et Intuition chez Auguste Comte*, première partie, chapitre III, la Méthode en biologie, pp. 127 et sq.

mathématique, ne doivent pas être conçues comme les aspects ordonnés d'une progression entièrement systématique.

Ce dont les *Essais* nous gardent la trace, c'est une suite de fulgurations globales, de synthèses elliptiques mais complètes, qui toutes impliquent déjà la mise en rapport des divers plans que nous distinguons et entre lesquels se jouait une pensée créatrice. Sur ce complexe de relations et d'intentions s'exerce une exigence précise : la volonté de mettre en œuvre, pour orienter la puissance scientifique vers la réforme du social, quelque chose d'analogue à l'opérateur abstraite dont l'analyse mathématique fait éprouver l'intime perfection, de lier entre les connaissances et le réel humain le même jeu que les mathématiques instaurent entre la logique et les choses.

Vers un comportement opératoire analogue au comportement de l'abstrait, pour un système de la science abstraite, la *Méthode* positive, recherchée comme telle, est entraînée par un élan global de l'âme où elle se forme. La serre chaude polytechnicienne n'a pu qu'accélérer et mûrir hâtivement une vocation exceptionnelle dont l'élève de Daniel Encontre avait fait dès sa dix-huitième année la décisive expérience. Le sentiment d'un pouvoir inséparablement didactique et philosophique (1), sentiment très précoce et très vif, s'est affirmé intuitivement. Il trouve bientôt son expression schématique par une harmonie inventive entre l'enseignement mathématique de l'époque et l'attente de l'élève.

Celui-ci a rencontré dans l'exemple lagrangien, dans les leçons de Poincaré et dans les traditions vivantes du milieu scientifique un aliment prédestiné : la seule matière qui pût convenir à son idéal de développement spirituel, actif et spéculatif.

(1) Cette « inséparabilité » foncière est le point d'attache entre la philosophie mathématique, expérimentalement vécue par Comte, et l'invention d'un schématisme abstrait : technique de formulation et (inséparablement) d'invention politico-scientifique.

Ces doctrines, que le jeune Comte reçoit et assimile intimement, concordent avec sa précoce expérience de la pédagogie mathématique. Elles engendrent une confiance inébranlable en la vertu universelle de l'attitude abstraite. La schématisation est efficace, parce qu'elle éclaire les connaissances en exposant leur ordre véritable : comprendre philosophiquement « l'esprit » de l'analyse et démontrer l'enchaînement le plus clair de ses raisonnements constituent deux aspects inséparables de la même opération. On ne sait expliquer que ce qu'on domine : le même acte qui nous élève au vrai « point de vue » philosophique ordonne les idées selon le meilleur plan d'enseignement.

Cet acte d'élucidation, de domination pédagogique, qui lui est si familier, et pour lequel il se sent une aptitude indiscutée (1), quand il éprouve ses forces sur l'analyse, Auguste Comte entend bien l'exercer sur le système entier de nos connaissances. Ainsi le *schème* analytique du complexe « spéculation-action » sera fondé sur l'esprit authentique de la science.

En face de l'exigence pratique, c'est le tout de notre puissance abstraite qu'il faut ordonner, discipliner, unir en un faisceau rationnel. Et d'ailleurs, aucune méthode ne comporte d'élucidation vraiment satisfaisante et efficace si on l'isole de l'ensemble des attitudes théoriques de l'esprit humain. Le goût d'éclaircissement, de sériation méthodologique dont la précoce manifestation fait corps avec ce que la vocation intellectuelle du jeune mathématicien présente de plus caractérisé, impose dès l'origine ses conditions, ses exigences, ses limitations : il vise, nécessairement, et avant tout, à fractionner, à séparer, à isoler, *par contraste* d'avec le concret, tout ce que la connaissance scientifique offre de spécifique, de théorique, le domaine éminent dont l'effi-

(1) Remonter assez haut pour pouvoir dominer les difficultés logiques de la science enseignée. C'est vraiment en ce sens que Comte peut être dit la plus forte tête de sa promotion, à l'Ecole Polytechnique.

cacité se fonde sur la conscience claire des exigences de l'esprit.

L'idéal d'action politique inclinera Comte, si paradoxale qu'une telle attitude puisse paraître, à constituer un système préalable de la science en tant que discipline abstraite, et d'abord à la déterminer comme telle, à analyser ce qui en elle est vraiment abstrait. L'équilibre inventif de cette démarche réside uniquement dans « l'escompte » intuitif des possibilités schématiques de l'attitude abstraite.

La réciprocité schématique entre la nature préalablement abstraite et la vertu finalement concrète de nos spéculations scientifiques caractérise désormais de façon indélébile la jeune pensée du positivisme. Des doctrines scientifiques, en effet, ce qui frappe le commun des esprits, ce qui se répand, ce qui prend de plus en plus les allures d'un dogme, ce sont les images, les constructions concrètes, l'appareil bâtard de la pensée en quête de certitude. On mélange ainsi au grossier tissu de l'empirisme, à l'énorme et douteux apport des applications ou des tentatives expérimentales la pureté des lois, des principes ou des inductions générales. Monde équivoque pour ceux qui n'en pratiquent pas la vie journalière ou qui le reçoivent sans contrôle ; croyance dont la valeur moyenne oscille sans cesse entre le mythe et la mystification.

Rien qui répugne davantage à l'exigence aristocratique de pureté intellectuelle et d'honnêteté mentale où se forme la conscience créatrice du positivisme. Mathématicien et non seulement soucieux de clarté déductive, mais surtout épris de pureté cartésienne (1), le jeune polytechnicien veut que le corps abstrait des sciences soit le sévère trésor de la certitude, de la rigueur, de la lucidité, et non le compendium

(1) A l'origine intuitive du schématisme comtien, la présence d'une vigoureuse inspiration cartésienne est indéniable : elle est extrêmement agissante, mais surtout significative comme référence consciente de Comte. Cf. plus loin, pp. 97 et sq.

prétentieux des visions confuses. Semblable exigence (1) de pureté, de perfection scientifique, liée d'ailleurs à tout l'« aristocratisme » de la nature intellectuelle de Comte, rencontre dans son expérience personnelle une très haute et très décisive confirmation. Si la science doit régénérer l'humanité, ce n'est pas en se vulgarisant à l'image des mythes et des fables, c'est en permettant la réforme « intérieure » d'une élite susceptible de diriger le mouvement social. La vertu efficace de la science réside moins dans ses prolongements matériels que dans la clarté opératoire de sa structure abstraite et dans sa vertu éducative.

De la véritable puissance schématique, Auguste Comte fit l'expérience personnelle dans un domaine spécial où il pouvait se sentir, légitimement, à la pointe de son époque. Devançant ses contemporains par le prolongement effectif de certains moyens de pénétration analytique du réel (2), Comte perçut la valeur didactique et coordinatrice du schématisme mathématique, en même temps que sa lointaine portée sociale, dans un acte caractéristique d'invention.

Intimement liée chez le jeune philosophe à la conception didactique et méthodologique de la philosophie mathématique, et appuyée, à travers la méditation de Lagrange, sur le développement historique du calcul infinitésimal, une idée géniale ébauchait, à l'origine du positivisme, le développement futur de l'analyse, et osait même en assigner la forme. Profondément pénétré de l'avenir « méthodologique » des mathématiques, Comte pressentait que leur principal progrès devait procéder du renouvellement des attitudes « d'esprit » d'où dérivèrent les inventions fondamentales du calcul

(1) Qui suffirait pour distinguer radicalement Comte de Saint-Simon, de Burdin, et autres protagonistes d'une régénération politico-scientifique.

(2) *Le calcul des variations anticipe sur le calcul fonctionnel.* (Cf. le *Mémoire sur le calcul des variations* et l'utilisation thermologique du calcul des variations : *Cours*, t. II, 447-448, et voir *Appendice*, III.)

infinitésimal et de la géométrie analytique, et non pas se raccrocher à l'exploitation indéfinie de leurs formules. La vertu généralisatrice de la critique philosophique (entendue comme révision incessante de nos attitudes mentales par leur confrontation encyclopédique et historique) s'illuminait en lui par une conscience claire de l'acte inventif. L'« instinct » mathématique lui avait fait pressentir, dès 1820, dans le calcul des variations une zone sensible du réel mathématique (1), un domaine d'accroissement pour son efficacité analytique et sa puissance de pénétration.

Nous exposons ailleurs l'intérêt de cette anticipation géniale de calcul fonctionnel : nous montrons quel « test » remarquable de réalisme, de flair, de divination scientifique elle constitue, et comment par son existence, l'intuition d'Auguste Comte se rattache directement au grand effort que l'esprit humain poursuit à travers l'histoire pour l'ordonnance logique du réel. Ce qui ressort, sans conteste, de l'inspiration initiale, c'est qu'un rythme inventif, dont l'efficacité technique dans le domaine de l'analyse garantit la portée « réelle », est solidaire de l'acte d'élucidation encyclopédique par lequel Auguste Comte rapproche le calcul des variations du calcul aux différences partielles (2). L'analyse historique des filiations spirituelles, qui appuie l'élan individuel par l'expérience même de d'Alembert et de Lagrange, procède du même mouvement de l'esprit.

La « technique inventive » de Comte sur le calcul des variations offre un point de contact significatif entre l'exercice de l'analyse mathématique et l'intuition politico-scientifique : elle décèle facilement la « courbure » comtienne de l'esprit mathématique, le passage à une méthode générale

(1) Intuition directement issue des travaux de Lagrange. La date de 1820 est justifiée par les allusions de Comte (*Lettres à Valat*) du 6 septembre 1820 et la parenté évidente du *Mémoire sur le calcul des variations* à la toute première inspiration méthodologique.

(2) Voir *Appendice*, III, et Planche I.

de schématisation abstraite. On y perçoit déjà le « tour d'esprit » caractéristique par lequel la science abstraite sera définie, construite et « mobilisée » en connexion avec un réel qui la sous-tend mais qui s'y oppose, et pensée dans sa continuité humaine. L'appel à l'histoire est directement lié à la nature même de cet acte inventif, car la liaison qu'il veut établir *n'existe pas* en dehors des conditions d'efficacité humaine et d'origine opératoire qui définissent l'abstrait et qui lui assignent une mission. Ce qui nous sera proposé ce sera donc, avant tout, un « schéma » d'analyse applicable à la science, mais qui la construit en fonction et en vue d'un réel humain. Schéma impensable en dehors des conditions que se fixe la pensée positive, schéma dont toute l'efficacité réside dans la synthèse intuitive qu'il résume, et dans l'analyse qu'il permet d'ébaucher.

Créer une philosophie humaine des sciences, c'est-à-dire un système encyclopédique et historique destiné à réformer par l'« intérieur » la politique, formuler le schème qui rend la matière politico-scientifique pénétrable à cette opération et qui en même temps permet de l'ordonner ne sont pas deux actes isolés. Ces deux actes sont aussi inséparables que l'acte par lequel Leibniz s'élève au point de vue de la mathématique transcendante et l'acte par lequel il formule l'algorithme différentiel, ou, mieux encore, l'acte par lequel Comte repense la logique et l'histoire du calcul infinitésimal et celui par lequel il écrit les formules qui généralisent le calcul des variations.

Pour peu que l'on consente une vertu intuitive à l'intimité mathématique originaire du positivisme, c'est à la lumière de ces références, et dans l'esprit d'une *méthodologie abstraite* (1), qu'il faut interpréter la double découverte fondamentale de la jeunesse de Comte : formulation du principe

(1) Les deux vues *surgissent simultanément* et, d'après Comte lui-même, cette simultanéité est caractéristique. Cf. *Cours*, VI, p. ix, x, 613, *Politique positive*, II, 381, et l'*Appendice* de notre ouvrage, p. 233.

de généralité et *schématisation* abstraite de l'histoire universelle par la loi des trois états (1).

La distribution des connaissances suivant leur ordre de simplicité décroissante (assimilée à leur valeur croissante de généralité subjective et décroissante de généralité objective) séparée de la loi des trois états, c'est-à-dire de la détermination des coefficients historiques, ne constituerait qu'un énoncé vague et en réalité peu efficace. Le principe de généralité, réduit à cela, n'est que la transposition moderne du vieux principe *de l'extension et de la compréhension* (2). En réalité, ce principe sous-entend chez Comte un instinct irrésistible de ce que doit être la « simplicité » scientifique. Il est un comprimé de la méthode encyclopédique de confrontation (qui suppose aussi l'histoire), mais surtout il représente la face « existentielle » du schème analytique dont la loi des trois états traduit concrètement le sens opératoire. Comme on le voit fort aisément, les trois états de l'esprit humain non seulement résument nos attitudes héréditaires, mais répartissent les voies où peut s'engager une logique adéquate aux exigences de l'analyse positiviste (3).

L'appréhension du réel doit se faire simultanément sous ces deux modes. C'est dans la perception complète, c'est-à-dire *inventive* de ce schématisme, dans son maniement correct que s'est résumée la création du positivisme et que

(1) La découverte *simultanée* de ces deux conceptions a visiblement illuminé la recherche de Comte. Elle constitue la première objectivation de l'exigence schématisante imposée par l'intuition politico-scientifique (1822). Elle est extrêmement fidèle à l'héritage philosophico-mathématique, et à l'expérience inventive de Comte, au moment même où elle les informe, les infléchit irrévocablement en un instrument *nouveau*. La véritable invention du positivisme réside dans la connexion *intuitive*, mais systématique, de ces deux thèmes d'analyse, en un *schématisme* inédit d'invention abstraite.

(2) E. BRÉHIER, *Histoire de la Philosophie*, tome II, fascicule III, Le XIX^e siècle : Période des systèmes (1800-1850), p. 872.

(3) Cf. *Méthode et Intuition chez Auguste Comte*, première partie, chapitre III, l'Analyse sociologique, p. 250 : signification logique de la loi des trois états.

réside encore sa compréhension historique. Par définition, ce nouveau genre d'instrument abstrait est irréductible aux instruments antérieurs, mais son image la plus proche est mathématique : la coïncidence mathématique des règles opératoires et de l'acte constructif qu'elles permettent, qui les justifient, fournit le « type » de cette fusion inséparable entre le schématisme comtien et le sens de l'œuvre pour laquelle il est inventé.

Est-il nécessaire de souligner ici l'étrange disproportion entre cette profonde, cohérente technique opératoire, consciemment adaptée à la structure d'un « objet » inédit, et l'inorganisation logique, l'« amorphisme », des thèmes innombrables auxquels on peut la raccorder : au sein desquels elle s'est peut-être historiquement formée ? Parmi les multiples classifications des sciences, la « prophétique » classification du Dr Burdin, justement par son caractère plausible et opportun, a sans doute moins excité l'invention décisive du positivisme que la critique méditation de celles de Bacon et, plus tard, d'Ampère. Le *Cours* garde les traces de cet effort sur des représentations hétérogènes à l'organisation vigoureuse du schéma final, mais non pas de toutes les évidences qu'il put accueillir.

Que seraient, en outre, la loi des trois états et l'idée même des états de l'esprit humain sans le contenu intellectuel dont le comtisme ne les sépare pas ? L'ordre complexe que crée une logique nouvelle, *assimilant* aux conditions de la vérité mathématique le mouvement humain de l'histoire, est le seul contexte valable du fameux principe de *relativité* où l'on décèle, avec raison, toute la profondeur et l'originalité du positivisme naissant (1). Il ne surgit pas isolément, il ne trahit évidemment pas l'abandon de la conscience ordonnatrice aux flots irrésistibles de la contingence historique ; c'est un cri de triomphe : il résume avant tout une représentation nouvelle, féconde et satis-

(1) Sur l'énoncé du principe et sa date, voir plus loin, p. 138.

faisante des enchaînements divers où s'agite notre destinée. Il exprime la possibilité d'une organisation totale du réel, à l'aide d'un schématisation adéquat. Il concentre toute la connaissance de ce donné dans le développement des relations homogènes qu'il est enfin possible de penser en lui et par lesquelles l'homme peut y concevoir de l'ordre.

Par là s'explique d'ailleurs l'extraordinaire vitalité intellectuelle qu'ont manifestée aux XIX^e et XX^e siècles la classification des sciences et la loi des trois états. Sans cesse interprété directement en termes objectifs, et par suite immédiatement critiqué par l'énorme développement des sciences et de l'histoire, dissocié et discrédité, leur couple semble curieusement impossible à déraciner, à éliminer de la conscience intellectuelle. On s'aperçoit vite que l'histoire des sciences et de la civilisation, que la philosophie des sciences et la méthodologie, non seulement n'ont pas encore substitué à ces schèmes un instrument intellectuel plus adéquat, mais n'arrivent pas, quand elles abordent les problèmes du savoir dans leur cadre collectif, à mettre en forme leurs idées sans l'appui indirect, parfois conscient, parfois inconscient, et souvent méconnu, de leur unité subjective.

Pour toute forme théorique de recherche qui veut s'appliquer sans postulat préalable aux relations internes de nos connaissances et de notre histoire, le schématisation positiviste est, bon gré, mal gré, un intermédiaire inévitable ; l'attitude mentale qu'il résume constitue le seul biais qui s'offre encore à la pensée abstraite pour entamer une analyse « intellectualiste » originale du développement humain.

CHAPITRE II

LA RELATION DE L'ABSTRAIT AU CONCRET ET L'ESPRIT DES MATHÉMATIQUES

D'une intuition comtienne et de son expression schématique essentielle, les lecteurs du *Cours* étaient excusables de méconnaître la présence et le rôle déterminant ; tout l'effort de l'exposition vise, en effet, à faire apparaître sous le jour de l'« objectivité » ou de l'évidence commune ce qui a été engendré par une analyse extra-conceptuelle. Élégance, « naturel » trop recherché des meilleurs mathématiciens et qui voile souvent par la simplicité du discours, par la rigueur de l'enchaînement, tout le feu de la spontanéité inventive !

Plus tard, la clairvoyance du philosophe regrettera la trop parfaite réussite de cette objectivation pédagogique ; l'attitude agressivement subjectiviste de la *Politique* viendra rappeler l'harmonie réelle de la doctrine en plaçant toujours l'écrivain et le lecteur au centre intuitif d'où elle rayonne définitivement (1). Mais c'est une fatalité caractéristique des ouvrages de Comte de constituer des actes ; ils sont des mouvements où l'esprit se transforme. Et, par suite, ils sont toujours écrits dans un « style » et dans un climat spirituel provisoire ; la véritable lumière ne leur est conférée que par la réforme mentale où ils aboutissent et qui les dépasse. Ils sont toujours décalés sur le rythme de l'intuition.

(1) Et signalera explicitement la *connexion* interne et intuitive du principe hiérarchique et de la loi des trois états.

Dans la construction du *Cours de Philosophie positive* ; le schématisme ne saurait apparaître sous forme de théorie ; il n'exige même pas de l'écrivain cette recherche littéraire des formules intuitives, par quoi se trahit la pression intérieure d'une exigence opératoire qui veut s'exprimer pour elle-même. Son rôle essentiel vient de s'accomplir par l'acte qui lui a donné naissance : la répartition du réel suivant le *contraste* (1) du complexe et du simple, de la théorie et de la pratique, de l'action et de la spéculation, c'est-à-dire de l'abstrait et du concret où *se traduisent* en même temps les opérations de la pensée et de l'histoire.

Supportant la double présentation *objectivante* de l'échelle encyclopédique des sciences et de la loi de filiation historique, une assurance fondamentale garantit les démarches rationnelles : celle qui résulte de l'expérience inventive du réel mathématique, à la fois modèle de cohérence mentale et de progrès logique. Or, la conscience de cette caution dont la valeur universelle est en lui si proche, si intérieure et si agissante, n'abandonne jamais Auguste Comte. La connaissance familière du réel mathématique sera toujours préconisée par lui comme l'étape décisive d'une éducation individuelle ou collective de l'esprit humain ; personnellement, le philosophe conservera toujours un contact « professionnel » avec ce domaine privilégié. Presque jusqu'aux dernières années de sa carrière, il enseignera les mathématiques, et l'atmosphère caractéristique de cette pédagogie retentira jusque dans sa dernière œuvre (2), qui ramène la pensée positive aux sources mêmes de son schématisme fondamental.

(1) Valeur de ce mot chez Comte. Penser d'abord l'effort d'organisation du réel chez Comte comme une vision des choses à la lumière d'un *contraste* entre le complexe et le simple, le théorique et le pratique. Contraste spontané, qu'il faut poursuivre systématiquement : « jeu » de l'abstrait et du concret.

(2) *Synthèse subjective*. Sur Comte, professeur de mathématiques, voir les examens de l'Ecole Polytechnique, dont nous reproduisons un échantillon inédit, *Appendice*, III, et *Planche II*.

Plus intime encore, l'imagination mathématique que Comte révélait dans sa jeunesse persiste à le hanter, au milieu de son immense élaboration didactique. En 1835, il renonce ouvertement à développer ses recherches spéciales. A ce moment, l'ampleur de ses ambitions théoriques lui devient sensible : les problèmes généraux où il est entraîné apparaissent de plus en plus comme incompatibles avec la « contention » spéciale qu'exigeraient les développements analytiques (1). Comte sent, d'autre part, que le sort de son intuition, l'avenir que recélait la signification universelle de son génie inventif, est assuré, lié pour toujours au développement propre d'une philosophie déjà bien assise. Ce qui devient nécessaire, ce n'est plus de maintenir le contact rassurant de l'expérience mathématique, c'est d'éprouver, dans le domaine de l'action, l'attitude mentale nouvelle, de nourrir par l'expérience affective les règles du schématisme abstrait (2). Plus tard, le Grand Prêtre de l'Humanité voudra restituer au berceau de la pensée positive les fruits de cet accomplissement. La *Synthèse subjective* expliquera comment, du monde mathématique, peut jaillir la logique du sentiment.

A l'entrée du *Cours de Philosophie positive*, ce qui s'impose avant tout, c'est une exigence d'ordre et de purification conceptuelle. Il s'agit de dégager et d'organiser la science abstraite, de l'isoler comme telle de l'ensemble des connaissances et de la construire, en fonction de son rapport global à la complexité du réel. Le schématisme joue un rôle de pro-

(1) Cf. *Cours*, II, 448.

(2) Ce qui signifie aussi que le tournant spéculatif ou la torsion, imposée par l'intuition politico-scientifique à l'esprit inventif de Comte (origine de cette transmutation de l'instinct analytique en schématisme abstrait), sont achevés. Si bien achevés qu'aucun *retour* n'est possible sur cette nouvelle *Méthode* de pensée. Comte peut enseigner, mais non *pratiquer*, les anciennes formes d'invention purement mathématique : il est prisonnier, volontaire, de la technique de formulation et d'invention abstraites qu'il s'est construite.

pection, de filtrage, qui se manifeste d'abord par la régularité, l'homogénéité et l'adaptation réciproque des éléments intellectuels dont l'enchaînement définit peu à peu le véritable esprit des sciences exactes. Cette élaboration progressive de l'esprit positif doit aussi nécessairement commencer par les mathématiques, considérées comme acquisitions de l'esprit humain, et non plus seulement comme expérience inventive de Comte. En elles se trouvent, avec l'origine logique de nos méthodes, les premières données sur lesquelles elles aient pu s'exercer.

Le jeu mathématique de l'abstrait et du concret, dans le *Cours de Philosophie positive*, s'attache donc, avant tout, à la disposition des éléments, et préside à l'harmonie de leur présentation didactique : il soutient toute l'architecture si claire et si robuste qui contribua largement au crédit philosophique de ce premier volume. Mais l'œuvre d'organisation et d'élucidation des données mathématiques, à l'aide d'un schématisme qui les rend susceptibles d'une présentation *homogène*, constitue en même temps pour ce dernier un affermissement, un enrichissement, et il entraîne une sûreté de plus en plus grande dans son usage. Par ce travail incessant de réduction et d'adaptation, l'attitude initiale se précise, s'assouplit, devient bientôt maîtresse de toutes ses conditions internes, de tous ses mouvements : elle prend complètement conscience de sa puissance organisatrice. Autrement dit, l'expérience didactique d'un véritable cours de philosophie positive (expérience que devait temporairement interrompre la crise de 1826), par l'élaboration décisive du préambule mathématique, représente la première épreuve systématique du schéma positif dans le domaine le plus adéquat. Elle développait toutes les propriétés de celui-ci, en faisait apparaître les virtualités opératoires et les différentes règles d'emploi, comme l'usage raisonné d'un algorithme mathématique décèle tout le domaine où il est efficace et toute la variété de ses aptitudes fonctionnelles.

L'ESPRIT DE L'ANALYSE

L'acte originaire qui commande l'avenir d'une philosophie est toujours l'invention d'une nouvelle attitude mentale, permettant d'esquisser, entre les phénomènes, des rapports imprévus. Auguste Comte a souvent insisté sur cette priorité essentielle du « point de vue » (1) nouveau. Généraliser le calcul des variations, c'est avant tout se placer au vrai point de vue de l'analyse : la concevoir en une perspective plus adéquate à son déroulement logique et historique. Le schématisme, dans le progrès de la réflexion individuelle, n'est que le jeu de la conscience inventive, le « rappel » du mouvement décisif qui l'élève au niveau nécessaire, et la centre sur sa vision privilégiée.

Ce qu'un tel effort évoque, et ce qu'il reforme sans cesse chez l'auteur des *Essais de Philosophie mathématique* et des *Opuscles*, c'est d'abord la volonté indispensable d'isoler la spéculation des exigences de l'activité, de maintenir la tension psychique sans laquelle s'annulerait l'acte décisif par où la science se sépare de la pratique *pour la perfectionner* : ascèse qui trouve son modèle dans l'esprit de l'analyse, et l'ébauche d'un triomphe futur dans le parallélisme que celle-ci dévoile entre le cours abstrait de nos raisonnements et le mouvement concret des phénomènes physiques. En cette correspondance nous trouvons une satisfaction intime ; nous y sentons l'effet d'une *harmonie* peut-être limitée, mais certaine et profonde entre l'intelligence et les choses (2).

Au sein des phénomènes les plus étrangers à nos habitudes et à nos exigences psychologiques l'abstraction retrouve un

(1) Voir, par exemple, les *Essais sur quelques points de la Philosophie des Mathématiques* (*Revue occidentale*, 1^{er} mars 1881, p. 269) : « Préface. Du point de vue où il faut être placé pour écrire sur la philosophie des mathématiques » ; et, de même, p. 273 : « La philosophie, c'est la vue de l'ensemble... ».

(2) Voir, par exemple, ce qui concerne le théorème général de Daniel Bernoulli sur la *coexistence des petites oscillations*, *Cours*, I, 600-602.

ordre caché. Mais cette convergence de l'esprit humain et de la nature physique n'est jamais concevable en dehors du commerce mouvant qui s'établit entre eux par la connaissance et à travers l'histoire. L'abstrait et le concret n'apparaissent que dans leurs actions réciproques. Leur jeu est essentiellement un « contraste » ; leurs vocations sont opposées, leurs fonctions complémentaires. Ils intègrent en leur dualisme dynamique tous les sens logiques et historiques du mot « relatif ». Cependant, leur couple ne symbolise pas un antagonisme purement formel, il n'institue pas le thème d'un conflit métaphysique ni l'amorce d'une dialectique d'allure hégélienne (1). En effet, il n'est jamais appréhendé en dehors du donné scientifique et historique qu'il pénètre, qu'il assimile, qu'il ordonne, mais qu'il ne transcende pas, et sans lequel sa notion même n'a pas d'existence positive. Son rôle est purement instrumental : il prolonge, pour une opération globale sur le réel humain, le rythme inventif par lequel l'analyse mathématique pénètre la trame des phénomènes physiques. En isolant, en combinant, en ordonnant sa marche suivant les exigences complémentaires et relatives de toute perception claire, l'analyse mathématique prend pour tremplin la résistance même que lui oppose la complexité du réel. Sa vertu réside, en définitive, dans ces mouvements concertés de recueillement et d'expansion par où s'ébauche la conquête du monde.

L'intention sous-jacente au *Cours de Philosophie positive* généralise cette propriété de l'esprit mathématique. C'est un effort prolongé pour faire pénétrer le rythme « abstrait » dans tout l'apport scientifique de la connaissance humaine. Effort qui entraîne avant tout un allègement du bagage doctrinal, un choix : un discernement qui est aussi puri-

(1) Sur le dualisme et la dialectique, sur la nature exceptionnelle de la dialectique comtienne. Voir *Méthode et Intuition chez Auguste Comte*, troisième partie, l'Intuition comtienne, pp. 529 et sq.

fication. De cette mise en forme (1), corrélative de la « distillation » du suc positif des mathématiques, nous observons dans l'enchaînement du *Cours* aux premiers *Essais de Philosophie mathématique* des manifestations significatives.

Le véritable schéma analytique se pose d'abord en excluant toutes les divisions artificielles ou confuses dont sa précision dissipe l'équivoque. « *De la fausse division des nombres en abstraits et concrets* » : première épreuve de force, modeste, mais caractéristique application de la nouvelle décomposition du réel. Cet arrêt laconique est la réponse probable de la méditation philosophique de Comte à un thème banal de la littérature mathématique et philosophique du temps (2), thème que le dialogue intérieur transforme en obstacle significatif, en résistance instructive. Elle enregistre un premier mais décisif succès. Il n'y a pas dans le travail scientifique de cas privilégiés où nous appréhendions directement le concret sous le nombre, sinon dans la lointaine opération par laquelle nous avons construit l'existence numérique (3).

La géométrie, au contraire, comporte, d'une façon uniforme, deux attitudes complémentaires dont la distinction rentre dans la distinction générale de la théorie et de la pratique (4) : « c'est-à-dire de celle qui s'occupe de résoudre les diverses questions ci-dessus énoncées (5) sur toutes les formes imaginables dans l'espace, et de celle qui se borne à considérer les formes que la nature nous présente ». La distinction de la géométrie abstraite et de la géométrie concrète revêt une extrême importance. Elle résume

(1) « Jusqu'ici, les mathématiques n'ont réellement pas été *divisées*, à proprement parler, c'est-à-dire d'après un examen direct et des vues raisonnées. » *Essais de Philosophie mathématique* (de 1821), p. 10.

(2) Cf. *Essais sur quelques points de la Philosophie des Mathématiques. Revue occidentale* du 1^{er} mars 1881, p. 269. La signification du texte est peu douteuse : le nombre est toujours abstrait. Voir *Appendice*, III.

(3) Et que poursuit *la théorie des nombres* : arithmétique transcendante (cf. *Cours*, I, 151).

(4) *Essais de Philosophie mathématique* (de 1824), p. 14.

(5) *Mesure indirecte de l'étendue*.

tout ce qui dans l'histoire et dans la philosophie des mathématiques a permis de soumettre à des règles uniformes l'étude rationnelle du domaine spatial, tel que le définissent progressivement les nécessités de l'action et les aptitudes intellectuelles de l'humanité. Elle seule permet le *passage* méthodique du domaine que notre esprit ordonne à celui que la nature impose à notre action et à notre perception.

A vrai dire, l'établissement des lois géométriques n'est qu'un cas particulier, mais très instructif, du *rythme suivant lequel s'organise* la détermination mathématique des lois naturelles. Lorsque nous avons reconnu dans l'étude d'un phénomène que deux quantités dépendent l'une de l'autre, nous devons nous borner le plus souvent à exprimer entre ces quantités un mode de dépendance qui ne peut être conçu qu'en assignant *un* phénomène où il a lieu ; lier par exemple la chute des graves à la variation empirique (1) d'une aire plane. Bien que cette relation soit utilisable, susceptible d'élaboration et féconde en conséquences utiles, elle ne nous fait pas sortir de l'ordre préalable où les conditions sensibles enferment notre construction mentale de l'univers. C'est essentiellement une fonction concrète. Elle ne peut être envisagée comme abstraite que si elle peut se ramener à un mode de liaison dont notre pensée détienne entièrement le mécanisme, c'est-à-dire aux règles de l'existence la plus simple qu'elle ait à ordonner : l'existence numérique (2). En cette réduction réside l'effort véritable d'in-

(1) Empiriquement observée, c'est-à-dire dans l'hypothèse où l'on ne saurait pas immédiatement passer de la variation observée de l'aire à la loi mathématique qu'elle traduit.

(2) Pour qu'une fonction soit « abstraite », il faut qu'elle puisse être conçue comme une simple relation de nombres. L'esprit humain ne dispose que d'un nombre extrêmement limité de ces fonctions purement abstraites. Ses instruments analytiques sont les simples combinaisons de 10 fonctions (élémentaires), véritables bases irréductibles de toute l'analyse. L'enrichissement réel de cet outillage abstrait exigerait des efforts presque contradictoires (Création d'une nouvelle *évaluation* empirique).

La difficulté de l'analyse consiste « à représenter, au moyen des dix

vention abstraite. « C'est dans l'application du calcul aux phénomènes naturels, soit géométriques, soit mécaniques, qu'on apprend à *connaître la difficulté réelle, et uniquement là.* »

Or, il n'est pas vrai de dire qu'il n'y a pas de *méthodes* pour cet établissement des équations. « Il y en a, mais de spéciales pour chaque genre de phénomènes, et l'étude de ces méthodes est une partie très étendue et très importante des études mathématiques. » Elles forment un corps très élaboré de doctrines intermédiaires, valables pour certains passages entre le concret et l'abstrait. « Mais elles ne sont point *abstraites*, c'est-à-dire sans distinction des phénomènes considérés (1). » Il y a donc des mathématiques concrètes, sciences inductives de l'espace et du mouvement, recueil des méthodes qui ramènent au nombre ces déterminations fondamentales du monde physique, et une mathématique abstraite, véritable et seul lien universel et autonome du système des sciences, code des méthodes de *formulation* intellectuelle au niveau de la pensée mathématique ; c'est-à-dire exemple le plus simple, germe positif de tout schématisation abstrait.

L'analyse tente d'assimiler le réel à travers une suite de « préparations » dont les plus réussies ont été ramenées à un code uniforme. Mais la rigide perfection du mécanique et du géométrique ne doit pas tromper sur le sens de leur succès. Ce qui les soutient, c'est ce qui est en deçà et au-delà de leurs formules, de leurs règles de transformation, et des postulats qu'elles posent : c'est la connexion perpétuellement recherchée entre la plénitude du concret et la vertu rationnelle du nombre. L'esprit des mathématiques est « l'enveloppe » d'un schématisation universel de l'abstrait et du concret.

fonctions abstraites, toutes les relations existantes entre les phénomènes naturels... » (*Essais de Philosophie mathématique* de 1824, p. 28).

(1) *Essais*, de 1824, pp. 29 et 30 (c'est nous qui soulignons). Essentiellement, la géométrie analytique est le type, ainsi que la mécanique analytique, d'une telle *science* de la mise en *équation*.

Cette vocation *générale* de la mathématique abstraite apparaît clairement dans ce que l'invention contemporaine a fourni de vraiment nouveau à l'arsenal des instruments analytiques (1). Non seulement elle a pu réussir directement, par les travaux de Fourier, à créer une *analyse intrinsèque* des phénomènes de la thermologie (2), par de nouvelles fonctions, mais elle a surtout systématisé le plus puissant artifice qui soit applicable à l'ordonnance rationnelle du monde.

Cet artifice consiste à « doubler » l'obstacle infranchissable que constitue la réduction directe des lois naturelles aux fonctions abstraites en lui substituant la recherche et l'élaboration des relations « différentielles », indirectes mais plus simples.

L'indirect et l'implicite sont les deux « *habiletés* » caractéristiques de l'intelligence abstraite : elles sont au premier rang des propriétés que Comte veut transposer, de l'algorithme mathématique à l'analyse philosophique. Déjà, les *Essais de Philosophie mathématique* caractérisaient l'Algèbre, prise dans sa suprême généralité, c'est-à-dire conçue comme l'ensemble des calculs mathématiques : « la science qui a pour objet de changer une fonction implicite donnée en une fonction explicite, équivalente, mais inconnue (3) ». Ce qui entraîne une abstraction plus recherchée que celle de l'arithmétique : laquelle a pour seul but de déterminer la valeur d'une fonction explicite donnée, connaissant les valeurs particulières des quantités qui la composent. Mais

(1) Cf. *Cours*, I, 379.

(2) Véritable branche des mathématiques. Sur la signification des nouvelles fonctions abstraites que Fourier a introduites, voir *Cours*, I, 116 (note), 379, II, 444-445, et BACHELARD, *Propagation thermique dans les solides*, p. 55 et sq.

(3) *Essais de Philosophie mathématique*, p. 9-13 (31 mars 1821) : définition de l'algèbre et annonce des travaux mathématiques de Comte. Cf. *Cours*, I, 231, définition de l'*indirect* à partir de Lagrange. Sur l'importance de cette signification de l'implicite pour l'idée générale de dérivation, voir aussi *Appendice*, III, p. 252.

cette distinction (1) devait recevoir un approfondissement ultérieur, d'ailleurs prévu dès cette époque par les réflexions de Comte sur le développement historique et technique de l'analyse. Appliquée au calcul infinitésimal, elle permet d'y atteindre le principe positif de toute généralisation abstraite.

Au moment où Comte en aborde l'étude, la méthode transcendante n'a pas encore trouvé ses véritables fondements philosophiques. Depuis Lagrange, elle tend à les constituer. Elle dispose d'une présentation uniforme et purement technique, ne faisant appel qu'aux opérations de l'algèbre. Mais elle n'a pas encore unifié les trois points de vue sous lesquels elle est apparue successivement et que symbolisent les dénominations newtoniennes de fluxions et de limites, leibniziennes de différentielles et d'infiniment petits, lagrangienne de *dérivée*. Pours'élever à l'attitude qui unifie ces trois points de vue, Comte commence par isoler sous le nom de *calcul des fonctions indirectes* l'ensemble des procédés dont la technique relève du calcul infinitésimal et que suffit à distinguer leur destination effective dans l'ensemble des sciences mathématiques (2). Leur esprit commun, c'est-à-dire leur parallélisme méthodologique, et l'identité de leur but se dégageront d'une comparaison historique et technique, où le même mécanisme abstrait sera examiné sous ses trois formes caractéristiques (3).

Jusqu'à ce que l'élaboration de la conception lagrangienne ait permis la combinaison en une méthode unique des trois modes *historiquement* donnés d'analyse infinitési-

(1) Véritable premier chapitre d'un cours de philosophie mathématique. Comte se propose de compléter son *Essai* par une étude sur la « génération des fonctions », « *travail essentiel, que je me propose d'exécuter* » (p. 12). Rapprocher de ce passage le texte du *Cours*, I, p. 139, « la plupart des fonctions ont commencé par être concrètes ».

(2) *Cours*, I, p. 160. « Ces expressions que je forme en *généralisant* et en *précisant* les idées de Lagrange. » Voir, de même, *Cours*, I, p. 185, *Essais* de 1821, p. 11, « la vraie définition d'une science doit se rapporter *au but* ». Les mots en italiques sont soulignés par nous.

(3) *Cours*, I, pp. 186 et sq. (6^e leçon).

male, il faut que l'esprit s'accoutume à les concevoir simultanément en groupant leurs démarches significatives. Ce que se propose essentiellement le calcul des fonctions indirectes (et c'est ce qui fait pratiquement la valeur permanente de l'artifice leibnizien), c'est de substituer aux quantités primitives, pour le calcul de leurs relations, des éléments auxiliaires qui en dérivent selon des règles uniformes. Par suite même de leur mode de formation, ces éléments auront entre eux des relations constamment et nécessairement plus simples et plus faciles à découvrir que celles des quantités primitives. A partir de ces relations on pourra ensuite, par un calcul spécial, remonter aux équations cherchées (*Cours*, I, 189). Cette conception est indispensable pour établir d'une manière large et féconde la relation du *concret* à l'*abstrait en mathématiques* (*Cours*, I, 195). Sa propriété fondamentale est d'instituer entre les éléments différentiels des formules d'une *extrême généralité*. Elle permet de considérer un *ordre nouveau de lois* plus générales et néanmoins offrant une signification claire et précise à tout esprit habitué à leur interprétation (1) (*Cours*, I, p. 197). L'analyse ainsi conçue permet de passer plus rapidement à la mise en équation d'un problème ; elle hâte l'époque où la solution comporte l'application uniforme de procédés généraux et abstraits.

Les trois conceptions de Leibniz, de Newton et de Lagrange coïncident d'ailleurs : dans l'effet obtenu et dans la manière de l'obtenir (2). Ce qu'on appelle coefficient diffé-

(1) Ce point de vue, familier au mathématicien, et profondément médité par Comte, est certainement à l'origine de l'idée de loi *abstraite*, d'ordre *abstrait*, et de la *généralité abstraite* dans l'esprit du philosophe.

(2) « L'analyse transcendante, examinée *abstraitement*, et dans son *principe*, est donc toujours la même, quelle que soit la conception qu'on adopte... » (*Cours*, I, p. 215) (c'est nous qui soulignons). Malgré ses imperfections philosophiques et métaphysiques (idée fausse, métaphysique ; idée « qui rompt l'unité de la mathématique abstraite »), la méthode de Leibniz conduit d'une manière beaucoup plus rapide, et avec bien moins d'effort intellectuel, à la formation des équations entre les grandeurs auxiliaires (*Cours*, I, pp. 216, 217 et 218).

rentiel, dans la méthode de Leibniz, c'est-à-dire la limite vers laquelle tend le rapport entre l'accroissement de la fonction et celui de la variable selon la notation de Newton, et que désigne chez Lagrange le terme de fonction dérivée, est toujours une même fonction envisagée sous trois points de vue différents (*Cours*, I, 215).

L'esprit de l'analyse transcendante, techniquement et même *philosophiquement parlant*, consiste en une orientation spirituelle qui s'adapte simultanément au réel suivant l'idée algébrique de transformation lagrangienne, qui sache respecter aussi la *netteté de la limite*, et qui reproduise enfin l'initiative spontanée de la différenciation leibnizienne. En réalité, chez Comte, la synthèse intuitive de ces trois attitudes mentales implique la pénétration virtuelle d'un réel politico-scientifique. Elle se traduit par l'invention d'un schème philosophique, d'un véritable algorithme spirituel qui serait différenciation et intégration incessante entre le concret et l'abstrait (1).

Par l'organisation didactique des mathématiques suivant l'idéal d'une rigoureuse *unité analytique*, c'est-à-dire d'un caractère purement *abstrait* (2), mais tendu vers l'adaptation au réel pour une action efficace, le schématisme de l'abstraction suppose déjà l'assimilation interne de toute réalité.

Non seulement, par sa genèse intuitive, il implique la conscience préalable d'un système des sciences, mais il les répartit déjà suivant le dualisme de l'abstrait et du

(1) C'est le sens intuitif de l'évidence finale de Comte : le calcul différentiel et intégral n'est susceptible d'aucune *justification intrinsèque*, il relève de la synthèse subjective (*Synthèse subjective* p. 508-517). Voir, sur ce point, notre ouvrage *Méthode et Intuition chez Auguste Comte*, troisième partie : l'Intuition comtienne, chapitre III, l'Achèvement intuitif de la pensée abstraite, pp. 533 et sq.

(2) Dont le type se trouve chez LAGRANGE. Voir, sur ce point, *Cours*, I, p. 220 (texte extrêmement important décrivant l'unité et la pureté de l'abstraction).

concret (1). Il ébauche le mouvement qui va les pénétrer (2).

Du nombre à l'espace et au mouvement, de la valeur à la fonction et à la science, le mouvement d'analyse poursuit un effort de connexion incessant, un aller et retour persévérant, un mouvement de navette, où s'approfondit sans cesse la vertu élucidante et ordonnatrice de son schéma directeur. Non seulement il devient plus habile à classer et à expliquer la matière qu'il dissocie, mais il exprime avec de plus en plus de netteté les exigences complémentaires qu'il représente et dont il assume la responsabilité. La règle de construction, en agissant, développe les propriétés philosophiques qui lui sont inhérentes, car elle est principe de discernement aussi bien que schème d'unité.

LA RÉDUCTION CARTÉSIENNE

Ce déploiement du schématisme de l'abstraction trouve un excitant naturel dans toute l'étendue des mathématiques, par la constatation et la formulation simultanées des processus fondamentaux où se manifeste l'accord de la pensée et du réel. Inventaire inséparable, d'ailleurs, de l'activité pédagogique la plus spécialisée que poursuit Auguste Comte, à cette époque, malgré l'élaboration continue du *Cours de Philosophie positive*, et dont le *Traité élémentaire de Géométrie analytique* de 1843 nous apporte le très fidèle écho (3). La Géométrie est un domaine privilégié pour observer toutes les faces de cet accord fondamental de l'abstrait et du concret, et en comprendre le sens (4). Si l'analyse de Lagrange fournit au schématisme comtien de l'abstraction son impul-

(1) Dont l'application à la notion de science concrète évoluera continuellement jusqu'à la *Politique*.

(2) Par l'analyse du fait géométrique et mécanique, en particulier.

(3) Voir p. 85 et *Appendice*, III. Rapprocher de ces indications les conseils de Comte à Valat, sur la méthode d'enseignement (*Lettres à Valat*, pp. 69-70 (17 novembre 1818), 258 (26 août 1840) et 283 (1^{er} mai 1841).

(4) Cf. pp. 106 et sq.

sion originelle et son rythme assimilateur, c'est la connexion cartésienne de l'espace et du nombre qui en garantit l'universelle validité. En effet, la coordination cartésienne fonde la possibilité d'une *correspondance* totale entre les *idées de qualité* et les *idées de quantité* (1). C'est cette *universalité de droit* des lois du nombre qu'exprime « la conception fondamentale de Descartes sur la relation de l'abstrait au concret en mathématiques » (2).

Sans doute, nous sommes, dans la réduction directe, arrêtés bien en deçà de la biologie ; mais l'impuissance de fait, qui trahit la faiblesse de notre intelligence, n'annule pas la légitimité de l'aspiration rationnelle. Le mouvement de l'analyse ouvre les voies de la réduction indirecte par la pratique des relations infinitésimales dont la philosophie poursuit l'œuvre schématique et généralise le rôle assimilateur (3). Le développement de l'institution cartésienne par l'algorithme leibnizien préfigure philosophiquement et même ébauche techniquement toute la systématisation positive des procédés de l'analyse abstraite. La complexité concrète du réel ne s'oppose pas à notre entendement comme une impossibilité ; elle lui est, de droit, pénétrable.

Par l'éducation mathématique, notre comportement rationnel s'est construit sur le contraste du concret et de l'abstrait. Il progresse par le jeu de leur stimulation réciproque. Les mathématiques offrent donc, par leur histoire, les exemples les plus frappants de cette relation fondamentale de l'abstrait au concret ; elles suscitent en même temps, par leurs insuffisances, un effort décisif d'approfondissement et de généralisation philosophiques.

(1) Cette réductibilité est solidaire de l'idée de *loi* universelle réglant l'être concret comme limite de l'ordre abstrait. Mais cette correspondance laisse subsister la qualité comme telle (cf. LÉVY-BRUHL, *La Philosophie d'Auguste Comte*, p. 90).

(2) Cf. *Cours*, I, p. 123.

(3) Ce mouvement de *prise indirecte du réel dans les réseaux de l'instrument analytique* explique positivement la fonction abstraite des relations « implicites ».

D'une telle faculté excitatrice, un exemple simple, mais décisif, est fourni par les deux principes élémentaires mais très profonds qui président à toutes les opérations mathématiques : le principe du *signe concret* et le principe de l'*homogénéité* (*Cours*, I, 178-181). L'admission algébrique et l'emploi analytique des quantités négatives ne souffrent aucune difficulté (1). Mais il n'en va nullement de même pour « l'admirable propriété des signes $+$ et $-$ de représenter analytiquement les oppositions de sens dont sont susceptibles certaines grandeurs » (*Cours*, I, 178). « Théorème général » dû au génie inductif de Descartes « sur les relations du concret à l'abstrait en mathématiques », et dont on a vainement tenté la démonstration générale (*Cours*, I, 178). « L'extrême étendue du théorème doit faire comprendre à la fois et la difficulté capitale de cette recherche si souvent reprise infructueusement, et la haute utilité dont serait sans doute, pour le perfectionnement de la science mathématique, la conception générale de cette vérité, l'esprit ne pouvant évidemment s'y élever qu'en se plaçant à un point de vue d'où il découvrirait inévitablement de nouvelles idées, par la *considération directe et approfondie de la relation du concret à l'abstrait* (2) » (*Cours*, I, p. 180). Une remarque incidente nous prouve que ce fut là un des thèmes favoris de la philosophie mathématique de Comte (3). Il en est de même du principe de l'*homogénéité*, dont Auguste Comte imagina une présentation générale dont l'esprit est encore conservé dans l'enseignement (4).

(1) De même que celle des imaginaires ou des séries divergentes. Ces extensions sont admises en vertu du principe de la *généralité de l'algèbre*, Cf. *Cours*, I, 176-177-178. On trouvera chez L. BRUNSCHVIG, *Étapes*, p. 331, le texte de CAUCHY, qui refuse ces démonstrations. Voir aussi : *Appendice*, III.

(2) Les mots en italiques sont soulignés par nous.

(3) « *La simple considération nette*, etc. » prouve qu'il y a beaucoup réfléchi. Ceci est confirmé par les notes de son cours à la pension Laville.

(4) Cf. note de Comte sur la parenté de sa démonstration et de celle de Fourier (*Cours*, I, p. 184).

Plus étroitement encore, en méditant l'institution cartésienne de la géométrie, Comte prit véritablement conscience de toute la portée, de toute la profondeur philosophique des correspondances que l'inspiration schématique suppose, et développe, entre les lois de notre pensée et le comportement de « l'objet ». Un rapport réciproque se noue entre les opérations abstraites de l'intelligence et l'ordonnance complexe d'un aspect privilégié du réel : ce rapport éclaire, et, par là même, suscite tout l'avenir humain de la systématisation rationnelle.

Chez Descartes, le caractère « général » des diverses théories géométriques est obtenu par leur intime subordination à des conceptions analytiques (1). L'acte décisif qui fonde la mission spatiale du nombre est une opération du même type que celles par lesquelles se sont construites les divers modes scientifiques de l'abstraction. Il réalise l'accord d'un jeu de signes avec l'appréhension de l'existence concrète sous un point de vue restrictif.

De là procède la réduction relative des phénomènes géométriques aux lois purement logiques du sujet humain. Ce qui fait la vertu perpétuellement agissante et rénovatrice de l'acte cartésien c'est qu'il incorpore enfin à l'intelligence scientifique une conscience claire de sa nature et de ses forces, par l'intuition du rapport « abstrait » (2). Cette nou-

(1) *Cours*, I, pp. 350-351, et *Traité élémentaire de Géométrie analytique*, particulièrement pp. 1-7, avec définition du mot : Analyse. Ce texte est important pour montrer, à une époque où la méthode biologique et sociologique est déjà élaborée et où le subjectivisme sociologique se systématise, que l'exigence connexe de réduction abstraite subsiste dans toute sa vigueur et avec sa réelle affinité cartésienne.

(2) L'affinité entre Comte et Descartes n'est pas seulement un fait d'héritage scientifique, elle exprime aussi une communauté d'orientation méthodologique (malgré les disparités métaphysiques). Comte entend reprendre, pour la science entière, un passage analogue à celui de la *Géométrie*, s'élevant à la généralité par la conscience des opérations abstraites dont le sujet humain conquiert l'initiative. Il pousse (et transforme) dans un monde comtien de virtualités politico-scientifiques, l'intuition cartésienne du rapport, et du rapport de rapports.

velle sorte d'unification rationnelle fondée sur l'initiative radicale de l'intelligence humaine implique une grande induction philosophique d'où procèdent toutes ses aptitudes généralisatrices. La Méthode cartésienne vise dès l'origine à instaurer un ordre universel, parce qu'elle exprime directement le seul point de vue d'où puisse s'organiser une harmonie continue entre notre raison et le cours des phénomènes. Le rapport intuitif de l'abstrait au concret devient l'« enveloppe » de toutes nos initiatives schématisantes.

LA GÉNÉRALISATION DE MONGE

Cette attitude, qui permet une nouvelle assimilation de l'esprit et des choses, traduit un renversement des habitudes acquises ; elle substitue l'exigence humaine de liaison analytique au primat absolu de l'objet dans l'œuvre de connaissance (1). Notre puissance d'organisation rationnelle prend explicitement la responsabilité des constructions scientifiques. Elle ne fera plus qu'en étendre le champ.

L'ordre cartésien est d'abord une prise de conscience, une conquête du sujet sur ses propres lois et sur l'avenir de la pensée : il réussit à faire dériver, logiquement et chronologiquement, du progrès de nos opérations abstraites, la description concrète des existences en concevant celle-ci sous un nouveau point de vue pleinement humain et pleinement universel, parce qu'il ne sépare pas la construction des connaissances de l'initiative intellectuelle qui les fonde. La correspondance qu'il instaure n'est donc ni fragmentaire ni fortuite : elle est systématique, et, pour ainsi dire, *préméditée*. De même qu'on voit se concentrer toute sa puissance dans l'unité constitutive d'un « acte » intellectuel, de même

(1) Le commentaire *en clair* de la vertu cartésienne est constitué par la *Synthèse subjective*. Après Descartes, la Géométrie est subjectivante ; après Comte, le système total des sciences doit être « capable » de la même fonction subjectivante. L'instrument de cette conversion est la généralisation complète de l'intuition schématique caractérisant le point de contact inventif entre Comte et Descartes et qui est représentée, *géométriquement*, par le rapport de l'abstrait au concret.

les conditions qu'elles s'impose, pour se définir objectivement, fixent des limites intrinsèques à son efficacité.

L'harmonie qu'institue la conception cartésienne entre le développement continu de l'analyse et la description des faits géométriques présente de nombreuses imperfections (1). Mais celles-ci tiennent à la nature même du sujet : « L'analyse étant nécessairement plus générale que la géométrie, puisqu'elle est relative à tous les phénomènes possibles, il serait peu philosophique de vouloir constamment trouver parmi les seuls phénomènes géométriques une représentation concrète de toutes les lois que l'analyse peut exprimer (2). »

L'esprit même de la réduction cartésienne réside donc, non pas dans le parallélisme statique de deux ordres rationnels, mais dans *une double relation alternative*, dans un mouvement progressif de navette où se poursuivent sans cesse l'enrichissement et la liaison des connaissances : chercher quelle est l'expression analytique de tel phénomène géométrique, quelle est l'interprétation géométrique de telle ou telle considération analytique (3). C'est une harmonie « intentionnelle », une harmonie fondamentale des attitudes opératoires : harmonie d'institution humaine, et qu'il faut développer : « Tous les efforts y doivent principalement consister à développer et à *perfectionner* cette double relation alternative entre l'abstrait et le concret, dont la pensée cartésienne constitue le principe fondamental (4) ».

L'héritage essentiel de la révolution cartésienne, intimement liée à son instrument universel de généralisation, c'est

(1) *Cours*, I, 379, *Géométrie*, pp. 8, 22 et sq. et p. 438 ; voir de même COURNOT, *De l'Origine et des Limites de la Correspondance entre l'Algèbre et la Géométrie*, chap. IX, pp. 200 à 212 ; chap. X, pp. 213 à 229 ; chap. XIII et XIV.

(2) *Cours*, I, 380. Importance de ce texte, qui exprime l'affinité du positivisme par la distinction traditionnelle entre « imaginer » et « comprendre » : l'opération schématique d'abstraction, dans le système complet des sciences, jouera sans cesse sur une discrimination de cet ordre.

(3) *Cours*, I, p. 382, et *Géométrie*, p. 21.

(4) *Géométrie*, pp. 21-22 (c'est nous qui soulignons).

l'idée directrice d'une relation de l'abstrait au concret (1) comme schème général d'organisation des connaissances scientifiques, permettant une harmonie d'institution humaine, susceptible de développement continu : harmonie que Comte entend bien pousser jusqu'au domaine de la politique. De la « développabilité » du schème cartésien, la géométrie moderne venait d'offrir un exemple particulièrement frappant par les travaux de Monge sur la classification analytique des surfaces en familles naturelles (2). Véritable rénovation du point de vue géométrique, où convergent la profondeur d'une vocation mathématique et l'esprit exceptionnellement concret des recherches les plus générales : « Le perfectionnement le plus important qu'ait reçu la science géométrique, depuis Descartes et Leibniz. » (*Cours*, I, 432-434, et *Traité élémentaire de Géométrie analytique*, pp. 492 et sq.).

Le classement des lignes et des surfaces par la forme et le degré des équations est difficile et peu instructif. Toutes les surfaces cylindriques, par exemple, constituent une même famille naturelle dont les diverses espèces présentent un grand nombre de propriétés communes de première importance, de même pour les surfaces coniques et les surfaces de révolution. *Cet ordre naturel se trouve complètement détruit dans une classification* (3) fondée sur le degré des équations (*Cours*, I, 434). Celle-ci est donc vicieuse. Et le problème consiste à trouver le véritable *caractère* analytique qui doit présider au groupement et à la distribution de ces êtres géométriques.

Or, au point de vue géométrique, les familles de surfaces sont clairement établies par leur mode de génération ; « il fallait découvrir un genre de relations analytiques destiné à présenter constamment *une interprétation abstraite* (3) de ce

(1) *Cours*, I, p. 384.

(2) Monge : rapprocher le caractère *concret* de ses travaux (ingénieur militaire) de la constitution d'une discipline *concrète intermédiaire* entre la géométrie et l'architecture. La géométrie descriptive « théorie générale des arts de construction ». *Cours*, I, 56. En ce qui concerne la classification des surfaces voir *Cours*, I, 431 et sq.

(3) Les termes en italiques sont soulignés par nous.

caractère concret » (*Cours*, I, 435). L'analyse de Monge, dégageant une correspondance entre l'équation différentielle de toutes les surfaces de la famille et la propriété commune du plan tangent, ouvre la voie à l'étude morphologique et apporte l'instrument décisif d'une distinction abstraite entre les surfaces, sur quoi s'appuiera leur véritable classification.

Ce perfectionnement décisif est d'autant plus remarquable qu'il se produit dans un domaine si éloigné de la biologie qu'il semble presque étranger aux considérations où se développent les notions fondamentales de la classification. Il caractérise cette puissance généralisatrice à laquelle atteint l'esprit scientifique quand il réussit à traduire fidèlement la relation de l'abstrait au concret ; et l'aptitude de l'analyse à transporter dans tous les domaines la finesse de perception qu'une telle clarté philosophique lui procure.

L'aptitude généralisatrice du schématisme de l'abstraction apparaît déjà propre à ordonner et à perfectionner la biologie aussi bien qu'à codifier les mathématiques : Comte se promet d'en montrer la fécondité, pour la structure et pour la définition corrélatrice d'une science des faits politiques. Mais la découverte de Monge manifeste encore à d'autres égards cette relation *alternative* et *progressive* de l'abstrait au concret. Non seulement son germe inventif n'est pas isolable de l'orientation concrète qui caractérisait si heureusement le créateur de la géométrie descriptive, mais dans son détail, elle témoigne d'une remarquable réaction des points de vue supérieurs sur les points de vue élémentaires. En même temps qu'elle perfectionnait notre manière de concevoir l'abstraction géométrique, cette recherche de la classification (thème directeur propre à la théorie des sciences complexes) a directement entraîné les progrès techniques de l'analyse transcendante (*Cours*, I, 435 et 135, et *Traité élémentaire de Géométrie analytique*, p. 8). Réalisés d'abord pour les surfaces, ces changements de points de vue se transportèrent dans le domaine des courbes, suivant le même processus, confirmé par la réaction permanente

qu'exerce la géométrie de l'espace sur la géométrie du plan (*Géométrie analytique*, p. 419).

Ainsi procède la conquête schématique du réel par nos opérations abstraites : elle illumine, par son progrès même, le secret de ses origines. L'esprit authentique de la science positiviste est d'approfondir sans cessel'expérience concrète du sujet humain.

CONCLUSION

PHILOSOPHIE DE LA GÉOMÉTRIE

Pour Auguste Comte, la réaction schématique du concret sur l'abstrait (1), rythme de progrès logique confirmé par l'histoire intellectuelle, est inséparable du mécanisme de subordination analytique des conceptions concrètes au nombre, qui fonde l'unité ordonnée de la science. Ainsi s'explique l'éminente dignité logique de la géométrie.

Sans elle il n'y aurait ni doctrine coordonnée, ni philosophie positive de la connaissance mathématique ; après elle, l'esprit d'analyse ne dispose plus d'un champ assez simple pour s'exercer, pour développer en profondeur ses ressources logiques, la mécanique mêlant les lois de la succession à celles de l'harmonie. L'esprit des mathématiques considérées comme sciences se ramène donc essentiellement à une philosophie de la géométrie. Elle seule fournit à l'analyse, non seulement un champ et une destination, mais, et c'est l'essentiel, *de nouvelles lumières* (2).

L'expérience de cette fécondité logique du fait spatial, pénétré par l'analyse abstraite, est résumée par Auguste

(1) *Cours*, I, p. 135 : « Dans le développement historique de la science mathématique depuis Descartes, les progrès de la partie abstraite ont presque toujours été déterminés par ceux de la partie concrète ». Voir aussi *Géométrie analytique*, p. 8 : réaction de la géométrie sur l'analyse.

(2) *Géométrie analytique*, p. 8 : « La mécanique rationnelle, quoique aussi éminemment analytique que la géométrie, est d'une nature trop compliquée pour comporter une semblable influence. Elle a, sans doute, pareillement fourni à l'analyse un nouveau champ et une nouvelle destination, mais non pas de nouvelles lumières. »

Comte dans la maxime significative suivant laquelle le rapport de l'abstrait au concret est le *type* de l'« esprit mathématique ». Il entend d'abord rappeler par cet énoncé toutes les corrélations de fait enregistrées par la géométrie analytique : l'idée générale d'une réciprocité méthodologique par laquelle s'établit entre le nombre et l'espace une harmonie développable. Mais ces constatations sont désormais englobées par l'intuition philosophique qui les a mises en lumière, et dont elles confirment la valeur généralisatrice. Le rapport de l'abstrait au concret, schéma virtuel selon lequel doit se définir toute connaissance réelle, utile, certaine et relative, — forme dynamique, riche désormais d'une foule de prolongements techniques, — précisée et approfondie même par son ascèse mathématique, accède à une phase plus riche de son devenir, à une phase conquérante : *normative*.

Pour tout ce qui relève de la connaissance mathématique, et pour ses prolongements, c'est-à-dire, virtuellement, pour la science entière, *l'esprit même de la philosophie positive* est isolé, défini (1). Il est canalisé par l'ensemble de conduites rationnelles que représente le rapport réciproque de l'abstrait et du concret tel que l'appuie et le développe l'expérience géométrique. L'identification du schème positif de l'abstraction à l'esprit de l'analyse directement appréhendée dans son exercice effectif par la géométrie a donc un sens inséparablement pédagogique et prophétique. Le rédacteur du *Cours de Philosophie positive* y rappelle toutes ses ambitions préalables et leur berceau mathématique ; il y renferme ses espérances lointaines, c'est-à-dire sociales.

Pour rendre plus sensible cette tendance préformatrice de la philosophie géométrique du positivisme, et sa valeur interne d'anticipation, il suffit de confronter la marche et les résultats d'Auguste Comte avec ceux de Cournot : la

(1) Par une *forme* désormais caractéristique de la structure intellectuelle du comtisme. En dehors de cette « présentation », de cette expression intime, l'intuition de Comte ne saurait se rendre perceptible.

comparaison est instructive, parce que Cournot sera conduit à une analyse parallèle des mêmes données scientifiques, qu'il entend, comme Comte, ordonner et interpréter (1) dans une intention à la fois philosophique et pédagogique.

Lui aussi constate certains faits fondamentaux, qui témoignent non seulement d'une *application* des nombres à la géométrie, mais d'une *correspondance* entre les faits géométriques et les faits algébriques, et dont la théorie des fonctions nous fournit la conception générale, logiquement antérieure aux théories de l'algèbre et de la géométrie (2). Il suit très finement le jeu de la méthode, décèle toutes les variétés de concordances et de discordances dont la géométrie analytique est le champ ; il poursuit, sous l'appareil d'une initiation élémentaire, une expérience variée de l'harmonie secrète du nombre et de l'étendue.

Expérience dont le contenu intime n'est à aucun degré susceptible d'appropriation scientifique en dehors des opérations techniques où elle se poursuit, mais dont la pensée philosophique ne peut s'interdire de concevoir l'ensemble sous une représentation synthétique. Cette vue générale, spécifiquement philosophique, à laquelle nous élève d'une façon presque irrésistible le commerce prolongé de l'espace et du nombre, c'est celle d'un domaine de convergence, d'une pensée directrice unique, dont le déroulement des faits géométriques et analytiques par leur réciprocity exprimerait parallèlement l'*intention* fondamentale : «... les nombres et l'étendue figurée manifestent à leur manière les mêmes idées fondamentales dont le *type* est dans la théorie générale de l'ordre... » (3).

(1) COURNOT, *Origine et Limites de la Correspondance entre l'algèbre et la géométrie*. Cf. LÉON BRUNSCHVIG, *L'Orientation actuelle des Sciences* (préface).

(2) Sur l'idée de *fonctionnalité* chez Comte, voir BACHELARD, *L'Évolution d'un problème de physique : La Propagation thermique dans les solides*, p. 59.

(3) COURNOT, *loc. cit.*, p. 397.

L'« harmonie » intime que recèle la réciprocité du nombre et de l'espace n'est donc pour Cournot qu'un des aspects de cette « unité » métaphysique dont le sentiment éclaire toute méditation prolongée sur la structure de nos connaissances. C'est vers l'attitude réflexive d'un Leibniz (1) ou d'un Pascal (2), qu'aboutit naturellement un effort si apparenté à celui de Comte par sa fin pédagogique, par le donné technique sur lequel il s'exerce et même par les procédés qu'il met en œuvre pour classer, grouper, éclairer les faits caractéristiques, en rendre compte, leur donner un sens.

Plus que d'un décalage chronologique (3) dont elle souligne les effets, cette divergence de deux philosophies mathématiques procède de deux attitudes mentales radicalement différentes. A la vocation spirituelle du positivisme, rien n'est plus antipathique que l'exercice purement « gratuit » de la critique des sciences : une analyse qui n'est pas orientée par le sentiment préalable de leur cohérence systématique, de leur fonction collective et de leur mission sociale est futile, vaine et irréaliste.

Rien de plus monstrueux pour l'exigeante conception positive de la vigueur abstraite que de suspendre la compréhension « philosophique » des sciences à un ordre « de représentation » qui ne relève ni du domaine assuré de la technique rationnelle, ni du domaine concret de l'expérience pratique ou du sentiment collectif. L'« Idée » ainsi comprise nous ramène aux innombrables entités de la métaphysique ou aux creuses fictions des idéologues. La « réserve » intellectuelle de Cournot, c'est-à-dire l'attitude détachée du philosophe en face de cet ultime résultat de ses enquêtes, paraîtrait

(1) COURNOT, *loc. cit.*, pp. 397-398.

(2) « La nature s'imité... Les nombres imitent l'espace, qui sont de nature si différente. » (*Ibid.*)

(3) 1830-1847 : opposition des « mathématiques » de Cournot à la « mathématique » de Comte. Il faut y ajouter la volonté, sensible chez Cournot, d'accuser les différences de goûts intellectuels.

aussi ridicule que caractéristique au fondateur de la sociologie. Il y verrait la rançon inévitable d'une démarche purement critique : essentiellement ambiguë puisqu'elle ne saurait justifier ses principes par la science même, ni par le sentiment, ni par une expérience caractéristique des liaisons qu'elle invoque.

Mais une telle manière de raisonner lui semblerait encore plus nocive par ce qu'elle fait perdre de vue que par ce qu'elle entreprend. Elle cherche vainement à donner un sens au rapport de l'abstrait au concret, parce qu'elle veut le saisir dans quelques-unes de ses manifestations, le fixer *en soi*, dans une représentation qui transcende l'enchaînement réel des connaissances scientifiques et les conditions sociales qui le pénètrent, le soutiennent, le dominant. Or, poursuivre cette chimère, c'est oublier l'œuvre réelle, urgente, nécessaire, sublime d'ailleurs par la beauté et la difficulté de ses problèmes, que l'exigence politique, c'est-à-dire humaniste, assigne à notre raison.

Ce dont Auguste Comte a le sentiment très vif, c'est que le seul instrument analytique valable doit être immanent au réel même qu'il faut ordonner, clarifier. Si cette condition n'est pas remplie, la présentation, l'organisation et la généralisation de la science échouent dès le début parce que l'agent de liaison contamine l'œuvre intellectuelle de sa propre tare, irrémédiable : l'arbitraire et le fictif.

Si cette condition est remplie, au contraire, la richesse du réel, concentrée par la science, fonde l'efficacité, la réalité, la sûreté définitive de l'instrument lui-même.

Auguste Comte a conscience d'avoir ordonné la géométrie suivant les seules exigences intrinsèques de l'esprit mathématique, en respectant à la fois le rythme d'analyse qui l'ordonne et la progression historique où elle s'insère.

Première phase décisive d'une éducation de l'esprit humain, cette construction d'une philosophie géométrique échappe simultanément à l'arbitraire et à la stérilité. Elle

devient garante du schéma général qui l'ordonne ; la cohérence et la profondeur de la classification qu'elle fonde et sa vertu pédagogique d'élucidation libèrent l'idée directrice de tout soupçon d'arbitraire. Celle-ci saura désormais trouver dans l'abstraction mathématique non seulement ses lettres de noblesse, mais sa réserve de procédés, son magasin de « tours de main », son arsenal de prolongements déductifs et de moyens logiques. Bien loin donc d'aboutir à un ordre « idéal » extérieur au monde militant des constructions scientifiques, l'élaboration du schématisme au sein de la géométrie détermine toutes les voies par où le donné humain, ordonné et assimilé, bénéficiera de l'unité, de la vigueur, de la fécondité réelle et immédiate qui caractérisent la science abstraite.

Cette concentration progressive se poursuivra par toute l'édification du *Cours de Philosophie positive* ; mais dès l'élaboration des structures mathématiques, où s'est caractérisée la fonction assimilatrice et organisatrice de l'abstraction, on voit apparaître les assises et la charpente de l'édifice.

Si la mécanique n'intervient pas dans la décisive prise de contact du schématisme positif avec l'esprit des mathématiques, ce n'est pas qu'elle échappe aux relations générales de l'abstrait et du concret ; c'est parce qu'elle ouvre le domaine des doctrines complexes. Elle superpose entre l'analyse et le réel bien d'autres échafaudages que la pure spatialité. Chez elle, par nature, et aussi par vice de construction, l'abstrait et le concret n'offrent pas ce *contraste* (1) net, direct, et ce rapport intime auquel la géométrie analytique doit sa vertu régénératrice (2).

(1) Ce terme représente *exactement* ici la valeur psychique du rapport, de l'opposition et de la complémentarité de l'abstrait et du concret chez Comte. Cf. *Cours*, I, pp. 441-442,

(2) A cet égard la philosophie mathématique de Comte est essentiellement une philosophie des rapports de la géométrie et de l'analyse.

Mais, inversement, elle constitue un admirable thème d'application pour le principe encyclopédique. Philosophiquement épurée et précisée, grâce à la révision méthodique de ses postulats, elle fournit la première idée de ce que peut être la science positive : généralité des principes (1), extension de la déduction rationnelle, fondée sur des points de vue sélectifs, à tout ce qui, dans le réel, tombe sous la juridiction des catégories abstraites correspondantes.

Les lois du mouvement, l'opposition du statique et du dynamique, et surtout la corrélation intime de ces deux points de vue offrent le type de ces déterminations abstraites dont l'effet se prolonge à travers les domaines les plus complexes : structure invisible de toute réalité. Inversement, les difficultés qu'on rencontre toujours en mécanique, souvent dès les premiers pas, rappellent sans cesse l'effort préalable que doit s'imposer l'esprit pour abstraire, pour embrasser l'existence et le mouvement des êtres réels sous le point de vue spécial où des lois peuvent leur être assignées. Par là, nous touchons à la genèse des théories physiques et à la structure opératoire de toute connaissance (2).

Jusque dans les domaines les plus complexes, la mécanique nous fait d'ailleurs assister, et parfois de manière très frappante à l'harmonie de l'abstrait et du concret. Auguste Comte insiste sur la *satisfaction* que procurent de splendides réussites analytiques comme l'équation de Bernoulli sur les petites oscillations (3). Il ébauche aussi des analyses

Rien ne peut mieux caractériser une époque et une attitude que cette conception de la *mathématique*. Qu'on y compare notre complexe conception des « mathématiques », non seulement éclairée par la critique des « géométries », mais en perpétuelle voie de transformation sous l'influence contemporaine des « mécaniques » !

(1) Cf. LÉVY-BRUHL, *op. cit.*, pp. 157-161.

(2) Cf. *Méthode et Intuition chez Auguste Comte*, deuxième partie, chapitre II, p. 349 : l'Idée de philosophie première et l'analyse du schématisme — p. 360 : l'Opératoire abstraite.

(3) *Cours*, I, p. 602.

plus profondes et plus instructives à propos de *l'assimilation* des mouvements (1).

Une puissante « représentation » est incluse dans ces pures analogies mathématiques, mais l'image n'y est qu'ébauchée, intentionnelle. La théorie des couples de Poincaré nous montre, propriété encore plus admirable, comment l'esprit humain peut atteindre par la cohérence et l'harmonie interne de l'analyse abstraite à une telle perfection qu'elle parvient à créer de « véritables êtres » dans le domaine des existences mécaniques (2), où ils sont entièrement assimilables aux types caractéristiques directement issus de l'expérience.

Il y a donc une vertu « concrète » dans le fonctionnement complet de la raison. D'une part, la séparation intentionnelle de l'abstrait et du concret suppose leur corrélation finale, et ne se montre féconde d'ailleurs que par leur double relation alternative. Et, d'autre part, une analyse réussie prouve sa puissance réelle par la production d'un ordre typique, où elle s'épanouit en une « existence » caractérisée.

Vocation synthétique inséparable de la perfection abstraite, puissance expressive de l'analyse qui résume en une existence définie la gerbe de ses lois, tels sont les prolongements lointains qu'ébauche en mécanique le schématisation de l'abstraction (3). Leur perspective est renfermée dans les thèmes de cette philosophie mathématique où le positivisme a pris naissance et qui suivent sa lente ascension.

De l'Astronomie philosophique à l'*Astronomie populaire*, tandis que s'élabore lentement la sagesse objective, la pensée qui l'engendre entrevoit son destin : elle s'appuie de plus en plus sur l'élan intérieur où s'affirme une mission humaine.

(1) *Cours*, I, 535-536. Voir aussi notre note p. 72.

(2) Rapprocher de ces créations, l'institution comtienne des *types abstraits*, fictifs (en biologie). En ce qui concerne la théorie des couples, voir *Cours*, I, pp. 487, 500 et sq. (idée de transmutation concrète).

(3) En ce qui concerne le néo-fétichisme, et la notion même de Grand-Etre, voir : *Méthode et Intuition chez Auguste Comte*, troisième partie (chapitre III, p. 539 et Conclusion, p. 547).

Dans les méandres de l'analyse, elle oriente et soutient sa démarche par l'attrait d'une lointaine promesse, par une espérance, par une inquiétude qu'apaise et suscite tour à tour la présence virtuelle du concret.

TROISIÈME PARTIE

LE CONCRET AFFECTIF

INTRODUCTION

INTELLIGENCE ET SENTIMENT

Par l'inventaire des adhérences mathématiques du positivisme, nous avons tenté de ressaisir le mouvement de « torsion » schématique, qui oriente vers l'abstraction l'inspiration méthodologique de Comte. Nous avons voulu participer réellement à la démarche naturelle par laquelle s'enchaînent, en un rythme imprévu, la séparation, la combinaison, l'assimilation des êtres ou des phénomènes. Nous approchons ainsi une « tournure d'esprit » caractéristique, où se manifeste une pression intuitive, par laquelle l'inspiration mathématique est transformée en méthode d'invention abstraite. Or, si cette tournure d'esprit n'est pas toujours suffisamment précisée dans l'interprétation habituelle du positivisme, si elle est perçue, en général, de façon très confuse, son existence est du moins pressentie. Même implicite, sa présence suffit le plus souvent à créer quelque ébauche de cadre méthodique à l'exposé ordinaire des thèmes doctrinaux. Il en va bien autrement pour l'atmosphère affective d'où ces thèmes ont jailli : rien de plus célèbre selon la biographie ou l'anecdote et, en réalité, rien qui soit plus profondément méconnu, défiguré, et même « inassimilé », que l'« habitus » sentimental d'Auguste Comte.

Le philosophe semble dérouter la sympathie par ses dissonances affectives, autant qu'il déconcerte la curiosité intellectuelle par son étrangeté stylistique. Le rythme de ses

sentiments rencontre autant d'incompréhension que les disparates de sa forme littéraire. Mais le parallélisme de ces deux réactions défavorables peut y faire soupçonner une similitude significative, déceler une communauté de « réponses » à un *excitant* caractéristique. Ne pas assimiler un texte de Comte, c'est moins en dénombrer les disparates syntaxiques ou phonétiques que s'avouer impuissant à percevoir leur énergie et l'intention permanente qu'elle propage. Comte s'est créé une langue énergique mais inhabituelle (1), aussi étrange que solide, parce qu'il fixe l'objet de ses efforts et leur nature, en dehors des traditions littéraires ou philosophiques, dans une « collusion » immédiate de la science et du sens commun ; de même il s'est peu à peu défini, pour son usage personnel, un patrimoine sentimental, aussi dense, aussi exclusif et aussi irréductible que son vocabulaire (2).

Quand la nature exceptionnelle des sentiments surpasse notre habileté d'interprète, elle nous interdit toute participation émotive. Comme « invention » inassimilable, une telle originalité affective nous paraît relever uniquement

(1) Cf. p. 33.

(2) Nous ne prétendons pas produire, ici, une histoire détaillée de tous les grands événements affectifs enregistrés par l'âme d'Auguste Comte, encore moins en extraire immédiatement une leçon ou une conclusion *objective* : nous croyons radicalement illusoire toute tentative de ce genre. Par suite, nous ne prétendons nullement nous substituer aux livres nombreux, consacrés à l'histoire intime de Comte, et dont quelques-uns sont louables. Nous renvoyons spécialement le lecteur aux ouvrages érudits de M. GOUHIER et au livre de M^{me} MECCA M. VARNEY, *L'Influence des Femmes sur Auguste Comte*. Nous nous séparons presque entièrement des conclusions de ce dernier ouvrage, et surtout de sa méthode ; nous croyons peu fondées les liaisons causales établies entre certains repères affectifs, et des positions philosophiques directement exigées, chez Comte, par la logique vigoureuse de sa Méthode. Nous n'en sommes que plus à l'aise pour signaler l'impartialité, la sensibilité compréhensive, le réel intérêt des rapprochements poursuivis par M^{me} VARNEY, spécialement en ce qui concerne le rôle de Sophie Bliaux, sur lequel nous n'avons pu insister comme il le mériterait.

de l'anomalie psychique. Le caractère « bizarre » de la sensibilité comtienne appelle donc un effort spécial de compréhension, sans lequel toute pénétration subjective est interdite (1). De même qu'il faut s'habituer à certains rythmes pour comprendre le style comtien, de même il faut s'adapter à un mode affectif original pour ne pas laisser fuir la saveur morale du positivisme (2).

Avant tout, il faut se souvenir du caractère direct, rudimentaire, que revêt toujours cette formulation affective. Ne pouvant s'aider ni d'une tradition artistique, ni d'une initiation raffinée, c'est avec les éléments stricts de sa pensée la plus journalière qu'Auguste Comte a dû mettre en valeur les richesses de sa vie sentimentale. Aussi ses formules traduisent-elles sans ménagement les brutales dénivellations d'une sensibilité tantôt aride, tantôt sublime, toujours excessivement au-dessous ou au-dessus de notre zone héréditaire d'équilibre affectif. Cette dualité, dont Auguste Comte eut toujours la douloureuse conscience et qui ne semble pas séparable d'une puissante vocation philosophique, devait s'aggraver chez lui d'une précocité exceptionnelle dans l'intensité de la méditation abstraite et la contention intellectuelle.

Si le réel, perçu concrètement dans l'indivisibilité de notre existence pratique, domine tout l'équilibre mental, l'acte décisif par lequel notre intelligence l'enserme dans une série de déterminations spécifiques, en choisissant à chaque fois des points de vue restrictifs, l'acte qui construit l'objet est un appauvrissement provisoire du sujet : séparer c'est d'abord « se séparer ». Incessante dissociation intérieure, fine morsure de l'analyse sur l'intégrité du sentiment, usure progres-

(1) Derrière la « bizarrerie », il faut percevoir une « structure » schématique, d'où elle tire son origine. On dégage ainsi le sens authentique de l'expérience affective et l'on rend possible, par là même, une participation profonde, et sincère, aux suggestions de Comte.

(2) Le parallélisme se traduit même pour nous par une méthode d'investigation calquée sur celle que l'inventaire linguistique nous a suggérée ; cf. pp. 41 et sq.

sive de l'unité psychique, toutes ces actions destructives, Auguste Comte en éprouvait dès sa jeunesse et la nécessité, et les douloureux effets : dénaturation, extinction insidieuse des aptitudes sentimentales.

L'histoire de sa vie affective, inséparable d'une longue défense de l'intégrité mentale (1), est une reprise progressive des puissances du sentiment sur les exigences *préliminaires* de l'invention schématique. L'« étrangeté » psychique d'Auguste Comte, ainsi envisagée, est donc d'une extrême importance, non seulement pour l'interprétation de la doctrine, mais pour la compréhension même des conditions où elle s'est développée (2). Cependant, nous ne croyons pas qu'elle puisse être immédiatement utilisée comme une donnée « objective » du problème comtien. Tout d'abord, il est un domaine de « comportement » social, où l'on ne saisit guère que des résultantes. Les conduites intellectuelles par lesquelles le répétiteur d'analyse paraissait aux fonctionnaires de l'École témoigner d'une évidente et incurable bizarrerie (3) sont inséparables de l'ensemble hautement rationnel que constitue le *Cours de Philosophie positive* ! Et leurs composantes affectives ne dépassent pas la norme d'opiniâtreté et de confiance en soi qu'il est légitime d'accorder à l'auteur. Les antécédents, la nature véritable et les prolongements lointains de la crise de 1826 relèvent au contraire du domaine de la pathologie mentale, et leur entière restitution concrète, si elle était possible, procurerait d'inappréciables lumières sur la structure psychique de la synthèse comtienne. Auguste Comte lui-même a dû intégrer l'affreuse expérience aux lois positives du développement intellectuel (4). Mais le sens objectif de cette véri-

(1) Cf. pp. 154 et sq.

(2) C'est-à-dire pour la connaissance du schématisme sous-jacent et de son *insertion* dans la vie affective de Comte : en particulier par l'intermédiaire des *fonctions esthétiques*.

(3) Le refus d'interroger les élèves de l'Ecole Polytechnique sur le calcul des probabilités.

(4) Cf. *Cours*, VI, p. XII (note) ; *Politique positive*, III, p. 75.

table phase critique (dans la genèse affective du positivisme) reste encore profondément caché. Ce qui ressort de plus décisif des travaux de G. Dumas, comme des réflexions de M. Delvolvé, c'est l'existence d'une remarquable réaction de défense psychique : reprise triomphante, toujours mieux assurée, de l'intégrité mentale dans le devenir du philosophe.

Non seulement le tissu doctrinal mérite, d'un bout à l'autre, le même « crédit », mais l'aventure témoigne finalement en faveur de la vigueur unifiante du psychisme qui y fut entraîné. Auguste Comte remarque avec admiration la prodigieuse consistance de cet enchaînement intérieur des idées qui résiste même aux effets destructeurs de l'aliénation mentale. Or, ce qui subsiste derrière cet enchaînement, c'est un schème inséparablement affectif et intellectuel, dont toute la prodigieuse unité — l'équilibre si délicat de polarités, de virtualités, de tendances spirituelles (qui évoque irrésistiblement l'édifice complexe des molécules organiques) — se retrouve non seulement identique, mais intacte, agissante, vivifiante après l'orage, comme nous le constaterons avec une entière évidence.

Les adhérences philosophiques, le processus et le sens *fonctionnel* du drame intérieur où parut sombrer la raison d'Auguste Comte, sous l'effet combiné de l'inquiétude affective et de la tension cérébrale, sont loin d'être tous éclaircis, s'ils doivent jamais l'être (1). Ils nous livreraient le secret de ces échanges fondamentaux entre le sentiment et l'intelligence où s'engendrent les œuvres successives, et que signalent, de moins en moins violentes, les secousses caractéristiques de l'être tout entier (2). Mais l'ignorance où nous sommes des véritables transformations dont ces ébranlements manifestent la présence ne nous autorise pas à

(1) Signalons l'enquête de GOUHIER sur les antécédents héréditaires (*La Jeunesse d'Auguste Comte*, I, p. 60), et les suggestions de DELVOLVÉ, *Réflexions sur la Pensée comtienne*, pp. 4-27.

(2) GOUHIER, *La Vie d'Auguste Comte*, p. 181.

leur substituer immédiatement des équivalents objectifs. Et c'est pourquoi nous devons écarter la tentation de lier directement la description psychologique du créateur à la structure philosophique de l'œuvre.

Sans doute, l'opposition des deux carrières de Comte se résume élégamment dans la succession du pouvoir unitaire des faibles au pouvoir unitaire des forts, qui ne fausse pas le contraste réel des liaisons subjectives de la *Politique* aux articulations objectives du *Cours* (1). Mais l'opposition est « intentionnelle », ce qui change tout ; et derrière son voile facile à soulever, c'est une pensée virile où s'exerce inflexiblement le même schème analytique et prémédité qui ordonne toute l'œuvre.

De même, il ne suffit pas d'avoir pressenti le lien intime de l'« étrangeté » affective au mouvement général de l'intelligence comtienne pour être autorisé à l'objectiver en une « anomalie » (2) fondamentale dont la nature invérifiable et indéterminée rend fort illusoire la fécondité explicative ! De tels exemples montrent avec quelle peine on échappe à l'application instinctive du réflexe de « causalité » dans un domaine qui, à vrai dire, l'excite directement : la perception de quelque attitude significative dans l'analyse d'une conscience nous arrivant toujours associée à la vertu intentionnelle qui nous la rend objectivable. Une prudence analogue s'impose dans le calcul des influences collectives qui interviennent dans le jeu sentimental, qui modifient réellement l'atmosphère affective de l'âme individuelle.

Si nous pouvons affirmer la puissance collective de l'âme romantique, l'universalité et la profondeur du mouvement sentimental où l'Europe est entraînée au moment où le comtisme se forme, nous sommes bien incapables d'assigner

(1) Cf. DUMAS, *Psychologie de deux Messies positivistes*, p. 221.

(2) DELVOLVÉ, *loc. cit.*, pp. 5-7.

la valeur et le sens de ce flux (d'ailleurs contradictoire dans ses manifestations intellectuelles) pour l'acte décisif de création. Entre la liaison interne d'une pensée individuelle d'où se propage une invention méthodologique et le mouvement global par lequel des milliers de psychismes s'orientent vers une même attitude, aucune méthode cohérente de description et d'analyse ne peut supprimer un hiatus caractéristique.

Le problème du « Romantisme de Comte » devait donc se développer sur deux plans bien distincts. L'histoire de la civilisation devrait d'une part établir, dans l'immense concours des pensées sociales que le positivisme nous transmet, les zones privilégiées qui ne seraient pas dans notre héritage, sans le romantisme, ou qui n'y seraient pas sous leur forme consacrée. Au psychologue et au philosophe, historiens de la pensée comtienne, incomberait le rôle, infiniment plus hasardeux, de déceler, dans l'atmosphère affective où elle s'élabore, le souffle romantique et de préciser les connexions intellectuelles de l'impulsion sentimentale. Présences de Chateaubriand, de Rousseau, de Walter Scott, de bien d'autres encore : quelle valeur décisive revêtent-elles, dans une âme toute pétrie de rationalisme idéologique, de convictions classiques, d'inclination consciente aux disciplines de l'esprit et du cœur ?

A la pluralité complexe des parentés doctrinales répond l'ambiguïté interne des partages, des intentions subies ou acceptées. Et, sans doute, le philosophe ne saurait être étranger à son siècle. Il en emprunte visiblement le génie prophétique (1) ; mais ce qui nous importe, c'est de comprendre à quel usage il le consacre. Sans doute, le tableau des parentés saint-simoniennes apporte déjà une contribution réelle à l'étude du positivisme. Mais nous n'y voyons pas une source « objective » des idées comtiennes : une pré-

(1) E. BRÉHIER, *Histoire de la Philosophie*, tome II, fascicule III, Le XIX^e siècle, Période des systèmes (1800-1850), chapitre premier, pp. 575-578.

figuration matérielle de la doctrine. Comme l'a montré M. Gouhier, une telle présentation de la parenté saint-simonienne est presque entièrement fictive : elle se substitue à l'inventaire patient de l'immense mouvement prépositiviste, où circulent des évidences que l'inspiration de Comte, aussi bien que celle de Saint-Simon ou de Burdin, s'est appropriées. En précisant de mieux en mieux ces diverses filiations, l'histoire fera justement apparaître sur le fond banal des thèmes prépositivistes, la vigueur originale du système comtien dont la structure personnelle (1) s'impose aux éléments qu'il intègre.

L'attitude historique n'exclut pas, pour autant, le problème d'une influence saint-simonienne dans l'histoire affective du positivisme. Mais, pour nous, ce conflit n'est justiciable que d'une interprétation subjective, purement limitée aux réactions intimes du collaborateur de Saint-Simon. En tout cas, elle ne peut rien nous apprendre sur la forme spécifiquement comtienne de la schématisation affective.

Comprendre l'attitude sentimentale de Comte constitue en effet pour nous uniquement un problème de signification interne. Ce que nous chercherons à dégager ce n'est pas, après tant d'autres, l'interprétation conceptuelle des originalités de comportement (réelles ou supposées) qu'on aura pu isoler dans l'histoire affective du philosophe ; c'est le rythme des échanges intérieurs au sein desquels l'intelligence et la sensibilité poursuivent une œuvre commune. Nous voulons connaître leur « dénominateur commun » c'est-à-dire la fonction schématisante du rapport de l'abstrait au concret (2).

La psychiatrie, la biographie critique, l'histoire même du *xix^e* siècle apportent ici d'indispensables matériaux, mais

(1) Structure schématique pénétrant même l'intimité de la vie sentimentale.

(2) Véritable « invariant » des transformations logico-affectives.

ceux-ci doivent être complètement isolés des formules explicatives où ils sont le plus souvent enrobés (1). Rien de plus étranger à notre dessein que ces passages naïfs du détail psychologique ou historique objectivement isolé à ce qu'on croit être l'esprit caractéristique d'une doctrine : opérations où le critique se livre, tout tranquillement, à une création spirituelle « *ex materia* », transmute sans scrupule ni incertitude l'objectif en subjectif, et croit reconstituer une invention individuelle par l'association fictive de certains concomitants psychiques.

Cette obsession explicative, cette invincible tendance à imposer partout des critères « objectifs » suffit à discréditer parfois l'appareil savant des monographies (quand une passion moins pure ne vient pas s'y ajouter). Elle rend souvent préférable la saveur « hagiographique » des traditions positivistes : de ces dernières, la tendance objectivante a au moins le mérite d'être consciente, et surtout univoque (2). En fait, pour les deux époques les plus significatives de ce que fut chez Comte le commerce entre la sensibilité et l'intelligence, les lettres intimes du philosophe (3) fournissent les sources les plus riches et les plus pures : les moins discutables et les plus fécondes parce qu'elles sollicitent spontanément une telle reprise du dialogue intérieur.

Le lecteur assidu de ces confidences, et qui s'est familiarisé avec leur « climat » spirituel trouve un charme à leur imperfection, et une garantie. Leur rusticité d'allure, leur brutalité de contrastes, en facilitent la pénétration, en préservent la justesse. Vertu essentielle : cette inaptitude foncière

(1) Ce qui constitue seulement la première précaution obligatoire. Elle permet d'aborder le problème fondamental : comment Comte réussit-il à schématiser son expérience sentimentale, c'est-à-dire à l'exprimer par une structure méthodologique (logico-affective) caractéristique de l'abstraction. Et ceci appelle une analyse spéciale, où sont entièrement « converties » les données de la biographie vulgaire.

(2) Voir, par exemple, le *Précis de la Vie et des Ecrits d'Auguste Comte*, par LONCHAMPT.

(3) *Testament et Lettres à Valat*, en partie.

à l'harmonisation du lyrisme ne permet pas l'insincérité. Épanchement sans ruse d'où l'artifice, sinon l'illusion, est fatalement exclu. Si l'intention schématisante de Comte manque parfois son objet, elle ne manque jamais de se manifester énergiquement : elle apparaît dans ces textes avec une franche et instructive spontanéité.

L'analyse du commerce affectivo-intellectuel, dans l'histoire amoureuse de Comte éclaire profondément la structure interne du positivisme, parce qu'on y saisit « sur le fait », l'exercice de la synthèse mentale. Le schématisme s'exerce sans appareil. Dans le duo décisif de l'intelligence et du cœur, une originelle et providentielle « primitivité » paralyse heureusement cette prodigieuse puissance orchestrale, dont la réussite incessante masque parfois la franchise et même la profondeur. Par cet évanouissement parfait de l'insistant contrepoint idéologique, nous percevons enfin dans toute sa force, dans toute sa générosité essentielle, l'innocence créatrice du génie.

CHAPITRE I

LA PRÉHISTOIRE DU POSITIVISME AFFECTIF

LA SENSIBILITÉ ABSTRAITE (1)

Une des manifestations les plus connues de la gaucherie comtienne, de cette inaptitude à formuler lyriquement le nouvel esprit religieux est la résonance trop prolongée de la corde sentimentale. Le contraste de cette inflation verbale du symbolisme affectif avec la monotone abstraction des doctrines préparatoires a largement accrédité la conception dichotomique du système comtien.

Si le rôle du sentiment paraît trop voyant dans la seconde carrière, il n'est cependant pas si effacé dans la première, ni si restreint qu'on pourrait l'imaginer sur un examen sommaire de la doctrine. Et, surtout, il n'est jamais pure « sentimentalité » banale et gratuite ; il est toujours corollaire d'une grande intensité de vie intellectuelle (2). Non seulement les dernières leçons du *Cours* amorcent directement la systématisation affective, par la coordination des penchants sociaux, mais la construction même des différents étages de l'édifice s'opère suivant un schéma uniforme, dont le méca-

(1) Sous cette désignation, nous comprenons tout ce qui manifeste dans la jeunesse du philosophe une tendance caractéristique à styliser l'expérience sentimentale, un « schématisme » spontané, un schématisme « avant la lettre », antérieur à sa matière, c'est-à-dire préluant à l'expérience concrète et préformant son destin.

(2) Seulement l'intelligence et le sentiment semblent s'éclipser l'un l'autre. Pour s'exprimer, le sentiment voile maladroitement la structure intellectuelle ; et, pour s'effacer, il s'anéantit sous l'abstraction.

nisme implique, et appelle, une expérience finale de l'unité affective (1).

Ce qui n'apparaît pas si directement, c'est la présence intime des variations affectives sous l'imposante rigidité du dogme encyclopédique. Or, ce qu'il faut nécessairement admettre, c'est que la révélation de 1845 ne surgit pas sans prélude. Elle ne pouvait pas illuminer une pure conscience abstraite. Si elle éclaire un immense avenir, c'est qu'elle consume tout l'héritage d'un douloureux passé.

Auguste Comte eut toujours le sentiment très vif de cette mystérieuse et compensatrice solidarité. En annexant à la *Politique positive* ses premiers essais, il faisait plus que défendre l'unité de sa doctrine : il y réintégrait l'âme de sa jeunesse. L'histoire de la pensée positive est avant tout l'éducation totale d'un tempérament prédestiné.

La révélation anticipée des aptitudes religieuses du futur Grand Prêtre de l'Humanité eût, sans doute, profondément surpris tous ceux qui connurent sa jeunesse raisonnante, son incrédulité tranquille et perspicace. Lui-même se fût senti presque complètement étranger à cette image de l'avenir, si elle eût pu apparaître à sa conscience claire de jeune polytechnicien. Il n'eût reconnu, dans cette perspective, qu'une vocation de sublime, un goût décidé de la grandeur dont il était très avide, et très conscient. Qu'il fût taillé pour de grandes choses, ni sa famille, ni lui-même, ni son entourage, ne semblent en avoir douté (2).

Cette confiance en soi, cette sûre ambition juvénile qui veut, d'abord, un but sublime, c'est-à-dire à sa mesure, cet ascendant précoce dont la vigueur a frappé tous ses contemporains n'ont pas pour seule origine le prestige de l'intelligence et le rayonnement spirituel qu'assure une extraordinaire puissance didactique. Une très grande fer-

(1) Cf. pages 155 et sq. et 209.

(2) Cf. GOUHIER, *La Jeunesse d'Auguste Comte*, I, p. 61.

meté, le goût du risque et des responsabilités, l'esprit d'« équipe » conféraient déjà au jeune philosophe l'autorité morale, lui dessinaient une carrière de chef.

Une personnalité précocement accusée, un orgueil inévitable, un grain de vanité provinciale et l'habitude incessante de jauger librement les hommes à leur juste valeur : tous ces traits de caractère l'eussent peut-être isolé, sans une propension naturelle à l'action collective, un goût de la sympathie virile, de la vraie camaraderie intellectuelle où sa jeunesse enthousiaste trouvait un climat d'élection.

Sa fierté naïve, son sens de la camaraderie humaine, son goût de l'honnêteté logique l'orientèrent très tôt et très énergiquement vers les exigences morales évidentes de la conscience révolutionnaire. Il était encore sur les bancs du collège que la guerre d'Espagne lui fournissait l'occasion décisive de manifester ses convictions. Et, à peine débarqué à Paris, il réagit douloureusement au spectacle de la misère et de l'inégalité, à la menace permanente d'une régression spirituelle (1).

Non-conformiste de tempérament et déjà révolutionnaire par ses prédilections originelles, Auguste Comte fit subir au règlement de l'École les contre-coups de l'initiation orageuse ou s'ébauchait une philosophie. Il fut très vite connu pour une des têtes les mieux douées, mais aussi pour la « forte tête », le meneur.

De ce séjour laborieux et mouvementé, qu'interrompt le licenciement de 1816, les conséquences affectives n'auront pas moins d'importance que la répercussion intellectuelle. Le panorama des sciences abstraites, qui en prédétermine la philosophie, supporte l'approfondissement décisif d'une sensibilité philosophique : l'amour de la liberté commence à s'affermir et à se concrétiser par le commerce fervent

(1) *Lettres à Valat*, p. 6 (lettre du 2 janvier 1815) et p. 25 (lettre du 12 février 1817).

des œuvres véritables de l'esprit. Dans la retraite provinciale, l'apprentissage polytechnicien importe un viatique sentimental et une espérance collective : goût aigu d'une science totale, sentiment exaltant d'une action et d'une vie unanimes.

Mais avec cette retraite prématurée, suivie du licenciement, disparaît un cadre militaire et pédagogique où la turbulente croissance d'une tête trop vigoureuse trouvait de quoi équilibrer ses forces affectives (1). Pour la première fois, depuis que la « claustration scolastique » a commencé, au son du tambour, son éducation abstraite, la conscience créatrice du positivisme n'est plus excitée par l'obstacle, soulevée par la joyeuse dépense d'énergie que suscite la lutte contre un frein extérieur. Autour du jeune savant en disponibilité, le calme familial : un immense vide spirituel à travers lequel rayonne obscurément l'inquiète tendresse d'une mère, les affections domestiques, le souvenir plus intellectuel qu'émotif d'un maître respecté, vraies présences sentimentales, mais dont le sépare l'orientation exclusive de son activité intellectuelle.

En lui-même, commence insensiblement cette exploration anxieuse de toutes les ressources affectives qu'une âme énergique peut mobiliser contre l'isolement. Son intelligence évoque d'autres êtres que ceux auxquels les circonstances l'eussent conduit à se livrer. Divorce affectif dont sa rapide carrière mathématique a souligné les effets. La paternité spirituelle de Condorcet, substituée à l'ordre de la nature et de la chair ne sera qu'une preuve tardive de cette extraordinaire sensibilisation abstraite, de cet éréthisme intellectuel (2). Dès les *Essais de Philosophie mathématique* on sent qu'un véritable zèle sentimental illumine tout ce qui

(1) Comte appréciait le régime et la vie de l'École.

(2) Projection *avant terme* du schématisme paramathématique, dans ce qui sera l'intimité affective de Comte : l'expérience concrète, le donné sentimental.

joue un rôle décisif dans le cours logique et historique des sciences abstraites. De cette brûlante et épuisante admiration, l'amitié d'un égal constitue le contrepoids salulaire, mais une amitié présente, faite d'action et de réaction. Car l'imagination de Comte, si fertile pour la spéculation abstraite ou la conduite objective de l'action, est encore inhabile à poursuivre dans le mystère de l'absence un dialogue subjectif.

Cette phase d'isolement, de recueillement et d'attente, où mûrit en secret le renoncement significatif du jeune mathématicien aux lisières définies des fonctions bourgeoises, — cet instant immobile avant le cap sur la haute mer de l'aventure intellectuelle, — ne semble avoir connu d'autre trouble qu'une douloureuse exaltation de la foi républicaine (1). Les confessions de Comte lui-même, les recoupements de son histoire sentimentale, ne décèlent aucun mouvement passionnel dans cette période de calme provincial. On peut même douter que cette solitude attentive, cette brûlante espérance d'un essor prochain aient pu concevoir ou solliciter l'émotion amoureuse comme un réconfort véritable ; tout s'y oppose dans ce que nous savons de la jeunesse passionnelle du philosophe.

L'impulsion sexuelle avait été chez Comte aussi précoce et aussi violente que la poussée de l'intelligence. Fort jeune encore, il en jugeait l'effet sur lui-même, avec une extraordinaire lucidité (2). Mais cette expérience était inséparable d'un véritable renoncement « affectif ». L'exigence trop précise de la passion avait inhibé les réflexes de la spontanéité sentimentale. Sans être laid, et se sachant spirituel, il se croyait cependant incapable d'inspirer l'amour. Plus

(1) Cf. texte de la méditation révolutionnaire intitulée : *Mes réflexions* (juin 1816), publiée par la *Revue occidentale*, 1882, tome II, p. 192, et analysée par GOUHIER, *La Jeunesse d'Auguste Comte*, I, 172-291.

(2) Plus tard il témoigna une indulgente compréhension pour les « folies » d'Adolphe, son frère.

profondément, il se savait « tel » (1). On peut, sans artifice, rapprocher de cette humilité affective l'énergie continue et la confiance conquérante qu'il développa, en contrepartie, pour le salut de son œuvre. Cette « impuissance à douter », il a voulu, dans la plus grande mesure, se la donner. Bien au contraire, il a connu à plusieurs reprises le doute le plus douloureux, le doute profond sur soi-même et sur sa création. L'affirmation des valeurs préférées fut sa reprise victorieuse sur une angoisse intime et corrosive. Pour une conscience lucide, le renoncement affectif exprime surtout cette disproportion d'une exigence trop présente avec ce qu'elle peut attendre du monde.

Pressentiment sourd d'une déception sentimentale imminente, fuite surtout devant l'insatisfaction finale du cœur, l'inhibition de la sensibilité semble ne laisser d'autre ressource que de transiger empiriquement avec les ravages de l'instinct. Dans la jeunesse de Comte, la raison et l'appétit sexuel suivent le régime de la paix armée.

La carrière du philosophe, qui se terminera par le triomphe sans violence d'une pureté totale, s'ouvre par un essai de brutale réduction, de jugulation intellectuelle des sens. Si, dès son premier essor systématique, Auguste Comte se montre capable de maîtriser, au moins provisoirement, l'encombrante prépondérance de l'instinct, il ignore complètement que le véritable frein en réside dans l'organisation de la sensibilité amoureuse. Ignorance liée à une véritable inhibition affective : le jeu spontané de la fonction sentimentale lui semble curieusement étranger. Le développement impérieux de l'intelligence éclipse encore cette humble, mais admirable adaptation humaine, paradoxalement inaccessible au trop jeune mathématicien. Heureuse anomalie qui le pousse de toutes ses forces affec-

(1) Il s'agit d'un véritable *complexe d'infériorité*. Voir la lettre à Blainville du 15 avril 1826 : « Mon *sobriquet* à l'Ecole Polytechnique était *Sganarelle* » (*Correspondance inédite d'Auguste Comte*, première série, p. 34).

tives et cérébrales à l'amour véritable d'une Humanité abstraite.

L'ÉDUCATION SENTIMENTALE

Dans l'appel irrésistible de Paris, une résonance affective associe le juvénile amour des sciences et le besoin de camaraderie intellectuelle, à une exigence moins nette mais non moins énergique d'enrichissement sentimental. Les années lumineuses d'apprentissage philosophique sont des années de déploiement complet, où l'essor de la raison entraîne et accélère celui du sentiment. Les *Lettres à Valat* gardent les traces émouvantes, non seulement du progrès incisif de la pensée, mais des efforts spirituels constants, des crises parfois terribles qui l'accompagnent. L'initiation sentimentale semble cherchée, appelée comme une épreuve corrélative, comme une garantie indispensable de la conquête rationnelle.

A vrai dire, l'avidité psychique semble être la loi de cette période d'incubation. Non seulement la biologie, l'astronomie, l'histoire et la politique sont passionnément assimilées, mais l'apprentissage consciencieux de toutes les disciplines morales semble enflammer l'ardeur d'un néophyte du sentiment. C'est dans cette période (1817-1825) qu'une « préhistoire » de l'altruisme positiviste amasserait le plus fructueux butin.

A l'enseignement d'Andrieux, à la lecture des philosophes du XVIII^e siècle, de Montesquieu, de Condorcet, de Turgot, de Diderot, de Hume et des idéologues (1) se joint la médita-

(1) Cf. DESTUTT et l'*Amour*, par quoi la formation affective de Comte serait proche de celle de Stendhal. Ils commencent tous deux par une inhibition de l'ardeur sentimentale. On trouve aussi, immédiatement, chez Comte, la nostalgie d'une *combinaison* de l'amour et de la *socialité* propre au XVIII^e siècle, nostalgie qui fut contemporaine des premiers élans de l'amour de l'Humanité. Comte la projette dans sa conquête cérébrale du « *sentimental* », point d'insertion intuitif du schématisme dans le concret affectif.

tion des nouvelles doctrines politiques (Bonald, de Maistre), un commerce prolongé avec la création historique et poétique du romantisme (Chateaubriand, Walter Scott, Byron), l'approfondissement du sentimentalisme écossais et une orientation réfléchie vers les valeurs invariables de la pensée religieuse.

Cette extraordinaire assimilation suppose, par la puissance de sympathie qu'elle exige, une importante mise en jeu de forces affectives. De ces mouvements sentimentaux sous-jacents, nous conservons quelques témoignages expressifs. La plus belle manifestation de cette pressante exigence morale, c'est l'« envoûtement » américain, et le juvénile enthousiasme du dévot admirateur de Franklin (1). Un pareil hymne de triomphe, une pareille conscience de « valeur » croissante, nous n'en retrouverons pas l'équivalent avant 1845. Un idéal de perfection individuelle et de purification affective se fonde ici avec le vieil héritage civique de la Révolution. L'action sur soi-même est capable d'entretenir la même virile ténacité que l'action politique. L'énergie de Danton transposant chez les modernes la leçon permanente du civisme romain devient susceptible d'exploitation intime.

Ce touchant effort d'une intelligence qui se crée, à tout prix, un substitut de vie intérieure parut bien avoir trouvé son terme auprès de Saint-Simon. Ce que semblait surtout pouvoir transmettre ce miraculeux vieillard c'est *le secret de son enthousiasme* (2). Auguste Comte lui apportait, comme il le dit plus tard, l'exigence affective d'une âme avide de vénération. Et les débuts du secrétariat saint-simonien semblent avoir largement rempli l'attente sentimentale. Mais la communauté intellectuelle fut certainement moins étroite, quelle que soit la parenté générale des thèmes

(1) Voir GOUHIER, *Jeunesse d'Auguste Comte*, I, p. 183.

(2) Première *Lettre à Valat* sur Saint-Simon (17 avril 1818).

sociaux que décèle l'analyse objective des doctrines. Une disparité trop évidente de vigueur et de précision rationnelles (c'est tout un) dispense ici d'insister sur le caractère précaire de ce commerce philosophique entre une inspiration protéiforme, confuse, et une exigeante volonté de relativisme rigoureux, de parfaite pureté scientifique. Le désaccord sentimental n'était pas moins imminent. D'une part, le besoin d'enrichissement affectif de Comte ne pouvait guère se satisfaire de la nature expansive et chaude mais trop superficielle du lyrisme saint-simonien, et, d'autre part, il lui fallait dépasser, pour atteindre à ses propres fins sentimentales, toute suggestion étrangère, surtout celle qui se montra la plus susceptible d'alimenter son espérance. L'immense fièvre de développement qui agitait sa sensibilité fut certainement satisfaite par l'excitante réalisation saint-simonienne. Mais elle devait s'éteindre par là même, en faisant entrevoir un renouvellement plus profond des possibilités affectives (1).

S'il est vrai qu'Auguste Comte a reçu par Saint-Simon l'inoculation religieuse des cultes révolutionnaires (2), le mot d'ordre spirituel des sociétés de pensée (3), c'est contre lui qu'il devait en développer bientôt la plus profonde impulsion.

Pour Comte, en effet, le problème religieux, conçu dans toute son ampleur, exaspère les exigences intellectuelles de perfection abstraite, au lieu d'en préparer le tranquille asservissement.

(1) Justement par cette raison fondamentale que l'objet final de Comte est une *schématisation* du sentiment religieux. Au point de vue intellectuel, et encore davantage au point de vue affectif, Saint-Simon répugne non seulement au schématisme mais à l'idée même de tout ce qui s'y prêterait : il rejette instinctivement toute suggestion qui pourrait préfigurer ou favoriser une volonté de *schématisation* logico-affective. Saint-Simon est résolument étranger à cette sorte d'inspiration intellectualiste.

(2) Cf. GOUHIER, *Jeunesse d'Auguste Comte*, t. I, p. 17.

(3) Et peut-être de la franc-maçonnerie, certainement répandue dans le milieu polytechnicien à cette époque.

La rupture avec Saint-Simon semblera nettement s'inscrire, dans la mémoire affective de Comte, comme une indispensable mesure de sauvegarde, presque trop tardive, qu'il aurait dû hâter pour le salut de sa meilleure inspiration.

Dans le rythme purement interne de l'enchaînement sentimental, le « moment » saint-simonien n'apparaît plus que comme un déploiement des richesses intérieures, un appel au jeu désiré des aptitudes mentales, mais un jeu stérile, un abaissement véritable de potentiel psychique. La traduction objective du conflit, autant qu'elle peut se dégager du lacis embrouillé des circonstances, évoquerait non seulement l'exigence de pureté scientifique inhérente à la vocation abstraite d'Auguste Comte, mais son sens des valeurs religieuses. Si la religiosité saint-simonienne lui devient insupportable, c'est non seulement parce qu'elle viole outrageusement les conditions scientifiques devant lesquelles il faut d'abord s'incliner, mais c'est parce que cette méconnaissance du primat abstrait trahit une grossière « faute de goût » spirituelle. La parodie religieuse est méprisable parce qu'elle mutile quelque chose d'essentiel, qui est l'esprit universel de la religion, l'âme de la vérité, qui rend non seulement efficace, mais sublime, cette sorte d'invention humaine.

Au moment de la séparation, si ces impossibilités convergentes s'imposent avec brutalité à l'âme du jeune rédacteur de la première *Politique positive*, c'est surtout par l'épuisement évident des ressources sentimentales que la brûlante amitié semblait devoir affermir, et dont elle avait, au contraire, en une brusque flambée, dévoré les réserves. Cette amertume de la rupture saint-simonienne, perception d'une exigence supérieure des goûts spirituels est en même temps le présage d'une plus fine compréhension affective et la fin consciente d'une forme de sensibilité juvénile.

Comte éprouve directement la précarité du fond affectif sur lequel il avait su faire reposer ces années d'enthousiasme :

évanouissement douloureux des premières certitudes sentimentales d'une raison adolescente, nécessaires et charmantes fictions de la sensibilité abstraite. De cette mutation affective, que l'intimité saint-simonienne a peut-être précipitée, mais dont elle n'est aucunement responsable, — dont elle ignore, en tout cas, le terme lointain et dont elle ne soupçonne pas l'origine, — bien des manifestations apparaissent dans les libres épanchements du jeune philosophe avec son ami Valat.

Le ton même de ces premières lettres oscille curieusement de la « facilité » sentimentale à la profondeur philosophique, de l'enthousiasme intellectuel et social à la fugitive notation des crises de sécheresse et de mélancolie (1). Rien de plus significatif que ces exhortations répétées visant à entretenir une correspondance intime, exhortations qui valent pour lui-même, plus encore que pour son ami. Cette correspondance équilibre ses dépenses affectives et constitue un premier essai d'harmonisation entre des attitudes sentimentales trop divergentes ; mais surtout par l'effort intentionnel qu'elle exige, elle constitue une « orientation » à la fois inhabituelle, difficile, mais voulue, désirée, espérée, de la conscience tout entière : une « gamme » spirituelle — une suite d'exercices de schématisation abstraite *sincèrement* appliquée au véritable donné affectif dont il dispose alors, qui est l'amitié.

Si le ton sentimental nous en paraît d'abord plus expansif que pénétrant (par suite du peu de vocation de Comte adolescent pour l'intériorité pure et les raisons du cœur), rapidement il devient aussi direct, aussi sincère qu'on peut l'être dans une si longue, si solide et si confiante amitié (2). Non seulement elle nous retrace matériellement les événements caractéristiques de la vie sentimentale de Comte, mais elle

(1) L'appel à l'ami. Cf. *Lettres à Valat*, spécialement pp. 47 et sq. (Lettre du 15 mai 1818).

(2) Correspondance interrompue par l'accident de 1826. Elle résiste chez Comte à de profonds dissentiments religieux et à l'épanouissement total de l'invention schématique dont elle enregistre les premiers germes.

en note, *en clair*, la puissance impulsive : elle en illustre immédiatement les connexions intellectuelles.

Dans toute cette période, une relation étroite s'établit entre l'appel à l'amitié, le besoin de se confier, de prolonger un ébranlement intense ou d'amortir un choc et la vigueur croissante de l'intuition positive. Par la même lettre (17 avril 1818) où il raconte le début de sa collaboration saint-simonienne, Comte proclame la première révélation de l'amour sentimental : tous événements dont l'origine remonte cependant à plusieurs mois ! Dans la lettre suivante (15 mai 1818) Auguste Comte signale toutes les idées qui se présentent à lui, et formule pour la seconde fois le célèbre aphorisme : « tout est relatif » (1). Si l'action virtuelle du commerce saint-simonien dans la conception lucide du principe de relativité à cette époque, est très discutable, rien n'est plus évident au contraire que l'action « révélatrice » qu'exerça dans l'âme juvénile de Comte sa tendresse pour l'« Italienne ».

De même qu'il respire pendant quelque temps auprès de Saint-Simon la seule atmosphère qui puisse convenir au feu de son enthousiasme intellectuel, de même il connaîtra, pendant quelques mois de vrai bonheur affectif, la possibilité miraculeuse et simple d'une harmonie des sens et du cœur (*Lettres à Valat*). Par une curieuse coïncidence, cette liaison méditerranéenne prolonge les germes lointains de poésie sentimentale, que son enfance de Montpellier rattachait au souvenir musical d'Ernestine Goy (2). *La vocation harmonieuse d'une langue qu'il apprit avec la tendresse et que*

(1) Le premier énoncé date de 1817 (*Industrie*, III, 1817, 2^e cahier). Voir *Politique positive*, IV, *Appendice*, *Préface*, p. II, « tout est relatif, voilà le seul principe absolu ».

(2) Cf. GOUHIER, *Jeunesse d'Auguste Comte*, t. I, p. 75, l'Initiation sentimentale. — Nous faisons des réserves sur le contenu de cette initiation : il s'agit d'un rudiment d'initiation à l'expressivité sentimentale, à la formulation sentimentale.

sa philosophie saura consacrer est le fil intuitif qui rattache pour nous les premières émotions intimes de Comte, et ses expériences juvéniles, à l'apogée de l'amour, en passant par les rêveries solitaires de l'Opéra-Italien (1).

Ce qui frappe toujours dans cette brève aventure, c'est le contraste qu'offre son intensité momentanée avec son évanouissement final et son mystérieux oubli. Trop de prolongements simultanés semblent avoir empêché le choc décisif d'agir profondément. Et sans doute le moment n'était-il pas encore venu. Dans ce chant nouveau du joyeux amour, bien des « harmoniques » de la tendresse féminine venaient peut-être s'ajouter à la puissance dominante du motif passionnel. Une différence d'âge sensible a pu réveiller ces élans désirés de l'âme enfantine, dont le regret suivra Comte jusqu'à la mort (2). La paternité même, dont il connut les élans, semble se fondre dans cette douceur continue d'où jaillit l'évidence du bonheur. Plus tard il retrouvera, consciemment, ce sentiment complexe où l'attachement, la protection, la tendresse confondent les émotions de l'enfant, de l'amant et du père (3).

Ce premier amour, si lointain prélude de l'éthique définitive, qui semble indifférent aux contraintes sociales, n'a donc pas borné son culte aux découvertes instructives de l'« égoïsme à deux » (4). Peut-être même sa base était-elle déjà trop fragile pour tant d'ambition ? Malgré le déclin du désir, une nuance très nouvelle de protection, de tendresse, de profonde sympathie humaine s'attache maintenant à une femme, et par elle à la Femme.

(1) *L'Opéra-Italien et les mathématiques* : Texte inédit que nous reproduisons avec les fragments mathématiques de Comte. Cf. : *Appendice*, III, et *Planche III*.

(2) Éveil corollaire du sentiment de protection, *Lettres à Valat*, p. 85.

(3) *Politique positive* (dédicaces) ; *Synthèse subjective* (dédicaces), etc.

(4) Certainement connu du lecteur de M^{me} DE STAEL.

Le positivisme naissant reçoit la Femme comme une expérience objective, encore trop objective. C'est une possibilité vraie de tendresse humaine, une réalisation naturelle des conditions les plus favorables à l'éveil, à la connaissance, au développement des sentiments bienveillants, et surtout à leur *expression*. En elle, la nature « réalise » un des thèmes fondamentaux de l'action concrète : l'exercice et le développement des fonctions sympathiques. Il faut en comprendre le rôle et en développer volontairement l'efficacité.

Mais cette révélation reste extérieure, extérieure à celui qui en porte secrètement l'avenir, extérieure à celle qui la nourrit de son amour. D'un commerce agréable, peut-être ne savait-elle pas cependant atteindre le point où l'intelligence perçoit le choc du sentiment ? Mais on peut se demander bien davantage si l'âme du philosophe était susceptible à cette époque de poursuivre une entière conversion.

Toute sa conduite affective semble encore participer bien davantage du jeu, du rêve, des rites préparatoires à la maturité sentimentale que de l'expérience dangereuse des possibilités du cœur humain, et de ses limites. De cette insuffisante profondeur du choc émotif, un avenir tout proche fournira le témoignage le moins équivoque : rien n'est encore changé dans le jugement intime qui paralysait sa sensibilité, sa spontanéité, son initiative sentimentale. L'enivrante expérience d'une véritable tendresse n'a pu dissiper cette impuissance d'escouter l'amour, ce renoncement à la confiance féminine, dont une exception presque irréaliste rendra seulement plus sensible, plus lourd, plus proche le perpétuel fardeau intérieur (1).

Échec d'un véritable amour, qui annonce celui de l'enthousiasme saint-simonien. Impuissance de l'exercice sentimental à pénétrer et à réconforter, par sa seule vertu, une

(1) Le complexe d'infériorité subsistait.

âme dont l'exigence est plus complexe (1). Pour satisfaire cette inquiétude, il ne suffirait pas de dilater toutes les virtualités affectives engourdies par la jeune concentration intellectuelle, il faudrait atteindre la source commune de leur impuissance. Ce serait alors une lumière éclatante sur la signification totale de la volonté douloureuse, une orientation, une certitude psychique. Conscience complète d'une vocation d'homme *spirituel*, dont le sens et la fin résident justement dans l'objet invisible, unique d'une insatiable exigence d'abstraction. Ce que renferme l'amertume des premières amours, et ce dont la pensée positive porte dès lors le confus pressentiment, c'est que la vraie certitude sentimentale n'apparaîtra qu'avec la complète vision d'une méthode philosophique.

De ce rêve fiévreux des illusions sentimentales, toutes les richesses ne sont pas vaines : ses images ne se dissiperont pas sans retour. Elles laisseront au moins le souvenir de leurs promesses, la musique de leurs fictions, et la précieuse mémoire d'une authentique puissance d'aimer. Plus encore que des réminiscences, ce que déterminera cet exercice trop conscient des aptitudes sentimentales, c'est une capacité nouvelle d'associer des valeurs affectives à l'expression d'une pensée abstraite. A l'amour de la science et d'une humanité idéale où la jeunesse du philosophe concentrerait ses lointaines aspirations, s'ajoute désormais une adhésion du cœur ; les premiers thèmes moraux du positivisme se présentent dès lors comme la combinaison d'une idée abstraite et d'une notation affective.

Le bénéfice, et aussi le danger, de cette « préparation » trop réfléchie, c'est la découverte et le fructueux approfondissement de la « formulation » sentimentale : comme exercice réel et enfin accessible où se combinent les possibilités du sentiment et de l'intelligence, pour leur progrès réciproque.

(1) Comme devient de plus en plus vrai et profond le jugement de La Mennais sur Comte : « C'est une grande âme qui ne sait où se prendre » (Voir *Testament*, p. 296).

Aussi bien, sagement instruit par une longue expérience de ses vraies limites affectives, Auguste Comte se défendra-t-il toujours d'une « vaine affectation sentimentale ». Le lyrisme affectif restera donc chez lui à l'état de virtualité permanente : comme témoin et garantie du lien décisif que les fonctions esthétiques établissent entre l'abstraction intellectuelle et l'expérience concrète de l'amour, comme première amorce d'une conduite unitive de l'intelligence et du sentiment.

Ce « lyrisme » évite d'ailleurs avec empressement toute collusion romantique. L'ambition qu'il exprime semble plutôt relever d'une tradition humaniste de l'équilibre mental que prolonger les vagues révolutionnaires de l'émancipation affective (1).

Sic'est une des formes du romantisme en philosophie que de ramener tout à un principe de vie, l'expérience sentimentale de Comte, telle qu'elle se formule ici, ne semble pas en avoir constitué un point d'insertion authentique (2). Ce que le fondateur du positivisme goûte en Chateaubriand, ce n'est certes pas une ambitieuse et puérile entreprise de rechristianisation (3), mais la géniale transcription littéraire du besoin religieux, la précieuse fiction historique des *Martyrs* (comme il raffole de la connexion historico-psychologique

(1) Hostile à l'anarchie littéraire, Comte hérite du « goût » d'ANDRIEUX et des « classiques ». ROUSSEAU est proscrit, sinon son impulsion affective. La référence féminine de Comte est, littérairement, la *Femme du XVIII^e siècle* telle que l'évoqueront les Goncourt.

(2) Non plus que sa conception des sciences biologiques. La vitalité pour Comte désigne une conception très positiviste de l'enchaînement des faits biologiques et non une intuition *à priori* de la vie. Cf. : *Méthode et Intuition chez Auguste Comte*, première partie, chapitre III, p. 123, la Méthode en biologie.

(3) Comte peut souscrire à la célèbre boutade de Poincaré rapportée par L. BRUNSCHVICG, *Etapes de la Philosophie mathématique*, pp. 367-368 : « Si les mathématiques cessaient d'être la vérité même, une foule d'ouvrages ridicules deviendraient très sérieux ; plusieurs même commenceraient d'être sublimes. » Mais il est plus profond : il veut surtout savoir quel est le sens, pour l'esprit scientifique, des réclamations du sentiment.

où triomphe Walter Scott !). Byron, où il décèle avec lucidité le chantre des désespoirs modernes, le séduit profondément parce qu'il a senti et fait passer dans ses vers la véritable grandeur de l'homme pour qui Dieu s'est éclipsé.

Violemment hostile à toutes les formes d'anarchie mentale qui se réclament de Rousseau, il n'est peut-être pas complètement étranger à toute vision optimiste de la nature humaine. Optimisme implicite et plutôt abstrait, mêlé d'un pessimisme pratique très clairvoyant sur la faiblesse intellectuelle, la misère morale de l'homme, la dureté et l'imperfection de nos formes sociales, les longues et souvent inutiles souffrances de l'humanité, de l'individu... Mais un goût très marqué de la résignation active, une courageuse fierté l'apparentent au stoïcisme de Vigny et surtout à la vertueuse volonté de Vauvenargues, à l'enthousiasme raisonné de M^{me} de Staël.

Dans les moments de détresse, les plaintes de Comte évoqueraient moins Chatterton que Werther (1) ; nous savons trop quelles insupportables souffrances morales elles ont tenté vainement de contenir (2).

L'apparition même de la femme dans l'univers positif diffère, en réalité, profondément de tous les rites auxquels le xix^e siècle nous a accoutumés. Ange ou démon (3), déchue ou repentie, similitudes tentantes, mais qui fausseraient entièrement la vision authentique du positivisme et le sens même des événements affectifs. Combien plus proche de Stendhal, de Diderot, et de Buffon par ses lectures, que de Lamartine ou de Musset, Comte est très fidèle aussi à ce « substitut » de la vie religieuse que le xviii^e siècle chercha dans la Femme, et que la Femme trouve dans l'Humanité. Plus qu'un motif de satisfaction physique, la femme apparaît

(1) Il ne s'est jamais vanté de sa tentative de suicide. Il n'a jamais tenté de s'absoudre. Il n'a pas reconnu cet acte comme sien.

(2) Cf. pp. 147 et sq.

(3) Caroline contre Clotilde, cette opposition, chez Comte, a une valeur religieuse bien « positiviste », non romantique.

essentiellement comme un instrument efficace de progrès sentimental.

Plus tard, « prêtresse spontanée de l'Humanité », elle concentrera tous les secrets du véritable progrès, toutes les propriétés sublimes que peut receler le cœur humain. Mais elle ne s'élève à cette prodigieuse puissance domestique que par le mystère collectif de son intime perfection.

Intermédiaire universelle de l'amour humain elle n'en détient jamais les sources ; elle n'est que la plus précieuse dépositaire d'un message qui la dépasse. Ange ou démon, vertueuse ou déchue, sa responsabilité n'est que seconde (1) : ni de sa grandeur, ni de sa misère, elle n'a le pouvoir de décider seule, ni de porter le poids, de rendre compte par elle-même. Elle est avant tout l'instrument moral d'une perfection de l'homme ou de son abjection. Elle porte témoignage, elle instruit l'homme : elle ne saurait le métamorphoser.

Rien ne devait donc sembler plus illégitime à l'énergique réformateur spirituel que de reconnaître à la femme une véritable initiative dans le bien ou dans le mal. Étranger aux détours perfides de la logique du cœur (il le sera toujours), rien ne balançait alors chez lui le sentiment viril de la subordination féminine, l'instinct méridional de cette éternelle minorité du « sexe aimant ». Comme tous les travaux de la société, l'organisation spirituelle est l'œuvre privilégiée, le devoir exclusif de l'intelligence masculine.

La femme, telle qu'Auguste Comte la désirait à ce moment, et dont il appelait la présence, eût dû se montrer la silencieuse auxiliaire du penseur, la discrète protectrice de son équilibre moral.

(1) La femme est, spirituellement, une annexe de l'homme. Mais celui-ci doit lui garantir l'indépendance matérielle, en échange de ses services affectifs. Comte redoute la déformation affective des femmes par la vie pratique.

CAROLINE MASSIN

Ce n'est donc point le romantisme du rachat, ni même le romantisme de la révolte sociale (1) qui président au « funeste mariage ». Une franche et saine pitié (2), le désir de mériter, par un acte décisif de générosité, un attachement qu'il ne se croit pas capable d'obtenir jamais pour lui seul ; un besoin moins clair, mais déjà pressant, de société intellectuelle et morale, de fidèle et modeste assistance dans un effort mental et matériel croissant, dans une lutte prochaine que Comte pressent dangereuse, tels sont les motifs les plus consistants de cette « fatale » décision. Y voir de simples « sophismes », tendant à justifier un désir physique irrésistible, serait un peu sommaire. Quand il connut pour la première fois Caroline Massin, Comte était loin d'être novice, et son inclination se pliait facilement aux caprices du hasard. Mais il sut apprécier l'intelligence, la vive perspicacité, l'instinct d'élévation sociale de cette amie intermittente. Entre eux s'est noué un dialogue vivace où le mathématicien trop précoce oubliait sans doute ses contraintes matérielles, sa tension cérébrale et son incertitude affective. Ainsi échappait-il, par instants, au rythme trop fiévreux de sa grave et difficile vocation.

Ce qui dut lui être profondément nouveau, c'est de voir se réfléchir nettement dans une sensibilité féminine la force de son intelligence et l'ampleur de son ambition, peut-être même l'intérêt humain de ses recherches. Hommage très rare, d'une raison fine, intuitive, suffisamment libre et perçante pour que son jugement ait du prix et dont la sanction spontanée vaut le suffrage de toutes les Académies. Rien, autour du jeune savant ne préfigure encore cette adhé-

(1) Il faut se souvenir que Comte est contre George Sand. Il n'épouse pas Caroline par réaction romantique, mais tout au plus avec une légère pointe de bravade anticonformiste.

(2) Un incident pénible a peut-être brusquement accru, chez Comte, le besoin d'effacer toute trace du passé de son amie. Voir GOUGHIER, *La Vie d'Auguste Comte*, p. 142.

sion décisive du sens commun, infaillible perspicacité humaine, plus difficile à mériter que la confiance des purs savants. Plus tard, malgré de terribles déchirements, jamais Comte n'oubliera le prix d'une telle approbation (1). Et, sans doute, tout l'aspect mystique, religieux, du positivisme semblera échapper à Caroline Massin. Mais elle a senti la première ardeur de l'esprit nouveau : sous l'écorce grossière et la gaucherie du raisonneur amoureux, elle a nettement perçu l'énergie constructive, deviné la grandeur de son ambition, escompté son destin. Par la force des choses, elle fut la première demeure, la première attache charnelle de la confiance positiviste. Par elle, le trop jeune philosophe peut se sentir comme extérieur à un destin dont l'étreinte impérieuse va l'oppresser ; il n'est plus seul à en porter la persuasion créatrice. Allègement réel de la contrainte intérieure, que pourrait vraiment dispenser la foi robuste d'une conscience féminine, la certitude spontanée d'un être lucide et pratique, l'équilibre d'une personnalité très distincte, mais aussi très familière. Quand on se souvient de la force et de la profondeur de la vocation spéculative chez le jeune mathématicien, du lien étroit qui rattache la conscience d'une mission réformatrice au plus secret jugement de Comte sur sa destinée, sur sa personnalité intime, il semble bien douteux qu'une femme violemment désirable, spirituelle, habile à s'associer aux rêves d'une jeune ambition, n'ait pas conquis, tôt ou tard, et entièrement, le cœur du philosophe.

On sait combien cette fugitive illusion de quiétude amoureuse (2), où aurait dû s'abolir l'angoisse du passé, engendra de nouvelles souffrances.

Une indépendance sans limites, une réelle impuissance à concevoir l'exigence sentimentale chez celui dont elle connaissait l'intelligence, l'ardeur créatrice, et depuis long-

(1) Cf. *Lettre de Mme Comte à Bineau* lue par Comte à la Société positiviste.

(2) Quelques semaines d'union confiante.

temps le sensuel attachement, semblent avoir interdit à Caroline Massin de participer à la genèse d'une âme commune. Conflit de deux volontés, conflit surtout d'une orientation purement extérieure et d'une croissante inquiétude affective. Cette dissension profonde, cet échec de l'appel sentimental, atteignait un intolérable paroxysme quand la pression des besoins économiques en dévoilait crûment l'affreuse simplicité (1). L'angoisse fondamentale de l'infériorité affective, la douloureuse incertitude d'une âme qui cherche sourdement la lumière du cœur et dont le muet questionnaire n'est même pas pressenti, sont effroyablement cristallisées par la contrainte inexorable des nécessités matérielles. Tout recours spirituel s'évanouit. La misère du « clerc » devient infinie... Les *Lettres à Valat* portent les cruels et secrets témoignages de cette désespérance progressive.

Avec quel courage joyeux, le disciple de Franklin n'affrontait-il pas, cependant, l'inévitable pauvreté ? Mais il n'est plus seul à la subir : misère matérielle signifie maintenant près de lui, en lui, déchéance morale. Libéré de toute ambition proprement cupide par la « providence » éducative et la fierté de son tempérament, dégagé, par les premières facilités du secrétariat saint-simonien, des soucis matériels immédiats, Auguste Comte aperçut alors brusquement quelles ignobles contraintes allaient dissocier sa vie domestique, détourner son labeur, corrompre peut-être la source de son ardeur créatrice.

Après une telle expérience, et quand la pensée positive sera de nouveau maîtresse de ses destinées, la fatalité de l'argent (2) pèsera peu devant elle. La « spoliation polytechnique », la misère finale entrevue lui occasionneront comme

(1) COMTE (*Testament, Addition secrète*, p. 36^e ; *Lettres à Valat*, pp. 170 et sq.) et GOUHIER, *La Vie d'Auguste Comte*, p. 157.

(2) Ce mépris conscient de l'argent n'était pas négligence : le philosophe a toujours fait scrupuleusement ses comptes. Mais il faisait aussi la charité, même dans les moments de gêne complète. Il avait rejeté une fois pour toutes la contrainte économique incompatible avec l'état du sacerdoce. Sur ce point, voir ses archives, rue Monsieur-le-Prince.

accidents économiques fort peu de trouble. Elles ne modifieront pas d'une ligne le plan de vie d'Auguste Comte. Bien plus, le renoncement définitif et le « subside » accepté achèvent la lutte du clerc contre la contrainte matérielle. Triomphe du détachement, ils règlent enfin le terrible compte affectif qu'ouvrit dans la jeunesse fervente du philosophe le débat désespéré de l'intelligence, de l'amour, et du dénuement.

MARCHE A L'ABÎME

Entre 1824 et 1826, les différentes fatalités du drame intérieur où paraîtra sombrer la raison d'Auguste Comte s'enlacent progressivement ; entremêlant leurs dangereux replis, elles tissent peu à peu ce réseau invisible où la conscience s'emprisonne, et d'où elle ne s'évadera qu'en s'échappant à elle-même, en abdiquant la trop lourde fierté de sa tension unitaire.

Tandis que se creuse et que s'envenime la blessure malsaine du malheureux amour, se dissipent les dernières lueurs de l'enchantement saint-simonien. La menace incessante des besoins matériels enveloppe ces deux thèmes dans le même crépuscule de la joie créatrice. Et cependant, la vocation n'est plus douteuse (1), l'intuition est née maintenant, consciente de sa perfection et de sa plénitude efficace (2). Mais le cœur est de moins en moins capable d'adapter l'écrasante disproportion de ses souffrances et de ses besoins à la nécessité d'une exigeante création synthétique. Et bientôt apparaissent les symptômes de plus en plus dramatiques d'une dépression affective où se dégradent lentement les bases de l'activité intellectuelle. L'appel à l'amitié, à la pré-

(1) Cf. *Lettres à Valat*, p. 126 (8 septembre 1824).

(2) Comte dit à Valat qu'il se sent en possession de toute son inspiration, que la quiétude matérielle et morale d'une *caverne des Alpes* lui suffirait maintenant pour écrire son œuvre (lettre du 16 novembre 1825, p. 173).

sence efficace par laquelle s'élancent joyeusement à la vie les inspirations nécessaires du sentiment et les créations attendues de l'intelligence, se fait de plus en plus pressant, de plus en plus poignant (1).

En 1825, l'intuition a trouvé une expression dans l'ordre scientifique ; tout l'effort porte sur le développement et la formulation décisive de son contenu pratique si longuement pressenti et même esquissé. Effort de *systématisation*, mais aussi d'*expérimentation intérieure* pour lequel Auguste Comte sonde ses forces, avec la plus dangereuse, la plus inflexible lucidité. De la sagesse, de la pureté et de la profondeur de l'idée directrice (2), il est entièrement sûr. Mais il estime ses ressources affectives inégales à l'œuvre qui les attend. Non seulement son appétit de développement sentimental exige un aliment plus pur et plus stable, une *participation sereine* et lumineuse, mais sa confiance en lui-même a besoin d'une intime collaboration. Elle ne le portera pas seule jusqu'au couronnement effectif de son entreprise. L'énergie, autant que la lumière, l'abandonnera en chemin ; pour s'ouvrir une issue vers la pensée concrète, la lutte simultanée est trop inégale, contre les résistances du cœur et le fardeau du besoin.

Comte pensa trouver alors dans l'affection des siens cette paix et cet enrichissement de l'âme (3)... Cet espoir s'évanouit comme s'évanouissent les brèves espérances de rétablissement matériel fondées sur la collaboration saint-simonienne. Emportée par son élan, l'intelligence poursuit cependant, dans la tourmente affective, sa persistante recherche d'approfondissement et de systématisation. De ce sublime et périlleux entêtement (qu'Auguste Comte ne renouvellera plus) une longue lettre à Blainville a conservé la mémoire (4).

(1) *Lettres à Valat*, pp. 183 et sq.

(2) Cf. la belle lettre à Buchholz du 18 novembre 1825 (*Lettres inédites*, p. 5).

(3) Cf. *Lettres à Valat*, pp. 174-175.

(4) 27 février 1826, *Lettres Inédites*. 1^{re} série, pp. 17-26 ; les lettres suivantes annoncent et révèlent la crise cérébrale (15 avril 1826). Voir *Appendice*, I.

Rien de plus émouvant que cette ultime tension cérébrale, où l'intelligence va s'effondrer en atteignant son objet.

Le but de cette lettre, qui relate une première crise nerveuse consécutive à une méditation continue de quatre-vingts heures, est d'obtenir de Blainville un avis motivé sur le degré de maturité systématique de la pensée comtienne. Il faut se souvenir, pour en comprendre la concentration, du ton d'intimité, de confiance intellectuelle qui régnait entre le célèbre biologiste, ami de Saint-Simon, et le jeune mathématicien philosophe. Ce que Comte a surtout demandé à Blainville, c'est une conception *méthodologique* des sciences de la vie (1). Mais leur commerce a été fort étroit. Si certaines pages de Comte sont directement inspirées de l'*Organisation des animaux*, des pans entiers de la philosophie positive ont été intégrés par Blainville dans ses cours. L'idée scientifique de consensus organique et sa traduction méthodologique, l'idée de *système* sont donc au centre de ces rapports intellectuels.

Une remarque, fort judicieuse, de Blainville, a frappé le jeune philosophe en 1824 : le titre ambitieux de *Système* qu'il donne à son travail sur la politique positive exprime une « *intention* réelle et profonde, ... et non un fait » (2). La méditation prolongée de cette remarque incisive par une jeune intelligence, bien assurée de la plénitude de son intuition, fut salutaire. Par elle Comte fut conduit à une refonte complète du projet initial. C'est le principe de cette reconstruction qu'il soumet à Blainville. Il lui demande s'il y reconnaît maintenant les caractéristiques d'un « système ».

Mais l'effort de construction systématique dont le résultat vient d'apparaître ne porte pas seulement sur la *présentation*

(1) Sur ce point, voir notre livre : *Méthode et Intuition chez Auguste Comte*, la Méthode biologique, pp. 133 et sq.

(2) Les mots en italiques sont soulignés par Comte. Intérêt de cette circonstance : les mots soulignés trahissent une tension intellectuelle exagérée. Mais étant cependant bien choisis, ils sont instructifs pour la compréhension du système et de son équilibre intuitif.

des idées, il résume un pénible approfondissement intime (1) inséparable d'une vision d'*ensemble* de la philosophie positive, et lié à la *direction* prépondérante qu'il faut lui imposer. Cette *vue* embrasse à la fois, selon Comte lui-même, sa vie intellectuelle et sa vie sociale, « combinaison », dit-il, « à laquelle je ne m'étais jamais élevé jusqu'ici ».

Par suite, ce qu'on livre à Blainville ce sont les éléments d'une véritable expérience physiologique : non seulement physiologie abstraite d'un système d'idées où il s'agit d'éprouver la connexion et la cohérence des fonctions mentales, mais physiologie concrète d'une réforme politique et sociale où s'engage consciemment désormais l'existence même de l'initiateur (2), et dont la claire compréhension n'est pas séparable du jugement total qu'il porte sur cette existence. Jugement sur la maturité *intellectuelle* et la maturité *morale* de son intuition, voilà ce que Comte soumet à l'unique examen de Blainville, au moment où il conçoit l'importance et l'ampleur du *Cours de Philosophie positive* qui va s'ouvrir (3). De ce jugement dépendra l'avenir immédiat de la recherche positive et le devoir de Comte : *exécuter*, ou encore *chercher*... jusqu'à ce qu'il ait atteint l'« état » vraiment *systématique*.

En résumé, voici ce qu'il faut essentiellement que Blainville puisse concevoir, comme résultat des préparations scientifique, historique et sociologique : « *c'est* », dit COMTE, « *que son grand résultat philosophique pour moi, savoir : la combinaison directe et intime de mes deux points de vue abstrait et concret, soit convenablement et suffisamment élaborée* », et que le plan définitif proposé puisse bien exprimer à l'unité systématique ainsi conçue. De la réponse de Blainville dépendra l'orien-

(1) Dont Comte a déjà parlé à Blainville.

(2) Voir p. 24 de l'édition des *Lettres diverses* contenant les *Lettres à Blainville*. Voir aussi *Appendice*, I.

(3) Il s'agit donc bien d'une perception complète de l'exigence schématisante, et de ses ramifications profondes dans la vie affective de Comte.

tation du travail. Il y aura, proclame Comte : « ou à creuser encore pour arriver à cette couche d'idées vraiment systématique que je veux atteindre absolument, ou à commencer la construction de l'édifice sur la base granitique propre ».

Exigence analytique, vocation synthétique dont l'inventeur sent douloureusement le conflit nécessaire et dont il tente de laisser à autrui l'arbitrage, parce que les impulsions profondes qui les soutiennent en lui deviennent trop pénibles à équilibrer. Entre l'achèvement de son œuvre et ce moment initial où il la conçoit parfaite, aucune rupture du mouvement analytique ou de l'inspiration synthétique ne s'interpose logiquement, mais il éprouve une impossibilité véritable d'en ébaucher le processus. L'achèvement pratique et concret suppose une disponibilité affective dont il comprend nettement la fonction, et perçoit la nécessité, mais dont il éprouve très douloureusement l'absence. Il y a une contradiction fondamentale entre la vision qu'il a de lui-même participant à l'essor de son œuvre, développant les vertus concrètes qu'il y voit attachées, et le doute affectif, l'angoisse de plus en plus oppressive à laquelle il se heurte dans les durées qu'il traverse. Contradiction dont la raison seule est impuissante à se délivrer ; quand elle aura épuisé ses dernières chances humaines de résoudre le conflit en l'oubliant ou en le transposant, elle ne pourra plus se maintenir au plan de la création positive, au niveau supérieur, au point de vue concentré, actif, instable et unique d'où elle insérerait dans les choses un ordre nouveau.

Par un triste parallélisme cruellement évocateur d'une ancienne communauté affective, et d'une semblable détresse matérielle, l'histoire associe, à quelques années d'intervalle, au suicide manqué de Saint-Simon, la crise mentale d'Auguste Comte, suivie, elle aussi, du même acte de désespoir.

On a l'habitude entre le *Cours* et la *Politique* de supposer une révolution subjective, véritable origine « historique » du positivisme sentimental. Mais entre les premières leçons du

Cours et la reprise continue de son exposé, une longue et cruelle expérience s'interpose, des réactions abstraites de la souffrance morale, des rapports douloureux qu'entretient la pensée positive avec les fatalités concrètes de l'action et du sentiment (1).

(1) La tentative de suicide est du mois d'avril 1827.

CHAPITRE II

LE VÉRITABLE AMOUR

PEUPLEMENT DE LA SOLITUDE

Dans la perspective comtienne du concret affectif, le terrible « épisode cérébral » détermine une coupure significative. Il ouvre la période historique, c'est-à-dire de conscience et de notation. Quand la pensée positive peut enfin réfléchir sa lumière sur la crise où elle a failli se dissoudre, elle en tire toutes les conséquences. Le premier devoir qui s'impose à elle est de prendre en charge complètement cette dangereuse fatalité, de la diriger, de la canaliser tout au moins pour éviter de s'y perdre ; mettre fin à toute prolifération hasardeuse des sentiments ; ne permettre que ce qui est utile ou inoffensif, sans quoi l'œuvre est compromise. Conscience d'une discipline psychique nécessaire, conscience simultanée d'un lien *expérimental* entre l'épanouissement complet de la pensée et tous les incidents d'une croissance affective, aussi dangereuse par sa violence que par ses retards.

Instituer un contrôle sévère des mouvements de la sensibilité et de leur conflit avec les tensions intellectuelles, analyser scrupuleusement le rapport nécessaire des besoins du cœur aux conditions successives de l'essor philosophique : deux faces d'une même volonté, qui vise à sauver et à grandir l'œuvre en régularisant le conflit intime où s'engendre et se renouvelle son énergie créatrice.

Par une discipline physiologique et psychologique très

réfléchie, par une surveillance constante de la « tension » nerveuse, Auguste Comte a dès lors, et jusqu'à la fin de sa vie, constamment défendu, et même accru, la stabilité moyenne de son équilibre psychique (1). Lutte opiniâtre, victoire âprement disputée et garantie non seulement par l'acceptation de certaines contraintes physiques (2), mais par l'exercice, plus difficile, d'une véritable « économie » affective.

Rejeter dans des courses « vagabondes » le poids d'une vie domestique sans ferveur sentimentale, échapper par la réflexion abstraite aux insidieuses tentations du chagrin : moindres risques d'une sensibilité sévèrement contenue par la crainte du désordre mental. L'isolement précieux, le calme chèrement disputé, où peut s'achever l'enfantement intellectuel, portent en eux-mêmes un risque de mort. Ce qui guette la conscience anxieuse, quand elle échappe au tumulte, c'est la sécheresse totale, la stérilité du cœur, plus funeste encore que ses révoltes, l'asphyxie progressive de l'inspiration.

La lutte ne devra donc pas être seulement négative, inhibitrice ; il faut que l'artisan spirituel trouve pour les besoins et l'avenir de son œuvre une confiance sans cesse renaissante, un aliment journalier, des sources nouvelles de foi créatrice, d'énergie affective, des germes d'enthousiasme disponible. C'est dans une impasse de ce genre qu'une pensée joue son va-tout : cet amour revigorant, qu'elle trouvera en elle-même et pour elle-même la jugera pour l'éternité ; rien ni personne ne peut la sauver de l'extérieur.

Ainsi poussée dans ses derniers retranchements, placée devant l'alternative de trouver son salut en elle-même ou de périr, l'intuition répond d'abord par un redoublement d'intériorité : elle doit peser toutes ses forces, juger la situation qui lui est faite. L'isolement qu'il faut dépasser et qui l'opprime

(1) Cf. G. DUMAS, *Psychologie de Deux Messies positivistes*, pp. 158 et sq.

(2) Limitation des heures de travail, suppression des excitants.

résulte des circonstances plus que de la volonté. Aucune nécessité métaphysique ne le rend invincible : la fatalité qu'il exprime est logiquement la plus modifiable, bien qu'elle ne paraisse guère susceptible de proche amélioration. Conscient du lien universel des choses, le positiviste, non plus que le sage stoïcien ne peut être réellement isolé. L'action, l'action parmi les hommes, est toujours ouverte à la foi réelle ; elle comporte une espèce de confirmation permanente : elle nourrit sans cesse le vrai courage de penser.

Mais pour le philosophe, l'action est, avant tout, celle de la parole ou de l'œuvre écrite. L'acte, c'est l'acte sublime d'enseigner. Cette ligne infranchissable de repli, d'où repartira sa confiance victorieuse, c'est la certitude sans cesse rajeunie de sa puissance didactique dont la présence ne l'a jamais trahi. Non seulement l'orateur retrouve, avec l'attention de l'auditoire et la lucidité de l'enchaînement didactique, toute sa confiance intérieure, mais l'effort nouveau qui insère dans la conscience collective sa pensée reconstituée élargit le cercle affectif où l'isolait son malheur.

La crise nerveuse est replacée à son rang épisodique ; mieux : elle sert d'illustration à une véritable expérience de la connaissance (1). D'analyse en analyse, le lien se fait plus étroit entre les destinées humaines et les conditions qu'elles imposaient au fondateur du positivisme ; résignation, mais aussi compensation.

Si le salut ne peut provenir que d'une sensation de plus en plus cohérente des enchaînements humains, en revanche le devoir philosophique le plus net est de rattacher de plus en plus étroitement leur explication à l'expérience totale du positivisme naissant. De cette réussite pédagogique supérieure

(1) Analyse du traité de Broussais sur *L'Irritation et la folie*. Entre la *Lettre à Blainville* d'avant la crise avec ses indications psychologiques et les écrits ultérieurs, on observe une instructive continuité. L'expérience de Comte est souvent évoquée par lui-même comme vérification de la loi des trois états.

bien des prémices heureux apparaissent déjà et adoucissent l'amertume du philosophe (1).

La foi en une mission éducatrice, totalement éducatrice, de l'humanité fait désormais *corps* avec l'instinct de conservation d'une pensée créatrice, consciente de toutes ses richesses et soucieuse de les sauver. Plus que l'accroissement objectif de la doctrine, sa puissance de condensation didactique s'imposera de plus en plus à l'activité philosophique de Comte : parce qu'elle garantit la valeur de son existence. Les déceptions pratiques (2), les contradictions sociales, ne feront que renforcer cette ardeur intérieure. Intimement lié à la définition même de la philosophie positive, « l'impérialisme » didactique d'Auguste Comte fut une défense contre la dissolution intérieure : l'instrument abstrait d'une conquête progressive de la sérénité.

*
* * *

Le premier devoir de l'âme positive est de se concevoir, et de s'élucider dans le plan du devenir humain. C'est sa meilleure purification : celle qui peut calmer sa fièvre sans condamner tout espoir d'enrichissement sentimental. L'œuvre d'éclaircissement pédagogique peut ainsi s'exercer au plus vif de la détresse subjective. De cette prolifération confuse de tendances, faire d'abord jaillir tout ce qui peut s'exprimer dans la langue des hommes et le penser dans leur histoire : se formuler ainsi, c'est vivre la meilleure part de soi-même.

A l'amitié de Valat, Auguste Comte confie, et ses souffrances (3), et ses progrès : élargissement de sa vie inté-

(1) Succès pédagogiques : examens de l'Ecole Polytechnique et réforme de l'enseignement mathématique en France. *Lettres à Valat*, p. 198 (21 novembre 1837), p. 258 (26 août 1840).

(2) Echec de sa candidature au Collège de France et à l'Ecole Polytechnique.

(3) Isolement, déceptions du mariage, insatisfaction de l'instinct de paternité, amertumes de la carrière polytechnicienne.

rieure à l'échelle de l'histoire (1), conscience de plus en plus claire de ses aptitudes affectives et conquête de la sérénité sentimentale par l'orientation humaine de son intelligence (2). Si la tristesse subsiste, l'angoisse disparaît ; cette persévérante élucidation intérieure interpose, entre la profondeur du besoin affectif et la stérilité des circonstances qui le pressent, l'éternelle présence de l'ordre humain. Mais son effet n'est pas seulement d'amortir un conflit inévitable ; en l'éclairant sans relâche, elle en affine chaque terme, elle en déplace progressivement le centre douloureux. L'obstacle, ce n'est plus seulement l'incompréhension d'une femme, la contradiction des besoins matériels et du détachement philosophique, c'est l'antagonisme d'une attitude abstraite et d'une faim toujours inassouvie de plénitude sentimentale.

Au désir trop frustré de communion domestique, à l'appel douloureux de l'instinct paternel, s'associe le sens plus aigu d'une insatisfaction fondamentale. Etre aimé, mais surtout aimer ; aimer d'un amour sans incertitude, qui ne puisse séparer son objet du réseau de tendresse où l'humanité nous enveloppe et qui exalte l'intelligence au moment même où l'arrêt des sentiments confirme le désir physique : un amour sans cesse croissant, un amour qui soit invention perpétuelle, tellement bien associé à l'essor universel des affections humaines qu'il échappe presque aux fatalités de l'espace et du temps, qu'il débordé enfin les limites étroites où la faiblesse du cœur semble enfermer nos précaires émotions (3).

En scrutant sa souffrance, Auguste Comte la transfigure, l'élève au vrai niveau de son génie, la rend digne de l'histoire qui l'accueille : la seule tendresse qui puisse maintenant

(1) Cf. *Lettres à Valat*, pp. 237-245 (10 juillet 1840).

(2) Comte fait « passer » sa sérénité « de l'abstrait au concret » (*ibid.* p. 241).

(3) Comte poursuit désormais (et achèvera) l'effort d'invention affective, ébauché par le XVIII^e siècle, pour combler le néant intérieur, le vide *subjectif* d'un amour divin. On retrouve ici le profond *leitmotiv* qui dut bercer la jeunesse du positivisme, pour tout ce qui concerne les *représentations* de l'amour : la Femme et l'Amour de l'Humanité.

l'apaiser, ce serait une communion si intime, si universelle et si efficace qu'elle réaliserait d'une façon continue l'harmonie affective au sein de tous les déchirements, même les plus abstraits ; une expérience irréfutable, sans cesse poursuivie, de la vraie cohérence humaine, un mouvement ininterrompu où le progrès intérieur de l'individu s'appuierait à l'essor universel de l'espèce. Mais cette précision croissante de l'exigence sentimentale n'en saurait tromper l'inquiétude. Au contraire, elle excelle à détruire toute illusion d'apaisement fictif. La plénitude, de l'ambition affective n'apparaît que comme une souffrance plus parfaite : il lui manque le plus humble début d'une espérance, l'attente ou le rappel d'un véritable amour.

A « démontrer » sa souffrance, un malade gagne en certitude, mais, s'il dissipe son angoisse, il avive sa sensibilité. Le repliement intérieur auquel voulut s'astreindre Auguste Comte par « économie » affective, loin d'entraîner la sécheresse du cœur, fut le plus efficace instrument d'un « renouveau » sentimental. Les alternances d'enthousiasme abstrait, de communion intellectuelle spontanée, et de solitude consciente, pesante du cœur, mûrissent une âme encore ignorante de toutes ses possibilités, hâtent le déploiement d'une foule d'aptitudes sentimentales qui échappaient jusqu'alors à sa conscience claire.

Affinement et enrichissement de tout l'être moral, fatigue cérébrale qu'entraîne l'incessante sollicitation de la pensée abstraite sur les virtualités du cœur : la crise nerveuse de 1838 montre qu'un travail souterrain ébranle l'apparente froideur du philosophe solitaire (1). Un frisson sentimental chauffe déjà la lumière abstraite du *Cours* (2) ; les conditions

(1) De même que la *Lettre à Blainville* immédiatement antérieure à la crise cérébrale de 1826 décrit le passage du schématisme au rôle d'organisateur du concret affectif, de même l'histoire sentimentale de Comte, désormais, va réaliser l'incarnation du schème en une expérience concrète ; l'amour de l'humanité en la figure unique de Clotilde.

(2) Lecteurs qui pleurent. Lui-même a écrit en larmes. On parlera de romantisme, sans doute ; mais ces larmes sont trop cachées, et trop

psychiques de l'élaboration objective deviennent de plus en plus conscientes : le créateur veut se donner toutes les certitudes sentimentales que l'homme de chair a renoncé à conquérir.

Ayant chèrement acquis la maîtrise de son enthousiasme et de ses forces cérébrales, Auguste Comte assiste joyeusement au développement spontané de ses goûts poétiques, de ses aptitudes musicales (1). Évocation des puissances de la jeunesse (2), ce renouveau esthétique annonce la véritable évasion. L'homme y est reporté au climat de son enfance ; il retrouve dans son âme une région vierge et féconde, inexploitée, inexplorée, où il est possible de construire encore une image intacte de l'amour. Connaissant le prix de son rêve, il s'y attachera avec plus d'obstination ; il y apportera le meilleur de lui-même, l'amour et la fierté de son œuvre, le souvenir et le sens de ses souffrances, la volonté de vivre pour parfaire sa création.

Si la poésie (3) favorise cette conquête intérieure, elle en restreint aussi le plus libre épanouissement ; car elle impose son équilibre, sa forme définitive. Elle cristallise trop souvent quand on veut y suspendre un élan personnel. Elle permet une naissance infinie d'émotions esthétiques, mais suivant un faisceau limité, dans la direction privilégiée que suggère l'intelligence. Pour Auguste Comte, la musique bénéficie du mystère affectif : le sentiment ne s'y livre qu'au sentiment. Le plus « affectueux » des arts d'expression est une invitation permanente à l'expansion, à la confiance intime, à cette production spontanée de sentiments et d'émotions où s'aff-

réelles, pour supposer le moindre inconscient cabotinage. La véritable tradition de « sensibilité » qui reparaitrait serait d'ailleurs encore le XVIII^e siècle de Diderot et de M^{lle} Volland ou plutôt de M^{lle} de Lespinasse et de d'Alembert.

(1) De sa mémoire musicale en particulier.

(2) *Lettres à Valat*, pp. 230 et sq. (10 mai 1840) et p. 282 (1^{er} mai 1841).

(3) Telle que Comte et son siècle le recevaient du XVIII^e des traditions classiques, et occidentales.

firme l'indépendance permanente du cœur. Pourvu qu'il soit sincère, son univers est toujours assez riche pour fournir à tous nos besoins : son mouvement spontané dissout les énigmes intérieures, dénoue les contradictions objectives. Force inépuisable de rajeunissement, incitation permanente à nous inventer nous-mêmes, à formuler avec elle, à partir d'elle, une mélodie inespérée qui porte notre destin.

Tous les arts réalisent plus ou moins directement la participation émotive, la communication, la reproduction et le développement des sentiments. Mais dans la musique seule, quand elle nous « touche », nous expérimentons l'incroyable fusion de l'individu et d'une réalité qui le dépasse, l'explique et en même temps le suscite, le développe, qui est infiniment plus que lui, mais qui le fortifie au lieu de l'absorber, qui exalte toutes les forces de l'âme et où, cependant, tous les conflits s'apaisent : unité vivante où se justifient toutes les différences par l'acte même qui les abolit.

Pour Auguste Comte, la force de la musique réside donc moins dans les virtualités indéfinies de son langage que dans la réalité affective de son inspiration (1), dans l'emprise homogène qu'elle exerce sur le cœur orienté vers la tendresse. Son essence est celle de la passion ; elle exige une âme d'universalité, pour atteindre à la grandeur. Et c'est pourquoi ses effets les plus puissants ne se produisent que quand elle se combine au langage humain. Le plain-chant, les opéras, l'hymne révolutionnaire (2), jalonnent cette évolution positive de l'expression musicale, qui fournit à l'avenir humain les premières assises de l'éducation individuelle, l'instrument privilégié de la communion sociale (3).

(1) Conception romantique si l'on veut, bien que les goûts d'Auguste Comte en musique fussent loin de s'adresser à l'école « romantique ».

(2) Comte chantant la *Marseillaise*. Cf. GOUHIER, *La Vie d'Auguste Comte*, pp. 167 et 173.

(3) Sur les prolongements contemporains de cette idée positiviste, voir dans le *Mercur de France*, du 15 juin 1936, p. 486, l'article de M. SPENLÉ : *Deux conceptions de l'Education : humanisme et racisme*.

De 1838 à 1845, l'opéra italien fut la grande « consolation » d'Auguste Comte. Il y fortifia d'abord sa vocation esthétique, en s'attachant à élargir peu à peu cette veine sentimentale imprévue, puis son plaisir plus actif devient un indispensable aliment de son affectivité.

Associée à la lecture de ses chers poètes (1), la culture musicale représente, pour la vie intérieure d'Auguste Comte, une « gymnastique » tout à fait comparable à la « gymnastique » intellectuelle qu'il trouva toute sa vie dans la culture mathématique (2). Le même tenace attachement, la même énergie systématique, la même volonté d'ordre et d'unité l'orientèrent dans ces deux domaines, où il transportait, indubitablement, des attitudes communes (3).

L'harmonie abstraite de l'espace et du nombre (4), les effusions concrètes de la voix humaine alliée au langage musical furent si profondément assimilées par l'ardeur passionnée d'une sensibilité trop « disponible », qu'on en exprimerait simplement la véritable *valeur* en disant qu'elles furent pour Comte, dans toute la force du terme, objets d'amour.

Par eux, et à la faveur d'un farouche repliement sur soi-même, d'une stricte économie nerveuse, rigoureusement prolongée jusqu'à l'ascétisme intellectuel (5), Auguste Comte a réalisé le périlleux redressement de sa confiance affective. En incorporant, à l'intérêt essentiel de sa vie, l'enthousiasme et la verve pédagogiques du mathématicien, puis l'expression surtout musicale des sentiments, il a réussi à faire

(1) Dante et Pétrarque, Arioste, Le Tasse, les poètes du Teatro Español.

(2) L'existence d'un algorithme commun aux examens mathématiques et à l'appréciation musicale prouve la compénétration *familière* des deux cultures ; le schématisme de l'abstrait et du concret est la forme de convergence des deux domaines.

(3) Auguste Comte et l'Opéra-Italien. Voir p. 139, *Appendice*, III, et Planche III.

(4) Sur le *sentiment* des mathématiques, voir plus haut, pp. 66 et sq.

(5) Cf. plus haut, p. 155. Par hygiène cérébrale, Comte arrête ses lectures en 1838. Il atteint un état d'isolement intellectuel incroyable.

passer dans son psychisme tout l'ordre, toute la générosité, toute l'espérance que sa pensée savait répandre dans l'enchaînement des faits. C'est le premier pas, décisif, vers la résurrection morale, le premier triomphe de l'esprit positif sur les fatalités modifiables du cœur humain. Le mouvement qui fait ainsi *passer de l'abstrait au concret* les secrètes vertus de la sérénité intellectuelle sauve l'avenir d'une philosophie ; mais il en préfigure aussi le plus haut achèvement (1). La conscience positive avait déjà la certitude que ses conquêtes intellectuelles sont germes de richesses pratiques, pleines de fécondité morale et sociale ; maintenant, elle sait qu'elle est digne de les exploiter, et connaît toutes les ressources qu'elle doit mettre en œuvre.

Dans le solitaire et douloureux enfantement de la sécurité morale, l'âme d'Auguste Comte s'est inconsciemment fortifiée contre sa plus intime incertitude. En affinant, en enrichissant ses aptitudes affectives, en les vouant à leur seule mission, elle les a complètement libérées du « complexe » qui les paralysait. Elle est, *et c'est là le plus grand miracle*, admirablement préparée à l'expérience décisive, attendue, qui doit, remplissant les vœux de jeunesse, ouvrir à la philosophie totale les vues concrètes de l'action (2).

CLOTILDE

Entre les deux carrières d'Auguste Comte, carrière philosophique et scientifique où naissent le *Cours*, la *Géométrie*, l'*Astronomie populaire*, carrière politique et religieuse marquée par le *Catéchisme*, le *Discours sur l'ensemble du Positivisme*, la *Politique*, l'*Appel aux Conservateurs* et la *Synthèse*

(1) Action évidente de l'attitude, de la technique schématisante sur l'intelligence qui la porte.

(2) Avant même l'intervention de Clotilde, on observe donc le déploiement complet de l'attitude schématisante jusque dans la sensibilité de Comte.

subjective, une dernière crise, exceptionnelle (1), marque le point de rencontre de l'évolution affective et du mouvement de la pensée abstraite.

Clotilde de Vaux domine ce tourbillon intérieur ; elle lui donne une forme ; elle est, dans toute sa plénitude, la présence complémentaire qu'attendait l'espérance positiviste pour s'élever à la maîtrise du concret. Le contenu affectif de l'exigence concrète n'est donc pas extérieur à cette unique perception de véritable amour. Auguste Comte lui-même a longuement insisté sur la signification exceptionnelle, le rôle *déterminant* que cette communion sentimentale revêt dans l'esprit (et aussi dans la forme) du positivisme religieux.

Selon les interprétations *immédiatement* « objectivantes » de l'histoire du comtisme, ces énoncés, cette prise de conscience de l'intermède sentimental sont considérées comme autant d'aveux ! La seconde carrière d'Auguste Comte n'est que l'épilogue imaginaire d'une fièvre amoureuse. Renversement, par la souffrance, et par la passion contenue, des disciplines objectives d'une pensée impuissante à résister au rêve.

A notre avis, rien n'est aussi propre qu'une telle conception à montrer le vrai danger des « interprétations » historiques ! Le fait individuel qu'elle transpose, loin d'être minimisé, mérite bien tout l'honneur qui lui est fait, mais non la place qu'on lui réserve. Il est hors de doute que « l'expérience » affective, suivie si ardemment par Comte dans son amour pour Clotilde, doit jouer un rôle, et un rôle extrêmement profond, dans la genèse du positivisme religieux, que son contenu doit être une des clefs qui donnent le secret des parties des plus mystérieuses de la construction. Mais il n'est pas moins hors de doute que tout l'esprit concret du système, toute son ambition politique religieuse et affective

(1) Cette crise se déroule pendant l'année sans pareille, avril 1845-mars 1846.

étaient inscrits et même formulés dans la trajectoire qu'il a déjà parcourue au moment où se place l'« accident » historique : rencontre de Clotilde par Comte dans la famille de son élève Maximilien Marie.

Autant il serait ridicule de réduire « l'année sans pareille » à un simple épisode d'une fertile carrière amoureuse, autant il est faux de transformer, à partir de 1845, l'histoire mentale de Comte en l'appendice d'une biographie romancée. Au moment où la « logique de sa mission » rencontre la « logique de son amour » (1), Auguste Comte sait déjà, et depuis longtemps, que sa philosophie n'est pas un « intellectualisme ». Il sait même très bien, et sent encore mieux, dans quelle direction pratique, et affective, elle doit se développer (2). Ce qu'il pressent, et ce qu'il tente déjà, c'est le progrès intérieur, l'enrichissement sentimental qu'il se doit à lui-même, et sans lequel l'achèvement « éthique » de son œuvre ne lui paraît pas concevable.

Cette continuité intérieure de l'exigence concrète, nous avons voulu, dans tout ce qui précède, en retrouver l'allure. Non qu'il s'agisse pour nous d'y chercher une source de thèmes doctrinaux : notre ferme propos est, au contraire, de ressaisir les perceptions affectives de Comte sous l'aspect original qu'elles purent offrir dans leur première spontanéité ; de les distinguer des formulations objectives, sous lesquelles Comte dut les expliciter pour en transmettre le souvenir. Malgré l'inévitable apparence rationnelle qu'y apporte le discours, une telle vue rétrospective ne prétend nullement à retracer, encore moins à déduire, un historique raisonné, explicatif et cohérent.

Elle vise simplement à noter comme sentiment ce qui est

(1) Suivant les excellentes formules de M. Gouhier.

(2) Et, comme on l'a vu, Comte est aussi bien conscient de la « règle du jeu » — c'est-à-dire du rythme de construction schématique entre l'abstrait et le concret, selon lequel se développe son *invention* philosophique.

sentiment, à faire admettre les éléments subjectifs, avec leur coefficient propre, parmi les conditions où se constitue la pensée positive et qui la définissent historiquement.

Aussi bien toute attitude jugeante et objectivante, toute incessante sollicitation causale nous semble ici hors de propos. L'appréciation du vrai ou du faux, du juste ou de l'injuste, n'a aucun sens en la matière ; elle se substitue, en général, et bien fâcheusement, au seul effort de précision qui soit susceptible de rendre des services véritables et qui viserait à noter de plus en plus finement les événements subjectifs, avec leur valeur interne : le contexte extérieur, le commentaire psychologique, étant seulement invoqués parmi les instruments indispensables d'une telle recherche, et réduits au rôle discret d'auxiliaires méthodologiques (1).

Cette adaptation progressive au rythme affectif d'Auguste Comte, cette tentative pour nous mettre en harmonie avec les exigences de sa sensibilité sont les véritables fins de notre enquête. C'est à parfaire ce « réglage » subjectif que nous nous sommes efforcés jusqu'à présent, et c'est lui que nous voulons finalement atteindre en revivant ce dernier amour.

Toute autre attitude nous semble aussi peu conforme à l'intelligence véritable du positivisme qu'aux exigences du goût. L'histoire d'Auguste Comte et de Clotilde de Vaux a déjà fourni aux commérages, aux biographies plus ou moins

(1) En ce sens, la biographie critique présente l'avantage indiscutable de « déromancer » l'histoire traditionnelle, de décomposer aussi les constructions objectives où sont formulés les chocs du sentiment. Mais à ce travail déjà difficile, la reconstruction psychologique et historique substitue bien d'autres incertitudes. À la fiction traditionnelle, une pseudo-objectivité tente de se substituer. Quand l'auteur la soutient, ou seulement la suggère par des effets littéraires, il évite difficilement de s'y introduire. Il s'expose presque inévitablement au reproche paradoxal, en apparence, mais souvent justifié, de trop enlever et de trop prêter à son héros. On ne transige pas avec la vie intérieure. Annexer du réel et dissocier du rêve, ne constituent qu'un progrès fort aléatoire vers l'âme d'un auteur.

romancées, aux insatiables amateurs de psychologie « littéraire » une suffisante pâture. Trop de prétentieux exégètes ont voulu savoir, mieux que les amants, le vrai sens de l'amour, refaire ce drame à leur taille, et nous en délivrer la leçon. Quand on se penche sur le dialogue de deux êtres sincères, le mieux est encore d'écouter leurs voix, d'apprendre leur langage.

Aucun récit ne peut suppléer à la perception directe de cet échange affectif. Les « lettres » recueillies par le *Testament* d'Auguste Comte nous en conservent un souvenir si direct et si expressif que tout commentaire en devient superflu. Le *Testament* est la véritable « clef » des intentions concrètes du positivisme affectif. Encore faut-il vouloir, et savoir, entendre la naïve sincérité de ce témoignage, saisir tout ce que renferme d'éternel son humble saveur humaine.

* * *

Véritable initiation individuelle à l'esprit concret du positivisme, prospection significative du patrimoine sentimental d'Auguste Comte, la lecture du *Testament* est indispensable à la compréhension complète de l'œuvre philosophique, mais elle n'est guère susceptible d'en précéder l'étude. La philosophie et les confidences amoureuses s'éclairent réciproquement. Aussi bien, à qui l'aborde sans préparation, le *Testament* ne livre que ses apparences les plus superficielles, naïves, et surtout banales.

Ce qui a préludé pour Auguste Comte à la méditation de l'amour, et ce qui doit nous guider à sa suite, c'est l'amour de la méditation. Derrière les phrases timides et les banalités conventionnelles de la première lettre, il faut déjà pouvoir sentir une direction, une volonté, une ardeur créatrice, et le triomphe anticipé d'une vocation unitive. Cette sympathie intellectuelle, condition préalable de toute interprétation fidèle, est doublement nécessaire pour la lecture de ces

textes, qui non seulement expriment le tempérament de Comte, mais développent le mystère commun de deux originalités affectives.

C'est à travers le voile ambigu du dialogue, et suivant les réactions nouvelles de la sensibilité comtienne, que nous devons accéder à la présence agissante de Clotilde. Si la voix du philosophe semble d'abord remplir et dominer l'entretien, ce n'est pas tant en vertu de sa puissance dialectique et de sa fécondité épistolaire, que par l'allure décidée, l'ardeur et l'élan affectifs qu'il y apporte dès le début. C'est avec une vraie flamme de jeunesse qu'il entre dans le jeu (1) ; son souffle ne faiblira pas jusqu'au douloureux épilogue, et il poursuivra seul jusqu'à sa dernière heure le dialogue si précocement interrompu.

En 1845, tous les éléments intellectuels de la doctrine sont épurés et codifiés : l'éducation abstraite par laquelle l'esprit s'élève à son état positif est entièrement accomplie. La création de la *Sociologie*, le *Discours sur l'esprit positif* ont couronné l'édifice de la science, d'une science pure et objective, mais déjà modelée par les exigences de l'unité humaine. Dans cet accomplissement opiniâtre de l'œuvre philosophique, l'âme de Comte a éprouvé la richesse croissante de ses ressources affectives. Au moment où se clôt la préparation abstraite, sa vie sentimentale devient plus exigeante ; un courage nouveau, une vigueur intacte l'entraînent peu à peu à de nouveaux espoirs (2). A vrai dire, dans cette lutte incessante contre les douloureuses tentations de la solitude et du désespoir, une énergie insoupçonnée se concentre, une incroyable « gymnastique » affective exerce sans relâche toutes les aptitudes du cœur.

Dans son long et systématique recueillement, Auguste Comte a si bien tendu ses forces intérieures qu'il s'est créé un véritable génie sentimental, un trésor affectif dont il

(1) Cf. *Testament*, p. 257.

(2) Son véritable recueillement affectif — non pas sexuel — aura duré près de vingt ans : 1827-1845.

déploie brusquement la virtuosité quand il rencontre Clotilde. L'inexpérience totale des « conduites » amoureuses, les faiblesses, voire le ridicule du langage, des attitudes, ne doivent pas faire illusion. A quarante-sept ans, Comte compense par une incroyable jeunesse de cœur toutes les imperfections de son éducation sentimentale. Un mouvement spontané, et infaillible, l'entraîne vers la conquête d'une affection. Ni hésitation, ni incertitude. Il sait qu'il aboutira, qu'il gagnera de haute lutte cette intimité jusqu'alors impossible et inespérée, cette communion affective qui sera sa vie et sa paix spirituelle. Prodigieux tour de force, chez cet ascète, ce polytechnicien prolongé, ce mathématicien sans enfance, que d'oser inventer, si tard et si bien, l'appel à l'amour (1).

Il eut, dès le début, l'intuition du succès, et le sens des armes efficaces : il connut la puissance d'une naïve sincérité et sut en mépriser les risques. Dès la première minute, il eut foi en cette nouvelle destinée.

Et c'est sans doute pourquoi lui fut toujours épargné le seul échec irrévocable qui aurait pu l'atteindre. S'il put paraître aux yeux de Clotilde souvent étrange, tout nous prouve, en revanche, qu'il ne lui fut jamais indifférent. Sans doute, l'étonnement a préludé ; mais il cède bientôt. L'attraction d'une sensibilité très affinée par l'imprévu d'une violente nature affective, d'une puissante intelligence fut irrésistible : l'attitude de Clotilde, dès le début, écarte tout risque de désintérêt.

Si la gloire du philosophe, la place qu'il tenait dans la famille de Clotilde et dans l'amitié de son frère, plaidèrent en faveur de son amour, on peut douter que ces circonstances l'eussent bien défendu contre une antipathie décidée, ou même seulement contre une solide indifférence.

M^{me} de Vaux avait chèrement acheté une véritable

(1) *Testament*, pp. 242-246.

indépendance de goût, et sa liberté d'allures était suffisante pour décourager radicalement une importune sollicitude. Depuis le brutal dénouement d'un mariage sans tendresse, elle avait dépouillé bien des préjugés. Une passion sans espoir et sans joie était venue détruire ses dernières illusions sentimentales. Aussi apportait-elle une grande lucidité dans le commerce du monde ; refoulant, par civilité, sous la grâce féminine, les plaintes inutiles, évitant jusqu'au souvenir de ses souffrances.

Jeune encore, une expérience déjà trop lourde lui inspirait une sagesse précoce, supérieure au renoncement : un goût viril de maîtriser le sort, de redresser son courage intérieur. Elle eut toujours des intimités parmi les hommes ; les comprenant mieux que les femmes (1), elle apportait à les juger une finesse particulière, dont elle prit bientôt conscience... « *Je n'ai pas de beauté, j'ai seulement un peu d'expression* », expliquait-elle au philosophe quelque temps avant sa mort. Petite phrase d'apparence banale, mais au son discret et juste, que l'amour reconnaît et bientôt éternise (2). Pour Comte, elle évoquera toujours ce visage apparaissant dans l'univers morose d'autrefois et dont la seule présence fut une réponse définitive à l'inquiétude sentimentale. Par lui s'anime, et déjà s'éclaire, la destinée. Une intimité vient de naître, qui ne laissera plus jamais de vide où puisse reparaître le néant de l'amour.

Devant le raisonneur tenace aux immenses épanchements épistolaires, si discrète, si effacée que nous apparaisse Clotilde, c'est elle, cependant, dont la présence invisible permet, appelle, suscite la passion, dirige réellement le cours de ces longues confidences. Ses petites lettres, ses courtes phrases significatives, ses aphorismes offrent de ses dons littéraires (et de son intelligence) une idée bien plus fidèle que

(1) *Testament*, p. 463.

(2) *Testament*, p. 87. (Cette phrase fut insérée, par Comte, dans ses *Prières quotidiennes*.)

les premiers essais romanesques. Le temps (1), les forces physiques, l'expérience lui firent également défaut pour donner sa mesure. Elle est plus proche d'elle-même dans l'intimité du dialogue.

Mais son œuvre maîtresse est sous-jacente à ces traits brillants, solides et parfois profonds que la tradition a déjà recueillis ; son vrai génie fut de comprendre et de savoir aimer.

L'amertume d'une vie sans horizon pouvait la conduire au scepticisme ou à la révolte : au moins à la sécheresse. Elle y apprit au contraire la vraie sympathie. Une rare élévation, une énergique volonté d'échapper à l'égarement comme au mysticisme (2) produisent toute la sagesse qu'elle tira de ses souffrances : tournure d'esprit peu commune et dont la persistance signalera à Auguste Comte une véritable parenté spirituelle (3). Si les circonstances douloureuses de sa vie la préparèrent à une compréhension, plus que féminine, des besoins affectifs, à cette intuition de ce qui est solide et de ce qui est vain dans les différentes prétentions de la nature humaine, c'est sa force d'âme qui les avait fait fructifier ; c'est elle qui devait lui conférer, en définitive, sur la sensibilité du philosophe, un ascendant infaillible.

Initiée par l'expérience morale à un difficile stoïcisme féminin, la souffrance physique et ses incessants combats lui ouvraient sur l'homme, et sur les choses, des vues très sûres et très cruelles : limites toujours proches de la chair souffrante, dépendance de notre nature, ironie permanente de la médecine (4). A cette épreuve continue de la misère humaine, Clotilde réagit uniquement par la sincérité. Son

(1) Et le calme indispensable.

(2) Cf. *Testament*, pp. 378-379, 436.

(3) Rôle *traditionnel* de Clotilde dans l'histoire affective de l'altruisme. Malgré le ton des écrits et de certaines formules, malgré l'apparence, Clotilde est moins romantique que *positive* (déjà !) : héritière des femmes du XVIII^e siècle, avec plus de douceur et de féminité, d'*instinct sympathique*. Ces rapprochements sont évoqués par Comte lui-même.

(4) Cf. *Testament*, pp. 525-529.

secret, le soutien de son courageux orgueil (1), l'origine de son charme pénétrant, c'est une entière loyauté vis-à-vis de soi-même.

Ce qui subjuguera si profondément Auguste Comte, c'est la liberté intérieure à laquelle on participe, par l'amitié de Clotilde. Ni mystique, ni révoltée, elle dit sans hypocrisie ce qu'elle souffre et ce qu'elle craint ; elle analyse sans faiblesse le goût qu'elle trouve à la vie (2). La femme qui a vraiment consenti sa part de souffrance humaine est aussi incapable de s'abuser sur la nature que sur l'homme : elle détient spontanément l'éternel positivisme de l'affection (3).

Si la pénétration féminine se trouve surtout dans cette lucidité affective, la simple sagesse consiste à en dépasser la déprimante perfection. Pour qui se connaît bien, échapper à soi-même n'est pas une feinte. On n'est vraiment sincère que si on évite aussi de se complaire en sa sincérité.

La courte existence objective de Clotilde se résume dans cette lutte plus profonde, plus virile, plus mystérieuse aussi, contre le désespoir et le néant, par un effort de création volontaire. Volonté de faire une fin, de produire une œuvre, de trouver un équilibre : ni romantique, ni pessimiste. Patience de se construire un nid intellectuel, d'abriter une sensibilité trop à vif, de se défendre par l'action contre l'usure intérieure, de dominer complètement sa souffrance en la transposant, en la dépassant, en l'utilisant.

Le besoin d'indépendance domestique et matérielle n'est que l'aspect extérieur, et social, de cette exigence créatrice, de cette ardeur inventive qui ne peut s'épanouir qu'avec la liberté. En desserrant l'étreinte du conformisme

(1) « Le malheur est un défi qui finit par s'adresser à l'orgueil, qui finit lui-même par dominer le reste » (*Testament*, p. 356, lettre du 9 octobre 1845).

(2) Cf. *Testament*, p. 521 : « il faut payer son droit d'humanité de quelque façon » (Lettre du 23 février 1846).

(3) « L'affection qui a accepté des nécessités douloureuses doit être cimentée » (*Testament*, p. 525, lettre du 24 février 1846).

bourgeois, en évitant l'accaparement insidieux des contraintes familiales, Clotilde cherche mieux que la quiétude physique et morale de son être endolori. Elle obéit à un dessein plus profond et plus ambitieux : *donner un sens* à sa vie, produire à ses propres yeux et aux yeux d'autrui, ce qui peut avoir quelque *valeur* dans son âme et dans ses souffrances, se créer une unité, une garantie spirituelle.

La lucidité de l'instinct, l'expérience féminine de la souffrance et du désespoir, qui anticipent sur la sagesse de Comte, nourrissent en Clotilde une vocation constructive, un souci de sauver par l'invention intérieure, la dignité et l'intégrité du moi. Intuition prépositiviste des vertus régénératrices de l'expression affective, sentiment d'un avenir spirituel promis à la foi artistique, conquête de la sérénité par l'acte créateur : promesses lointaines, espoirs, peut-être inconscients, de Clotilde, quand son image commence à s'insinuer dans la trame vivante du positivisme.

C'est une jeune femme toute simple, sans prétention à la philosophie, volontairement oublieuse des prestiges du malheur, et qui médite obstinément une évasion intellectuelle. Ce qu'elle entrevoit, parmi les hasards du journalisme et de la littérature, c'est la discipline tutélaire d'un effort persévérant. Trop avare, désormais, de son ambition et de ses espérances pour évoquer l'amour, elle n'imaginait pas qu'une nouvelle forme de tendresse pût jaillir auprès d'elle, par elle, se nourrir de ses regrets et dissiper un jour les brumes de son cœur.

* * *

L'amour a toujours le ton de la confiance et même son ambiguïté. Ce que cherchait Auguste Comte, quand il rencontra Clotilde, c'était une réponse qui ne pût le décevoir, une adhésion sans cesse rajeunie. Le miracle fut d'abord cette mystérieuse présence : premier voisinage spirituel, où l'enthousiasme reçoit toujours de nouvelles confirmations. Sé-

curité, exaltation de toutes les puissances sentimentales, apaisement et renouvellement du goût. Réponse toujours implicite, toujours à conquérir sur les conventions de l'intelligence. Merveilleuse incitation aux découvertes du cœur.

Le rythme de la communion spirituelle, qui se fait jour dès la première révélation amoureuse, s'installe à travers les remous passionnés du désir. Soulevé par les obstacles mêmes que la nature lui oppose, un amour se dilate et s'élève par le renoncement jusqu'à la certitude. Ainsi la conquête affective, à travers les antagonismes de la chair, instaure une intimité nouvelle.

Le beau mystère commun de Comte et de Clotilde réside dans cette réussite, dans cette aptitude réciproque à fonder sur la plus douloureuse discorde une compréhension plus intime, une correspondance si pénétrante et si nouvelle de deux sensibilités (1). Ce triomphe d'une tendresse qui défiera la mort naquit d'une collaboration sans artifice : contraste de la passion et du progrès de l'intimité sentimentale. La tenace inclination du philosophe n'eût pas enfanté d'elle-même sa métamorphose, sans l'assistance paradoxale d'une volonté antagoniste : pure et franche réserve, simple et clairvoyante droiture féminine, qui refoule les certitudes illusoires, mais qui exalte et qui confirme l'adoration.

Pour défendre son idéal, Clotilde n'a pas derrière elle l'armature redoutable d'une philosophie, mais une sincérité qui ne faiblit jamais. Loyale, sans être prude, elle ne peut tolérer les équivoques du cœur, elle apporte une conscience inflexible, brutale, si la pitié ne l'éclairait, à dissiper les fictions du désir, à marquer toutes les maladresses sentimentales. Dure et subtile éducation du philosophe, qu'elle poursuit, sans préméditation et sans réticence.

(1) Il y a une face psychologique et psychophysiologique de ce conflit douloureux. Mais elle n'est pas éclaircie. Il reste constant que Clotilde eut pour Comte un attachement profond, une affection plus poignante et plus exclusive que l'amitié, et en même temps une « inhibition » physique imprévue.

A vrai dire, les rigueurs de Clotilde sont toujours pénétrées de pitié, d'intérêt, de respect même : elle ne se décourage pas, elle n'abandonne jamais son pauvre écolier d'amour. Elle lui dit la meilleure vérité, celle qu'on trouve pour les êtres très chers, pour ceux qui méritent plus que de l'indulgence ou de l'amitié. Censure sans appel, mais qui ne condamne pas toutes les espérances, elle est reçue comme une exhortation et non comme un désaveu. Jamais celui qu'elle atteint ne la ressent comme une rupture, ne la conçoit dépouillée de toute la confiance qu'elle rayonne. Au contraire, son consentement s'élance toujours au-devant du message, quel qu'il soit, et sa foi l'oriente vers l'avenir.

Toutes les trahisures de l'amour seront impuissantes à ébranler la joie nouvelle de l'âme qui a conjuré la solitude, qui sait n'être plus seule devant son destin. Etre compris (1) : bienfait sans limites, dont la douceur toujours présente domine désormais et apaise progressivement tous les déchirements intérieurs. Si gauchement que s'exprime son amour, Comte ne craint pas que Clotilde le méconnaisse ; il sait qu'elle le devine, qu'elle lit dans ses sentiments, qu'elle en perçoit mieux que personne les profondes et universelles résonances.

De cet accord, les raisons suprêmes, l'assise profonde, dépassent de beaucoup le hasard capricieux du désir. Un destin également cruel, une semblable vocation humaine et positive, faisait converger leurs desseins avant même qu'ils se fussent vus. Humainement parlant, les souffrances de Clotilde lui firent pour son ami une attention bien fine. L'expérience interne de l'attachement, de l'attachement sans espérance, lui faisait une pitié plus avertie, l'éclairait sur la grandeur secrète de cet amour et peut-être sur son destin.

Elle y prit le courage de consoler, d'espérer, d'attendre ;

(1) Voir *Testament*, p. 258 et pp. 344-348.

elle fit naître un dénouement sublime aux jeux cruels de la passion (1).

* * *

Le sentiment qui associa Comte à Clotilde ne cessa jamais d'être aussi exclusif, aussi fervent, aussi entier qu'au premier jour. Le renoncement physique, la mort n'avaient pu entamer sa plénitude. Cet amour, qui put se dépasser sans se nier lui-même (et c'est bien là le miracle), connut toutes les fièvres de la chair : brusque frisson de joie où se fond l'inertie d'un stérile passé, rejet des contraintes rationnelles, ébauche d'un rêve trop exaltant. La violence de cette impulsion, le renouvellement des crises nerveuses dont elle connaissait la tragique filiation, semblent avoir fasciné la pitié de Clotilde : elle savait que l'âge n'avait pas altéré chez le philosophe la jeunesse d'une sensibilité trop longtemps inactive. Elle voulut s'oublier elle-même, oublier sa malheureuse passion, adoucir une autre souffrance... Mais elle se reconnut bientôt impuissante à forcer ses sentiments. Elle dut faire concevoir ses limites...

Cruelles alternatives d'espoir et de détresse où le rêve semble se dissoudre pour toujours. Malgré la pitié, la tendresse, l'intelligente douceur de l'interprète, la raison d'Auguste Comte et son cœur eussent difficilement supporté le démenti des faits, si l'intimité nouvelle qu'il s'était ouverte n'en avait atténué l'amertume.

Au moment où l'espoir charnel doit abdiquer, le triomphe de la nouvelle communauté affective est si complet qu'il éclipse les souffrances du renoncement. L'âme positive peut

(1) *Testament*, pp. 363 et sq. et p. 514. Clotilde cherche elle-même une solution. Entre l'inquisition familiale et les instances passionnées de son ami, Clotilde sut trouver l'énergie nécessaire pour adoucir, pour purifier, embellir la vie. Elle garde intacte sa profonde sincérité, au prix de grandes souffrances morales méconnues de son entourage et en partie de Comte lui-même jusqu'au dernier jour.

prendre hautement conscience (1) de l'échec vital, et l'accepter : elle a trouvé l'abri, le secret d'une invincible unité. Ce qui balance les regrets, c'est la fine perception d'une supériorité chèrement acquise ; ce qui explique la sérénité, c'est l'expérience journalière d'une vie intérieure de plus en plus riche, de plus en plus « attirante ».

Plus qu'une amitié, une espèce d'intériorité à deux, une correspondance parfaite des idées, des sentiments, des présages, une atmosphère d'union où toute circonstance éveille un double écho spirituel. De cette harmonie continuellement accrue, merveilleux développement d'une intuitive compréhension réciproque (2), chaque phase douloureuse d'un conflit trop réel a précisé l'ardente signification, a souligné la valeur (3).

Parente du génie philosophique par une communauté de vocation positive, Clotilde réunit dans l'âme de Comte le plus cher idéal abstrait à la seule tendresse qui n'ait pas menti : positivisme du cœur, positivisme de l'intelligence (4)... Chaque pas vers la tendresse est un effort de vérité, chaque conquête de l'esprit est un gain pour l'amour. Ainsi se dépouille « la double chrysalide », ainsi naît une foi nouvelle, par le seul rajeunissement permis encore à l'humanité.

De cette seconde naissance, Auguste Comte recevra la preuve au sein même des angoisses qui l'accompagnent. Le sentiment seul peut maîtriser l'impulsion des sens. L'amour pour Clotilde obtiendra sans peine, et pour toujours, cette discipline de l'instinct que la raison pure, soutenue par l'exemple de Franklin, avait difficilement su entreprendre (5).

(1) Cf. *Testament*, p. 438.

(2) « Vous avez un cœur fait pour comprendre celui d'une femme », dit Clotilde. *Testament*, p. 246 (Lettre du 15 mai 1845).

(3) « J'ai de singuliers moments pendant lesquels je me compare à une chrysalide,... » disait Clotilde (Lettre du 4 octobre 1845 — *Testament*, p. 350). Comte adopte l'image, et la développe profondément, religieusement (Lettre du 19 octobre 1845 — *Testament*, p. 363).

(4) *Testament*, p. 380.

(5) *Ibid.* pp. 439 et 527.

Douceur de la paix intérieure, charme d'une rêverie toujours peuplée, mystérieux pouvoir de la communion humaine : se réjouir et souffrir en un autre que soi. Découvertes du cœur, délicieuses confirmations d'une philosophie véridique : l'équilibre individuel et l'unité collective obéissent aux mêmes fatalités, résument un même ordre fondamental. L'intelligence peut expliquer l'histoire et formuler les lois de la conversion positive ; elle peut anticiper. Elle ne peut jamais remplacer l'inclination décisive du sentiment.

L'affection entraîne tout ; véritable moteur du devenir humain, elle en est aussi l'universelle origine : « L'amour pour principe ». Mais cette puissance, malgré son évidente primauté, reste trop ambiguë, trop aveuglément asservie aux besoins du corps et aux fins de l'action (1). Pour faire éclater sa valeur universelle, il faut qu'un véritable amour lui révèle les perspectives et les richesses du renoncement. Conversion nécessaire, naturelle, où se reproduit dans l'âme individuelle le dépassement caractéristique de l'animalité par l'humanité : fin dernière de l'esprit.

Le véritable amour ne se retranche pas de la communauté des hommes, ni des fins salutaires de l'action. Il ne connaît ni le quiétisme, ni l'isolement. Si les premières morsures du désir réveillèrent brutalement chez Comte la violence individuelle de l'instinct, jamais son amour pour Clotilde n'emprunta le visage de l'« égoïsme à deux ». La trop célèbre image de M^{me} de Staël ne garderait un sens que pour les stades abolis de l'évolution positive. De même que l'amour véritable n'est jamais inactif, visant toujours le bonheur réel d'un être humain, c'est-à-dire plein de besoins, de même il n'est jamais « à part », il adhère activement à la communauté des hommes. « Altruisme à deux », sentiment de convergence unitive, l'élan qui mène vers Clotilde fait corps avec le mouvement générateur du positivisme.

L'existence d'une Humanité à servir, à aimer, à promou-

(1) *Politique positive*, III, 67.

voir (1), n'est pas un fond de tableau, une perspective de philosophie, l'agréable panorama d'un rendez-vous d'amour. Par définition et par expérience, Clotilde appartient au destin même du positivisme. Le moment où son visage rentre dans l'univers abstrait du philosophe, la valeur de son rayonnement, la plénitude concrète qu'elle lui fait éprouver ne peuvent avoir qu'un sens : c'est le véritable amour universel qui vient de pénétrer dans sa solitude, d'infuser aux symboles qui l'entourent la chaleur vivante de l'affection.

Gage de la nouvelle alliance, cet amour seul éclaire et justifie les finalités concrètes de l'histoire (2) ; il ouvre les temps de l'âme régénérée. Préfigurant l'avenir des sentiments humains, il prélude aux harmonies finales de l'esprit et du cœur ; il les développe toutes dans son sillage triomphant.

Progresser en amour, en amour de Clotilde, et adhérer de plus en plus clairement au devenir de l'humanité, sont un seul et même acte. Le passage final de la pensée abstraite à l'organisation politique et religieuse n'est possible et même concevable que par l'approfondissement vécu du concret affectif. Approfondissement simultané d'une nouvelle vie intérieure et des virtualités encore inédites de l'Etre collectif, une tendresse ingénieuse envahit toute la constitution intellectuelle de Comte. Insertion totale et définitive d'une originale finalité concrète aux racines de la spontanéité inventive, l'« imitation » amoureuse de Clotilde, réalise journellement cette fusion de l'humanité et de l'intelligence sans quoi

(1) « Tout ce que j'ai conçu jusqu'ici, tout ce que je concevrai jamais, pour développer en tous sens la grandeur de l'homme, j'étais certain de pouvoir le soumettre utilement à ta cordiale sagesse ; auprès de toi seulement je ne craignais plus d'être jamais soupçonné d'une affectation sentimentale contraire à l'ensemble de mon caractère intellectuel et moral. » Cf. *Testament*, p. 110 (*Confessions annuelles, Dédicace*).

(2) Voir la charmante *Lettre philosophique sur la commémoration sociale*, composée pour M^{me} Clotilde de Vaux, à l'occasion de sa fête. Première « Sainte-Clotilde » (*Testament*, p. 240^a).

toute science est vaine et dont la meilleure philosophie ne peut jamais ébaucher qu'une fragile anticipation (1).

*
* * *

Une « intimité » de mieux en mieux enracinée (2), une fusion progressive de la pensée et du sentiment dans une tendresse sans égoïsme : ainsi naît un amour universel... Clotilde était trop bien préparée, trop douloureusement attentive, pour n'en pas discerner les extraordinaires progrès. A partager et à protéger cette délicate création, malgré les plus vives souffrances, elle sut consacrer toutes ses puissances de sympathie. Quand elle dit (et elle aime à dire) combien elle se sent profondément proche, confiante, de plus en plus réconfortée, dans cette chaude ambiance spirituelle, ce n'est pas pure politesse ou pitié. A défaut d'une philosophie pour traduire sa certitude, elle laisse parler sa reconnaissance. Plus encore qu'une protection affectueuse, qu'une très proche consolation, c'est une garantie morale qu'elle trouve près de son ami ; le vrai tuteur de ses ambitions secrètes : le confident et le conseiller des tentatives audacieuses, l'arbitre de la libération intérieure.

Autour de ce refuge immatériel, les discordes s'évanouissent, les déchirements intérieurs, les souffrances du corps se laissent adoucir en confidences. La lassitude même de l'âme disparaît quand elle se tourne vers l'extraordinaire, l'unique amitié.

Ce que savait Clotilde, c'est qu'il ne faut pas presser le cours des affections ; que le temps doit modeler même la forme de nos attachements (3). Mais elle sentait aussi qu'un grand don lui était fait ; que pour certaines valeurs qui de-

(1) Pour Comte, la femme aimée peut « représenter » l'Humanité parce qu'elle est le sujet vivant d'une expérience concrète où se réalise complètement la fonction schématisante.

(2) Cf. *Testament*, pp. 479 et sq. et 506.

(3) « Laissons le temps nous guider et nous faire. » *Testament*, p. 350

vaient naître d'elle, une grande affection humaine s'était donnée, et que le meilleur d'elle-même en devenait peu à peu inséparable. Elle n'ose baptiser « ce sentiment d'élite » (1) ; mais elle ne craint pas de le reconnaître, de l'évoquer, d'y rêver... Elle aime à retrouver sa présence quand son corps douloureux obtient quelque répit (2). Le triomphe de la maladie respecte ce souvenir : suprême et cruelle certitude des confidences sans lendemain (3).

Bien avant ce temps, avant l'épreuve de la mort et son accablante lumière, les étreintes de l'absence, le vide et l'angoisse des séparations firent à cet amour un visage d'éternité.

Auguste Comte avait souvent anticipé l'horreur d'une absence sans retour, ce pressentiment d'une chute irréparable dans la solitude antérieure.

Trop attaché à son amour, et à cette chair fragile, il sait qu'une certaine chaleur de vie s'éteindra en lui, si Clotilde disparaît : vers cette « mort » anticipée, tout son désespoir s'élancerait, mais il est trop pénétré de Clotilde pour attenter à cette image d'elle-même dont il porte l'avenir (4). Cette intimité sans cesse ravivée où il se meut maintenant, c'est le meilleur de lui-même imprégné d'un amour sans limites. A Clotilde, et à leur commune espérance, il doit la sauvegarde, l'héritage d'une ardente communauté. Le respect de l'amour seul peut comprendre et surpasser la terrible détresse du déchirement final. Accroître sans cesse cette présence intérieure, rendre toujours plus intense l'image de Clotilde qui adhère au plus profond de lui-même : enthousiasme farouche de l'amour, qui coïncide avec l'essor spirituel de l'œuvre positive et qui ouvre au désir d'éternité son seul espoir d'apaisement.

(1) Sentiment bien clairement évoqué : *ibid.* p. 511.

(2) *Testament*, pp. 344-396-399 et sq.

(3) *Ibid.* pp. 548-549. Dernière lettre de Clotilde (dimanche 8 mars 1846).

(4) Et qu'il sent lourde de souffrances cachées, de profonde et mystérieuse vertu.

Ainsi l'incorporation de cette tendresse à son œuvre, à sa vie, à son être tout entier apparaissait déjà au philosophe comme la « morale » essentielle de son attachement à Clotilde. Exploitation consciente (1) des aptitudes créatrices de l'amour ! Sans cesse ramené par la passion au centre intuitif d'où jaillira l'élaboration finale, l'esprit du philosophe s'accoutume à percevoir l'avenir humain à travers des moments de plénitude affective. Achèvement du système, structure essentielle de la *Politique positive*, tout prend forme à la faveur d'une méditation sans sécheresse où l'analyse résulte de l'effusion.

Régulateur de la sensibilité, excitant de l'intelligence, l'amour affine l'intuition, élève la qualité de ses trouvailles : apprentissage douloureux de la précision sentimentale, le premier bienfait de l'expérience concrète ne s'était-il pas manifesté dans cette guerre incessante contre les « fausses positions » du cœur où Clotilde (2) fit si bien paraître le prix d'une exacte sincérité ? Épreuve indispensable à la culture intérieure, où la clarté n'importe pas moins que l'enthousiasme. Ce que suscite cette vie en Clotilde, et selon Clotilde, ce dont elle favorise l'éveil, c'est une vision toujours plus tendre, plus profonde et plus sûre de la grandeur humaine. Ce goût du sublime qu'il nous est permis et demandé d'atteindre, Clotilde le répand sans affectation dans ses moindres maximes ; c'est lui qui inspire discrètement son courage, sa volonté de création. Le philosophe a retrouvé dans cette connaissance de la vraie beauté morale, dans ce penchant invincible au « grand », la flamme de sa propre jeunesse : mais épurée, fortifiée, agrandie.

En Clotilde, par Clotilde, il rejoint la lignée de tous ceux qui surent éprouver comme un sentiment d'amour leur besoin

(1) Voir, par exemple, *Testament*, pp. 441-442, 492 et sq. (rôle de l'affection entre la pensée et l'action).

(2) Au prix de grandes souffrances, d'efforts secrets, dont Comte ne comprendra et ne développera que plus tard la vertu profonde. Cf. plus haut, p. 176, et *Testament*, p. 446.

de se dépasser, leur certitude d'une vocation sublime de l'homme : souvenir cruel du noble et malheureux Condorcet, du sublime et tendre Vauvenargues, si précocement arraché aux espérances du genre humain (1). Quand l'union de cette générosité intellectuelle à la profonde, ardente intimité de l'amour, lui apparut clairement indissoluble, l'amant de Clotilde sentit que toutes ses tribulations avaient pris fin (2). L'amour qui pouvait triompher du désespoir constituait déjà une armure invincible. Sur elle vinrent se briser les inquiétudes matérielles (3), les souffrances physiques, le doute sur l'œuvre, sur le destin, la crainte même de la mort et de la solitude.

L'attachement à la vie ne se distingue plus de l'attachement à Clotilde, sans qui cette vie n'eût jamais connu sa seule justification. Du néant de la vie intérieure, Auguste Comte, par un amour purement humain, accède à la vie unitive : vivre n'a plus de sens désormais, si ce n'est cette vie unanime que l'amour nous révèle, par la seule identification véritable où l'homme soit admis (4).

(1) Entre la destinée de Vauvenargues et celle de Clotilde, l'intuition comtienne établit une intime association. Cf. *Testament*, p. 109.

(2) Cf. *Testament*, p. 500.

(3) Cf. *Testament*, p. 518.

(4) « La mort ne reproduit pas mon isolement antérieur, car rien ne peut plus me priver ni me dégager de ma seule union véritable » (*Concessions annuelles, Dédicace, Testament*, p. 116).

CHAPITRE III

DE LA FUSION CONCRÈTE A LA VIE SUBJECTIVE

L'ADORATION INTIME

La nouvelle existence d'Auguste Comte est visiblement orientée vers la plus haute perfection de sa plénitude mentale. Les formes qu'elle adopte, la structure qu'elle choisit pour s'affermir, n'apparaissent pas après coup, en seconde ligne, et comme des conséquences lointaines d'une construction rationnelle. Bien au contraire, la vie intérieure s'était spontanément donné des garanties et des témoignages, des commémorations, avant même que l'intelligence eût formulé le secret de sa découverte affective.

Une heureuse ébauche nous conserve le souvenir de cet instant de grâce où l'illumination de l'amour éclaire tout l'avenir du positivisme. C'est trois mois à peine après la première rencontre que la fête de sainte Clotilde (1) fit jaillir de l'âme du philosophe les pages les plus émouvantes et les plus « justes » qu'ait jamais inspirées l'idée positive de la commémoration sociale (2). Pour la première fois, l'idée abstraite de la filiation humaine, si lourde de virtualités (d'appels sentimentaux), trouvait une expression adéquate, dégageait toutes ses valeurs. Le cortège invisible, lointain, trop discret, des tendresses séculaires devenait

(1) 2 juin 1845. *Testament*, pp. 240, 260 et 372.

(2) « *Lettre philosophique sur la commémoration sociale* ». Voir p. 179.

soudainement proche ; un amour, un pieux et fervent amour se faisait enfin l'interprète irrésistible du passé.

La sérénité, l'allégresse de cette effusion philosophique, sa touchante spontanéité, évoquent irrésistiblement l'atmosphère de confiance, de recueillement et de tendresse où Comte vient d'accéder ; nous rendent étrangement proche la certitude nouvelle qui l'anime. Déjà bien éclairé sur la profondeur de son attachement, le philosophe devine le sens universel, la richesse inépuisable et le rôle décisif du mouvement qui le pousse vers Clotilde ; il sait maintenant diriger l'incessant effort qui l'entraîne à se connaître en elle, à se dépasser par elle...

L'amour a envahi tout l'être ; l'œuvre future en suivra la diffusion progressive, à travers l'enchaînement des idées, et l'écheveau des sentiments ; mais il règle déjà le rythme du corps. La première Sainte-Clotilde marque la naissance d'un culte nouveau (1).

* * *

Création spontanée d'une ardente imagination, équilibre instinctif des angoisses passionnelles, le culte positif est avant tout la libre satisfaction des activités du cœur, un champ nécessaire ouvert à son exercice : il faut compenser l'absence, calmer l'inquiétude, le besoin douloureux de voir l'être aimé, d'être près de lui (2). Bientôt Comte lui-même révélera à Clotilde comment ces rites éternels du fétichisme amoureux concourent naïvement au maintien de ses plus pures espérances (3).

L'élan d'un attachement sans égoïsme, où la volonté de communion se dépasse par sa propre exigence et s'élève à

(1) Auguste Comte date du 16 mai 1845 la « révolution affective » de sa philosophie.

(2) La puissance de l'imagination de Comte et sa mémoire verbale sont le ressort essentiel du culte positif.

(3) *Testament*, pp. 347, 372 et 433.

une valeur universelle, trouve dans ces humbles talismans des repères, des stations où il se recueille : leur seule présence est déjà une garantie. Confirmation matérielle toujours efficace, ils entreprennent une fixation objective de ce pur progrès intérieur que suscite la fusion sentimentale : insertion de l'amour au cœur de la pensée abstraite, identification du développement affectif et de l'invention spirituelle en une seule et même conquête, plénitude vitale du concret. Mais ils ne sont qu'un point d'appui pour la méditation amoureuse. Celle-ci recherche une expérience plus intime, une image de l'être aimé plus proche et surtout plus active : elle attend une réponse toujours neuve et toujours familière aux appels de la passion.

Le dialogue de l'amour est la seule action vraiment pleine ; si l'expérience de l'intimité passionnelle découvre les virtualités infinies de la foi, c'est qu'elle nous introduit directement aux conditions de la vie subjective.

La réciprocité mouvante de deux êtres est une incessante perception de l'au-delà humain. Dans une sphère privilégiée, la vieille routine de l'égoïsme et de l'isolement, la fatale séparation du sujet et de l'objet finissent par se dissoudre. Toute initiative s'ébauche avant nous et se prolonge au delà de nous-mêmes ; tout événement jaillit d'une nature plus étrange, mais plus enveloppante et plus féconde. Souffrir et jouir en autrui, c'est agir sur soi par un autre que soi, penser et sentir plus intensément que par les seules forces de l'individu, subir et diriger une présence commune, qui nous crée à nouveau et nous révèle de minute en minute à nous-mêmes. Dialogue de l'amour : seule incantation efficace, seule profitable, *seule* emprise véritable des hommes sur leur mystère.

L'action réciproque s'ébauche et s'accomplit par les mots qui formulent la tendresse. Il existe pour chacun un art de se faire soi-même, en formulant les secrets de notre monde intérieur ; une vertu des véritables prières plus puissantes sur notre propre cœur et par la grandeur de l'amour, que les ardeurs importunes, les sollicitations du désir.

Si l'expression purement verbale des émotions individuelles suffit souvent à orienter leur destin (1), pour la conscience ouverte à l'identification affective, s'exprimer c'est invoquer beaucoup plus que soi-même ; c'est déjà recevoir, de la présence amie, la preuve la plus mystérieuse et la plus efficace, la douce contrainte, l'irrésistible pression intérieure, l'affectueuse orientation de l'être tout entier.

*
* *

Quand un sentiment se poursuit en sympathie universelle, il est plus facilement soutenu par la pensée que par la mémoire du corps (2).

L'appel de l'esprit à l'esprit, la plus pure de toutes les évocations, devient aussi la plus efficace : l'idée abstraite est la plus sûre gardienne du souvenir. Mais il faut que la chair elle-même participe à cette résurrection ; il faut une présence vérifiable, disponible, pour soutenir par l'adoration le rythme journalier du cœur. Aux reliques, aux objets, aux lettres amoureuses, la méditation et la philosophie se joignent sans artifice : association réelle, fructueuse, parce qu'elle est spontanée.

Le secret du culte, c'est le passage d'abord naïf, puis conscient et volontaire de la vertu évocatrice des témoignages matériels, des dialogues et des souvenirs à l'examen spirituel : mouvement indivisible d'adhésion et de participation, qui renouvelle sans cesse l'action intérieure d'une communion sentimentale. Aptitude spécifiquement religieuse, cette possibilité de dépassement intérieur résume et

(1) Cf. Remarque de Comte à Valat : « Jusque-là, si je ne le fais pas encore positivement [c'est-à-dire *exprimer* complètement à son ami tout ce qu'il faut penser de Caroline],... c'est uniquement dans la crainte que cette confidence détaillée ne réagisse sur moi de façon à m'ôter toute possibilité de retour ; car, je me connais, c'est là l'effet qu'elle produirait. » *Lettres à Valat*, p. 183. Lettre du 27 novembre 1825.

(2) D'où la vocation *concrète* du schématisme de l'abstraction, immédiatement apte à la *fixation* affective,

concrétise les leçons du véritable amour. La découverte d'une technique affective du progrès individuel est solidaire de la conversion altruiste du désir (1).

Le même mouvement qui portait la passion au-dessus des antagonismes de la chair, qui lui ouvrait le chemin de la vie unitive, préparait l'âme et le corps à un art efficace : les rites généreux de la vie subjective jaillirent des souffrances, des angoisses et des espoirs du renoncement.

A la torture de l'absence (2), aux exigences inquiètes du désir, dès les premières heures de la révélation passionnelle, Auguste Comte voulut opposer la puissance de son imagination, de sa mémoire visuelle, et utiliser sa continuité affective à se tromper elle-même (3) :

Mais il n'arriva jamais à régler par sa volonté ces apparitions intérieures, ces « présences léthargiques », où s'apaise la fièvre de ses insomnies : incertaines et troubles évocations de la chair. A cette tentative directe, mais équivoque et infructueuse, de l'instinct, la véritable expérience de l'intimité affective substitue d'abord la culture nouvelle des sentiments et le goût de la sincérité intérieure. Le rêve le moins irréel n'atteindra jamais à la simple plénitude de la tendresse lucide, à la fusion sans artifice de l'intelligence et de l'affection : l'amour est proprement cet état de grâce où l'inconscient s'exprime tout entier dans la perception claire. Comme les plus susceptibles divinités, l'enthousiasme des amants ne se satisfait pas de simulacres ; il lui faut des offrandes intactes, l'intégrité de l'âme et du corps.

(1) Ce qui explique la valeur incomparable de la personne de Clotilde, toujours évoquée comme symbole de la conversion altruiste et comme vivante preuve de la « réussite » affective.

(2) Cf. plaintes de Comte dans ses lettres à Clotilde. *Testament*, p. 346.

(3) « Je n'ai plus maintenant besoin de souhaiter des rêves impurs, et je me félicite de n'avoir pu, malgré ma vaine attente scientifique, en réaliser la systématisation. Ce n'est pas dans une léthargie nocturne que je te sens auprès de moi. » (*Testament*, p. 128 : *Confessions annuelles*, dimanche 25 juin 1848.)

Loin de s'abandonner, le premier devoir et la première jouissance sont de se mieux posséder, de prendre de mieux en mieux empire sur soi-même, par autrui. Délicieux scrupules intérieurs, retour sur les péripéties de la vie sentimentale, véritable et bienfaisant examen de conscience où nous précède, nous éclaire, nous pénètre une présence de plus en plus proche.

C'est cet itinéraire spirituel que doivent jalonner désormais les humbles témoins objectifs de la nouvelle alliance. Les « lettres » jouent un rôle privilégié. Elles gardent la mémoire incorruptible des moments d'une expérience sans retour. Jointes aux phrases que le cœur a retenues, aux attitudes qu'il a toujours présentes, elles lui retracent sans arbitraire le chemin de sa conversion, elles décrivent éternellement cette voie immatérielle qu'il doit suivre pour adorer.

Les idées et les signes, les objets, les actes enfin s'organisent suivant cette trame. Chaque inflexion sentimentale rappelle un thème de la philosophie et s'inscrit dans une image privilégiée : tous les éléments réels de l'évocation affective se localisent, s'agrègent, se correspondent parfaitement. Tout concourt à l'élaboration complète d'un schème inventif de la vie religieuse, instrument concret de progrès spirituel.

En se modelant sur l'expérience intérieure du progrès affectif, en le revivant et l'enrichissant sans relâche, la conscience claire atteint une exceptionnelle puissance de concentration ; l'intelligence et le sentiment s'affermissent et s'affinent par leur intimité prolongée.

La mémoire volontaire est incomparablement plus pure et plus fidèle, plus stable que la mémoire du rêve ; elle est aussi bien plus efficace, plus pénétrante. Les tableaux qu'elle évoque ne sont plus de vagues projections du désir, ni les inertes dépouilles d'un temps mort, figé dans un espace conventionnel ; malgré l'apparence immobile que le lan-

gage leur impose, ces moments synthétiques s'étendent tous dans une même indivisible continuité. Grâce à la présence active de l'amour, ces parcelles objectives d'une histoire toujours vivante ne retomberont jamais dans l'« inactuel ». Le véritable usage de ces stations où le souvenir se recueille, ce n'est pas de recomposer du vécu avec le résidu des passions, c'est d'expérimenter le même devenir toujours vivace, toujours proche, qui les soude au présent ; c'est de soutenir, par une ascèse efficace, la souplesse d'invention spirituelle, l'aptitude récente de la conscience positive à se sentir maîtresse de sa propre durée.

Ce rappel provoqué des certitudes spirituelles, cette résurrection des espérances, des découvertes intérieures, sont inséparables des conditions concrètes de la plus précise évocation. L'intelligence positive ne retrouve son élan fondamental que dans la persistance d'un mouvement d'amour : interiorité sans égoïsme, incessante révélation des richesses infinies de la vraie tendresse humaine, où se purifie la raison.

Entre le rythme des souvenirs passionnels et l'essor créateur de la liberté morale, il y a plus qu'un parallélisme de fait, ou qu'une légitime correspondance philosophique : par l'amour de Clotilde, expérience décisive de l'unité, ils s'identifient concrètement.

La conscience claire ne s'enferme donc pas nécessairement dans l'enceinte objective et fragmentaire du « moi ». Formée à toutes les complexités du réel, instruite par la souffrance et « aspirée » par un sincère mouvement d'amour, elle s'ouvre, sans rien abdiquer d'elle-même, à la présence totale d'autrui (1) : expérience renouvelée d'une rare communion humaine, où l'esprit élève l'âme tout entière, et le corps,

(1) Présence agissante, de plus en plus prochaine, et qui s'anime enfin au moment où nous sentons sa tutelle invisible prolonger dans l'instant présent l'orientation de notre âme, s'unir à notre volonté dans le devenir commun de nos pensées et de nos actes. Cf. *Testament*, p. 125.

aux délices de la véritable unité. L'imagination, assouplie et fortifiée par l'exercice spirituel (1), résume concrètement les progrès de l'évocation subjective, en confirmant les anticipations du cœur.

Invoqué dans la détresse, un visage éclaire les détours de l'itinéraire sentimental et de l'ascèse intellectuelle ; au terme de la méditation, plus vivace que dans un rêve, sa lumière dissipe déjà les ténèbres de l'avenir.

Le corps obtient donc sa certitude et son équilibre dans ces rites d'adoration intime aussi capables de discipliner les actes que de purifier les sentiments. Dans le culte de Clotilde, produit spontané de la ferveur amoureuse et de l'espérance philosophique, Auguste Comte se créa d'abord une discipline de vie. En canalisant l'expansion sentimentale dans ce rythme journalier, il parvint à maîtriser, à utiliser pour le progrès intérieur les dangereux remous de la passion, à diriger son équilibre psychique. Mais il y trouvait une garantie plus haute, une consolidation de ses gains spirituels, une possibilité d'étendre bien plus loin leurs bienfaits.

Ce que la nouvelle technique affective apporte d'essentiel, ce n'est pas seulement un procédé plus pur et plus efficace d'évocation amoureuse, substitué aux prestiges de l'instinct, à la magie sexuelle des rêves et du désir, mais bien une méthode de communion spirituelle : recherche de la plénitude concrète, cette puissance se fonde sur un souci d'universalité. L'individu ne s'y oublie, ne s'y dépasse, qu'en affirmant sa conscience rationnelle, en poursuivant l'élan d'une inspiration morale. L'instinct sexuel introduit l'homme à l'expérience de la communauté affective ; le culte de la tendresse lui ouvre le chemin de l'amour universel : renoncer à l'impulsion égoïste, adhérer au fonds commun des destinées humaines, tel est le secret du meilleur amour, et ses vraies chances d'éternisation.

(1) Souvenir et transposition d'abord spontanés, puis certainement conscients de la tradition ignatienne. Cf. *Testament*, pp. 81 et sq.

Le culte de Clotilde réalise déjà, en Auguste Comte, ce que le positivisme doit procurer à tous les hommes : l'unité intérieure et la communauté spirituelle. Lier les hommes entre eux, en unifiant l'âme de chacun, fonder sur la conscience claire l'équilibre de l'individu et l'harmonie collective, réaliser un concours progressif de l'esprit et du cœur : pour Auguste Comte cet idéal de jeunesse toujours maintenu, et maintenant très proche, ne peut avoir qu'un nom : c'est la vraie religion.

Ce qu'ébauche pour l'humanité l'adoration intime de Clotilde, ce qui est déjà réalisé dans la vie et dans le cœur du philosophe avant même qu'il ne l'ait clairement perçu, c'est l'achèvement du positivisme, le passage de l'intelligence au gouvernement des âmes, l'avènement pathétique de la religion démontrée (1).

L'EXISTENCE SUBJECTIVE

La mort n'est pas seulement une destruction de l'individu biologique (2), elle est surtout séparation de l'objectif et du subjectif. Tant que le faisceau complet des tendances individuelles s'insère dans le commerce de tous, le plus rare et le plus vulgaire de notre être, le meilleur et le pire de la personnalité se voilent sous les résultats, se perdent dans la masse de l'univers empirique, s'intègrent dans la pensée, l'action et le mouvement collectifs. Et c'est pourquoi nous sommes en grande partie inconnus à nous-mêmes. L'anéantissement de l'agent social fait uniquement apparaître, dans la nappe subjective des réalités humaines ce qui mérite l'immortalité, ce qui a pu vraiment jaillir d'un amour universel. Avec le corps, retombe à peu près dans le néant tout ce qui se rattachait aux besoins égoïstes de la personnalité. A la circulation objective des éléments matériels et

(1) Et, méthodologiquement, l'insertion totale de la fonction schématique dans l'expérience concrète de Comte.

(2) Voir, p. 216, notre *Note sur l'existence subjective*.

des forces biologiques, une circulation subjective se superpose, autrement plus sublime et plus efficace.

A la nature et à la vie, la mort ne restitue qu'une dépouille, à la masse des biens immatériels elle apporte l'offrande d'une volonté. Aussi le trésor commun des richesses spirituelles et des impulsions supérieures croît-il sans cesse en puissance, en certitude, et surtout en dignité. Car il y a une nécessité et une vertu purificatrice de la mort (1).

Cette « productivité » spirituelle, caractère essentiel de l'humanité, se définit justement dans le réel par l'ascendant progressif de la filiation historique (2). L'existence subjective est l'instrument, et l'effet, de l'action spécifique par quoi l'homme disparu modifie sa postérité ; c'est l'organe progressif d'une vocation universelle.

A cette évolution collective vers l'unité spirituelle, l'individu ne saurait participer aveuglément. Son destin ne se joue pas dans la nuit, entre une vie objective dont il connaît seulement les contraintes et une vie subjective où il ne connaîtra jamais sa place. Objectivement, l'existence sociale le fait déjà participer à l'héritage spirituel, aux bienfaits de l'existence subjective : elle lui ouvre l'expérience de l'action commune, de la collaboration humaine. Mais elle lui permet surtout de réaliser dans sa vie, et dès cette vie même, la communion subjective à laquelle il est appelé ; d'engager toute sa vie intérieure dans la continuité d'amour où baigne le genre humain.

Une telle anticipation de l'âme sur sa destinée n'implique évidemment aucune dérogation aux contraintes objectives de l'activité mentale ; elle exerce simplement pour le devenir individuel la puissance de cohésion interne que suppose toujours l'attitude inventive. Entre la connaissance théorique du corps, de nos fonctions cérébrales, de notre milieu social, et la perception intérieure d'une vie unitive, il ne

(1) Cf. COMTE, *Politique positive*, IV, pp. 35 et sqq.

(2) Homme : animal qui a une histoire.

saurait y avoir un semblant de déduction rationnelle, mais il peut y avoir la transition empirique d'une expérience vécue.

Ce passage d'une pure vision objective où l'homme se connaît extérieurement et limitativement, à une prise de contact, à une insertion indivisible et parfaite de la conscience dans l'unité d'un acte supérieur, n'est pas un simple reflet de nos illusions vitales, ni le jeu opportun d'une fiction métaphysique. Modèle de toutes les attitudes inventives, c'est le mouvement réel de l'artiste ou de l'homme d'action ; la démarche générale où l'âme s'élève de la connaissance des lois à la modification des êtres. Le passage de l'abstrait au concret (1) est la conduite humaine la plus fréquente, la plus positive et la moins gratuite qu'on puisse imaginer.

Sa légitimité et sa puissance sont suffisamment illustrées par les annales du progrès pratique et théorique. Mais elle obéit à des conditions strictes ; elle n'est valable, elle n'est efficace qu'en respectant les degrés et les inflexions du réel. Les sciences, leur histoire et leur hiérarchie ne sont qu'une vaste application, une élucidation détaillée de ces règles d'invention spirituelle dont les arts suscitent sans cesse le progrès effectif et dont la Morale positive représente l'épanouissement (2).

Le pouvoir religieux (3) de l'homme s'affirme dans ces préparations successives : un sens de plus en plus affiné du rapport de la connaissance à l'action, une précision croissante dans le jeu combiné des moyens intellectuels affectifs

(1) Dont le *schématisme* définit l'esprit et la technique chez Auguste Comte, pour toute réalité.

(2) La « Morale » est la plus éminente de ces disciplines supérieures où toutes les ressources de la logique sont nécessairement mises en jeu (sentiments, images, signes). Action du sujet sur lui-même, modification de l'être le plus complexe, elle constitue indivisiblement un art et une science, et l'épreuve la plus difficile de nos forces synthétiques.

(3) Cf. « L'homme devient de plus en plus religieux. »

et pratiques, tels sont les instruments peu équivoques de sa vie subjective. Si l'amour achève cette initiation, c'est parce qu'il réalise d'abord une expérience continue de la fusion sentimentale ; qu'il pousse, au cœur de l'intimité humaine, la schématisation positive de l'expérience concrète.

L'art de participer à une existence que nous préférons à la nôtre, la création d'une atmosphère commune où nous apportons notre plus active personnalité, exigent de l'homme une intense mise en valeur de l'héritage intellectuel, une « actualisation » des virtualités religieuses de la connaissance.

L'amour doit sans doute mériter sa conversion (1), mais son rôle ne se borne pas au bref ébranlement de notre personnalité égoïste ; c'est en lui que le progrès décisif de l'homme se poursuit et s'achève. La vie spirituelle du positivisme est surtout une tendresse qui réussit, qui s'épanouit en communion universelle, en conservant toujours la chaleur de ses origines — la vivante et poignante douceur de ses attaches éphémères.

Dans cette création commune d'un sentiment éternel, il est normal, il est même nécessaire que l'homme soit précédé, entraîné par l'intuition féminine. On peut dire, en effet, que l'effort d'adaptation qui élève la conscience claire à la perception d'une vie unitive incombe uniquement à l'énergie virile. D'instinct, la femme est orientée vers les fins subjectives du cœur. Elle tend spontanément à la plénitude sentimentale. Dans la structure du réel, elle apparaît comme

(1) Dans l'intimité concrète où nous introduit un attachement complet, nous prenons conscience d'un tel passage, d'une aptitude à vivre hors de nous-même : nous y trouvons la meilleure occasion d'exercer pleinement la vocation concrète de l'esprit humain. Mais ce n'est pas l'aveugle instinct de la possession qui peut nous élever à un sentiment universel. La tendresse sans égoïsme ne nous est jamais immédiatement donnée : elle est le fruit d'une éducation intérieure, d'un usage réfléchi de toutes nos ressources spirituelles.

un foyer naturel de la sympathie humaine (1) : elle réalise la plus directe émanation temporelle du concret affectif.

De la vie subjective, dont la perception lui est familière, elle se fait naturellement l'interprète (2) ; rien de ce que prescrit ce goût infaillible n'est encore assez tendre, assez profond, assez pur. Les éclairs de la passion doivent passer dans cette atmosphère pour illuminer une tendresse universelle. Infaillible messagère de l'avenir humain, la femme est la première et la dernière éducatrice du sentiment religieux.

Dans la vie, et même après la mort, elle ne se sépare pas de son œuvre (3), car elle est, elle-même, matière de cette œuvre immortelle. Par elle, en elle, une volonté humaine participe à la vie subjective et s'élève à un sentiment universel. C'est cette création qui commence l'éternité et qui suffit à glorifier une mémoire de femme : le cœur n'exige pas d'autre monument.

L'immortalité de la femme, c'est celle d'un amour qu'elle a su protéger.

*
* *

« *Vous n'aurez pas eu une compagne longtemps* » : dans cet adieu d'une clairvoyante tendresse, Auguste Comte aimait à retrouver ses meilleures certitudes (4). Le sentiment plus aigu de son malheur, de sa vie désormais solitaire, lui rendait

(1) Cf. ALAIN, *Sentiments, Passions et Signes*, pp. 55, 61, 65 et sq. et 80. Ces pages renferment la meilleure description psychologique du concret affectif, et du caractère *positif* de la sensibilité féminine.

(2) « ... les femmes constituent spontanément des êtres intermédiaires entre l'Humanité et les hommes » *Politique positive*, II 63. Clotilde, pour Comte, est la révélation parfaite de l'Humanité, parce qu'elle réalise concrètement le développement complet du schématisme affectif. Elle résume, dans un destin original, ce que recelait de virtualités religieuses l'expérience affective de Comte : elle enveloppe toute la série possible des expériences féminines, qu'elle seule peut éclairer, interpréter, justifier.

(3) « Toute digne femme éternelle ne peut pas mourir. »

(4) Cf. *Testament*, pp. 88 et 109.

toujours plus proche l'immensité de son amour, plus proche aussi, la présence douloureuse, agissante de Clotilde (1).

C'est avec une foi plus ardente, un accroissement de vigueur spirituelle qu'il recevait l'horreur évidente du destin, qu'il accueillait l'amertume toujours nouvelle de la catastrophe. Avec une bien plus grande lucidité affective, Comte devient sensible aux nuances douloureuses, au calvaire secret de son amie. Clotilde allait vivre en lui, pour révéler peu à peu les amertumes cachées, le prix de sa courageuse tendresse. Il savait trop quelle part de lui-même avait accepté depuis ce jour une mort anticipée : la souffrance la plus ingénieuse ne trouvait plus rien à détruire dans son désespoir. Mais elle s'était faite inventive, servante volontaire, tenace, du souvenir ; attentive maintenant aux plus discrètes suggestions intérieures (2).

La mort n'interrompt pas le dialogue subjectif : présences et confidences du véritable amour surmontaient déjà pendant la vie objective la contrainte matérielle des séparations. Mais ici, il y a, par surcroît, des aveux — des douleurs — qui demandaient audience. Une intimité concrète suffisamment enracinée pour vaincre la solitude, et pénétrée de sympathies universelles, est indestructible : la révélation du renoncement crée une expérience continue de la communauté spirituelle, qui croît toujours vers plus de profondeur.

Quand disparaît l'être aimé, les premières lueurs d'apaisement ne peuvent nous venir que de cette présence inaltérable. La détresse de la conscience mutilée rend plus nécessaire et plus sensible la vocation universelle de l'amour :

(1) « Noble et tendre victime. »

(2) A la leçon de son amour, Comte devient sans cesse plus accessible, plus réceptif : l'action pénétrante, évidente, de Clotilde, après sa mort, est la rançon immédiate de ses souffrances cachées. Cf. « *Comte, souviens-toi que je souffre sans l'avoir mérité.* » *Testament*, pp. 88 et 116. — La fin de Clotilde, déchirée entre son ami et sa famille, fut cruelle, privée d'apaisement.

ce que l'âme perçoit plus distinctement par cette nouvelle vie, où s'achève une initiation au désintéressement, c'est que la tendresse humaine porte en soi (1) sa principale fin, le secret de son immortalité !

Dans la souffrance, dans l'abandon, un attachement sans réserve, déjà capable de s'élever à la pure et totale charité, trouve la force de s'accroître. Son véritable triomphe, c'est de resserrer le lien des pensées, des sentiments et des actes autour de cette adoration secrète, d'associer toutes les forces vitales au salut et à la sauvegarde d'un héritage immatériel. Invention spirituelle, œuvre vraiment virile et pure où l'humanité vient en aide à l'amour créateur et à l'homme : l'achèvement du positivisme, les événements qui traversent le cours d'une vie méditative, le rythme des progrès intérieurs, tout devient hommage et sacrifice, tout s'allège en confidences à l'amie défunte. Clotilde est l'intermédiaire vivant entre la douleur humaine et le cœur du philosophe.

La création religieuse soutient son créateur : le sentiment d'adoration intime et le service des destinées humaines se renforcent réciproquement. Toute exigence morale se colore de tendresse, et les élans de la passion s'orientent d'eux-mêmes vers la purification collective. La plus intense vie privée du cœur trouve dans l'expansion publique son naturel épanouissement.

Loin de fuir la lumière et la cité des hommes, l'amour cherche auprès d'eux ses meilleures confirmations. Les déviations du désir ne sauraient atteindre la vie subjective, quand elle soumet sa puissance aux volontés protectrices de l'avenir humain (2).

(1) Cf. *Politique positive*, IV, p. 49. « Il n'y a rien de réel au monde qu'aimer. » Citation de *Delphine*, de M^{me} de Staël.

(2) Cf. p. 217 : « Vivre au grand jour » n'est pas seulement une règle de morale pratique, c'est la maxime d'action caractéristique de l'âme régénérée.

* * *

Aucune magie affective, aucun prestige du désir n'aurait pu mériter à Auguste Comte la paix intérieure qu'il connut par l'adoration de Clotilde. Dans ce passage de la fusion affective à la vie religieuse, il sut ne jamais compromettre, mais, au contraire, soutenir l'avenir de la foi par les exigences du sentiment. Son mérite fut d'incliner, d'associer au service du spirituel la puissance de l'imagination concrète, l'ardeur et l'intransigeance de la passion, — surtout de ne jamais sacrifier ce qu'il sentait de grandeur en lui-même. Le triomphe de son amour sur la mort et sur le désespoir fut une élévation de l'être tout entier (1).

Dans une vie toute modelée par sa tendresse, l'amie ne cessait d'être présente et agissante, plus intimement peut-être qu'aux premiers jours de la passion (2). Sa brève et douloureuse histoire, bien loin de s'effacer dans le temps, rayonne toujours la même lumière affective. La durée qu'elle désigne se dilate sans cesse ; c'est en elle que vit, que sent, qu'agit le Prêtre de l'Humanité. Retour victorieux du souvenir, véritable communion spirituelle qui se renouvelle chaque matin, le présent du positivisme est le développement religieux d'une année sans pareille, où l'amour ne vieillit pas.

A l'évocation de l'esprit, le visage de Clotilde n'est jamais insensible ; plus fidèle à la tendresse qu'aux troubles du désir, il éclaire, d'une lumière toujours plus proche et plus ardente, les élans de la charité nouvelle.

Dans ce brûlant équilibre de la foi, l'âme d'Auguste Comte connut une véritable sainteté ; inépuisable source d'un

(1) « Malgré la catastrophe, ma situation finale surpasse tout ce que je pouvais espérer et même rêver avant toi. » *Politique positive*, IV, p. 552.

(2) *Politique positive*, Dédicace, p. XVI (VAUVENARGUES) et p. XVII. Comte partage désormais tous les moments, tous les aspects de ce silencieux sacrifice. Il perçoit, il accepte tout l'élan intérieur de Clotilde.

rayonnement que le témoignage de ses disciples a fait parvenir jusqu'à nous : Comte atteint le schème de l'amour universel à travers l'expérience continuée d'un attachement sans espérance.

Ceux mêmes qui ont le mieux perçu l'étrange intensité de cette ferveur morale (1) hésitent à y voir une forme très authentique du sentiment religieux.

Entre la religion positive, code abstrait d'une discipline totale de l'homme, et les rites concrets d'un amour surhumain, ils n'admettent pas de commune mesure. Auguste Comte est difficilement accepté comme initiateur d'une nouvelle attitude spirituelle parce que son comportement philosophique semble directement incompatible avec l'appétitude religieuse : conscience fermée au mysticisme, rebelle au surnaturel, ignorant l'inquiétude du salut. Pour qui restreint la vie spirituelle au dialogue mystérieux de l'âme avec son Dieu, dans les cadres traditionnels de la foi révélée, toute interprétation religieuse du positivisme est contradictoire ; car la doctrine d'Auguste Comte ignore systématiquement le surnaturel. Mais les contradictions dogmatiques ne peuvent rien contre la profondeur des parentés sentimentales (2).

Si la religion démontrée ignore nécessairement le surnaturel, elle perçoit et proclame le surhumain. Du mystère qui nous baigne, elle désigne non seulement l'étendue objective, mais surtout la présence dans l'homme : elle nous enseigne que, pour être familier, il n'est pas moins proche, ni moins redoutable. Du salut, l'inquiétude personnelle la touche peu, mais bien la valeur collective. Nous nous ju-

(1) Etat d'âme apostolique et profondément fervent, comme le montrera douloureusement le bouleversement affectif dont M. de Blignières sera la cause, et que suivront de près la dernière maladie et la mort du philosophe.

(2) Voir plus loin, p. 216, notre *Note sur l'existence subjective*.

geons et nous sauvons réciproquement ; et notre énigme ne s'éclaire qu'en la communion de tous : le salut du monde.

C'est à cette profondeur de sympathie qu'il faut atteindre pour juger l'expérience comtienne de l'amour, attitude qu'il faut bien appeler « religieuse », et dont un interprète irrécusable a clairement reconnu, a profondément aimé l'accent évangélique (1). Faiblesse, imperfection, misère matérielle et morale de l'homme sont les véritables excitants de cette lumineuse charité : le secret du mouvement décisif où la tendresse la plus ardente s'élève au renoncement et à l'adoration.

Dans le déroulement subjectif du positivisme, le culte de Clotilde n'est pas un accident ou une superfétation. Cette fusion spontanée d'une pensée universelle et d'un véritable amour est la projection concrète d'une vocation intérieure très simple et très profonde, qui dirige toute la vie, et toute la réflexion du philosophe.

L'énergique certitude d'une vocation utilitaire (2), les inquiètes aspirations d'un enthousiasme scientifique et social, trahissent, dans les fièvres abstraites de la jeunesse, le développement impérieux d'une authentique charité intellectuelle, orientée vers l'action intérieure. La construction finale d'*un symbolisme* religieux, la recherche des satisfactions esthétiques et affectives dans la rénovation du fétichisme ne sont pas l'expédient désespéré d'une vocation spirituelle qui s'ignore, l'intrusion honteuse du transcendant dans la forteresse d'un préjugé positif ; car le positivisme d'Auguste Comte n'a jamais conçu de telles confusions, mais bien de fines communautés entre la science et la force religieuse du sentiment.

Dans l'intuition comtienne, la dialectique du concret

(1) Voir l'*Appendice* de notre ouvrage, p. 262, et notre article sur *Positivisme et Spiritualité* (*Revue de Synthèse*, octobre 1932, p. 173).

(2) *Le logogriphe*, déjà cité, voir p. 52, note 1.

revêt un tout autre sens : le néo-fétichisme n'est pas le péché savant d'un anthropomorphisme en mal de divin. C'est la simple et nécessaire expansion d'un amour qui a réussi. Donner une valeur religieuse aux fictions de l'imagination concrète, ce n'est pas abandonner pour un rêve primitif la clarté de la conscience rationnelle, c'est fixer dans une relique collective la certitude d'une tendresse universelle : comme on retrouve dans une image effacée toute une tendresse d'autrefois, retrouver une présence du sentiment dans les archives de l'amour humain.

Il serait étrange que la Terre, l'Espace, ne nous transmettent pas d'allusions affectives quand la pureté d'un théorème ou la sublime perfection d'une pensée mathématique sont susceptibles de nous émouvoir ? L'homme, qui a su faire passer de l'abstrait au concret ses créations les plus indirectes (1), serait-il donc impuissant à ranimer une tendresse éternelle dans les choses qui l'ont bercé ?

Pour qui suit attentivement le rythme organisateur du positivisme, même dans l'exercice le plus délibéré de la rigueur objective, un élan d'amour universel est toujours inclus. Volonté uniforme d'atteindre par l'intelligence la réalité de l'amour, d'éviter à la fois le mysticisme des théologiens et l'empirisme des intellectuels, cette attitude originale ne trouve que dans le plus ardent attachement humain l'occasion de s'exprimer, de se définir, de s'affirmer concrètement, de se donner une formule objective et une méthode de développement continu.

Les mots traditionnels sont beaucoup trop équivoques ou trop ambitieux pour s'adapter sans trahison à cette permanente orientation intérieure. Ils ne laissent pas suffisamment assouplir leur signification selon les rapports nuancés de la discipline intellectuelle à l'intention effective.

(1) Cf. Théorie des couples de POINSOT, et *Politique positive*, II, pp. 48-49 (expérience de l'amour des lois abstraites). Voir aussi *Synthèse subjective*, p. 419, et notre texte pp. 66 et sq. et 162.

Refuser ou accorder au positivisme d'Auguste Comte l'unité statique d'un sentiment religieux est également insuffisant : les termes de mystique ou d'enthousiasme, de métaphysique ou de religion, de politique ou de morale, sont impropres à condenser les vertus paradoxales d'une conquête rationnelle de l'unité affective. Ce qu'impose réellement l'histoire sentimentale du positivisme, c'est surtout une constante exigence d'élévation individuelle, de grandeur, de dépassement. De cette tension intérieure, le point d'appui est toujours une connexion de la pensée abstraite aux fins collectives de l'affection, aux aspirations à la fois lointaines et intimes d'un amour universel.

Pour comprendre véritablement le sens du positivisme, il faut savoir adopter, avec son vocabulaire et ses présupposés scientifiques, l'attitude intérieure qu'il implique. La réalité humaine y est vue sous un certain angle caractéristique qui rend convergentes les fins du cœur et les besoins de l'intelligence (1). C'est cette originale création d'une tendresse purement humaine et cependant au-dessus de l'humanité qu'a peu à peu définie la carrière sentimentale d'Auguste Comte. Pour qui cherche, dans l'essor d'une charité inventive au delà de nos frontières biologiques, l'essence du divin, la perception comtienne du concret affectif est une forme authentique de l'expérience religieuse.

(1) Cf. PÉCAUT, Introduction à l'édition du *Catéchisme positiviste*, p. XXXV.

CONCLUSION

Il peut sembler paradoxal, sinon même très artificiel, de clore, sur une religion personnelle de l'amour humain, sur une transmutation singulière, et inédite, de l'instinct sexuel, un cycle de transformations méthodologiques spontanément issues du mécanisme de l'abstraction. Cependant, à partir d'une intuition mathématique historiquement définie, et même trop strictement « arrêtée » (1), ce qui s'apparente nécessairement chez Auguste Comte au rythme authentique d'invention abstraite, à l'expérience directement vécue de la philosophie mathématique, à l'analyse transcendante profondément méditée et généralisée, c'est la stylisation interne de l'expérience sentimentale, et son épanouissement religieux.

Prétendre donner sous cette forme unilinéaire une représentation complète des origines subjectives du positivisme serait une gageure, que nous n'envisageons pas de soutenir ! On pourrait craindre, à juste titre, qu'une telle prospection, réduite à elle-même, bien loin de saisir l'essentiel d'une méthode positive, ne nous entraîne dans des « régions » troubles, nous incite à des conduites mentales trop divergentes, n'impose en définitive un afflux incessant de notions étrangères, et même radicalement hétérogènes, à ce qu'on est convenu d'appeler encore l'« esprit positif ».

Aussi bien n'entendons-nous pas supposer ici une valeur *intrinsèque* à l'itinéraire intuitif proposé par les rapports

(1) Autour de l'« intuition » à la Poincaré.

de l'abstrait au concret chez Auguste Comte. Un tel cycle d'évocations, une telle reconstitution d'atmosphère, ne se donnent que comme « subjectifs », c'est-à-dire comme purs artifices d'adaptation psychique, relatifs aux contingences humaines de la connaissance positive : notre propos est simplement d'y montrer un milieu propice (à notre avis le plus propice), en tout cas le seul complètement accueillant pour certain acte méthodologique par lequel nous définirons la construction continue de l'esprit positif.

Nous ne prétendons, en aucune façon, décider qu'il faut admettre *a priori*, ou rejeter, l'idéal et la technique méthodologiques de Comte. Nous pensons simplement que, pour bien comprendre cette technique, il faut y associer intimement une atmosphère abstraite et une atmosphère concrète : celles que l'histoire nous permet de restituer par l'invention mathématique (telle que Comte pouvait la concevoir) et par l'expérience affective, où s'inscrit, tout entière, sa vie.

Réduite à ces prétentions, qui semblent, sous leur forme purement relativiste, suffisamment modérées, notre initiation intuitive à la formation d'un esprit positif souffre cependant d'une insuffisance évidente : elle n'offre ce contact subjectif, cette participation à l'atmosphère, au milieu nutritif du positivisme, à cet espace privilégié des mouvements spirituels de Comte, que sous la forme d'une stylisation abusive. La stylisation est inévitable en ces sortes de tentatives ; mais ici, elle se montre particulièrement hardie, limitant tout le domaine subjectif, tout le champ expressif des allusions comtiennes aux propriétés « extrêmes » de l'intelligence et du cœur.

Bien que le conflit de l'esprit et du cœur, comme on le sait, soit à la racine des spéculations comtiennes et même, comme nous le verrons, figure au terme de l'intuition positive, rien ne nous autorise à lui présupposer cette fonction éminente. Aussi ne pouvons-nous aucunement, pour le chemin que nous avons suivi, et pour celui qui le prolongera, assimiler cette

stylisation extrême au véritable nuage d'allusions subjectives qui trahirait moins grossièrement l'atmosphère authentique où croissent les pensées comtiennes, constituant peu à peu une *Méthode philosophique*.

C'est sous cette réserve fondamentale que nous pouvons utiliser les termes de notre description, et l'allure qu'elle donne au rapport d'abstrait à concret, pour une approximation valable des origines de l'intuition comtienne. En réalité, des rapports, des contrastes, des schèmes tout semblables à celui qu'éveille pour nous le mouvement de l'abstraction mathématique et du concret affectif sillonnent le champ entier de la connaissance positive, l'enveloppent complètement de leurs réseaux homologues.

En nous limitant aux deux pôles apparents, celui de l'intelligence et celui du sentiment (ce qui est l'application exacte d'un principe méthodologique (1) particulièrement cher à l'intuition comtienne), nous nous préoccupons surtout de faire apparaître la raison commune, la fonction uniforme, logique et méthodologique, de ces rapports d'un genre inédit : nous préparons l'inventaire plus complet des invariants qu'ils admettent.

La seule justification de notre choix, c'est l'avantage (décisif, à notre avis) qu'il présente pour notre dessein. Il s'agit, en effet, de comprendre, avant tout, la *nature* originale et la fonction de ces rapports. C'est ce que nous avons tenté de faire, en choisissant les domaines où ils s'exercent, de façon telle que leur valeur de contraste soit portée à sa plus haute et significative intensité.

LE SCHÉMATISME COMTIEN

Ce qui peut paraître, dans notre choix, relever d'un paradoxe volontaire exprime simplement les besoins très spéciaux d'une certaine analyse psychologique : recherche d'une

(1) Principe des extrêmes.

source d'inductions plus aisées, d'une information plus fine, plus attentive aux rythmes originaux de la pensée comtienne, en travail de construction méthodologique.

Or, si nous ne nous sommes pas abusés, nous croyons avoir dégagé, dans deux domaines privilégiés une allure intuitive caractéristique.

Il nous a semblé que l'insuffisance même, la spécialité de nos champs d'épreuve faisait apparaître avec plus d'évidence l'énergique vocation généralisatrice des tendances qui s'y manifestent de façon si originale : le disparate des expériences proposées, par notre artifice de restitution subjective, aux plus authentiques inspirations de Comte, en souligne énergiquement l'aptitude unitive. Même si l'on prétend s'enfermer dans l'enceinte étroite de l'abstraction mathématique, même si l'on se confie volontairement, et exclusivement, au concret affectif de Comte pour écrire sa biographie, on expérimente sans cesse une permanente tendance au raccordement des domaines antithétiques, agissante encore entre ces pôles apparents de l'univers positiviste.

De l'un à l'autre se développent, irrésistiblement, et dans la trame impartiale de l'histoire, des séries d'allusions, des réponses, des correspondances, parfois même localisables, et susceptibles d'objectivation immédiate (1), et qui constituent, en tout cas, invariablement des germes d'organisation intuitive spontanée.

On peut même préciser déjà le processus suivant lequel apparaissent ces germes d'organisation, et dans quel esprit il faut les recevoir, pour les bien entendre : d'une part, selon l'intention d'Auguste Comte, et d'autre part, en fonction des artifices d'analyse par lesquels nous les avons mis en évidence.

A partir d'un contact inventif de l'esprit comtien avec

(1) Dans une règle d'action, un témoignage figuré, une structure logique, un *schème* caractéristique.

une philosophie arrêtée de la science mathématique, et sous l'excitation évidente des idées-mères de la synthèse politico-scientifique (vision encyclopédique des sciences — espoir d'une physique sociale) une forme d'organisation et de création spéculative apparaît : d'attaches mathématiques vivantes, authentiques, mais d'avenir, et de vocation, ultra-mathématique. Elle se définit essentiellement par un *schème*, instrument de formulation et d'action méthodique ; schème issu, par généralisation et extrapolation proprement comtiennes, du rapport mathématique entre l'abstrait et le concret, tel que le fait expérimenter la géométrie cartésienne — comme type de généralisation *subjective* développant la vertu méthodologique d'un acte objectivant.

A l'autre extrémité de notre champ d'épreuve, un indiscutable effort de dépassement intérieur, — de mutation affective, — assimilable à une forme authentique d'invention morale ou religieuse (et qui, dans les limites de l'expérience comtienne, est indiscutablement « réussi »), se caractérise par une association originale, spécifiquement intuitive, de l'effort intellectuel à l'élan sentimental : et celle-ci s'exprime par le même type de schématisation abstraite.

Association d'abord personnelle et spontanée, puis profondément systématique, qui réussit à se « prendre », à se définir elle-même, à fixer sa technique, en se fiant à un rythme de connexion réciproque immédiatement apparenté au rythme inventif issu de l'expérience mathématique.

La caractéristique invariable de cet art de conversion autonome — de cette surhumaine religion de l'humanité, c'est l'acte d'invention abstraite.

C'est en lui que se trouve le point d'application indispensable de l'effort psychique — ce mystérieux centre de gravité du système affectivo-intellectuel de Comte, dont la méconnaissance fait qu'on a pu ignorer, ou mépriser bien

injustement, le sens profond et la vertu développable d'une religion positiviste.

Dans tout notre domaine d'investigation, un rythme unique semble se propager, toujours virtuellement défini, et toujours actuellement utilisé, par la même œuvre d'unification active de l'intelligence et du cœur : objet fondamental, et caractère spécifique, de l'intuition positive.

Nous ne céderons pas à la tentation, à la naturelle tentation didactique, qui nous incite à opérer, entre ces expériences, quelque confrontation, quelque synthèse plus ou moins arbitraire. Celle-ci ne pourrait revêtir, comme d'ailleurs toute reconstruction analogue, en dehors des activités synthétiques de Comte lui-même, aucun sens.

Il est impossible, cependant, de ne pas sentir naître, monter irrésistiblement sous ces échanges de l'abstrait et du concret, l'agilité, l'universalité remarquable d'un rythme unique d'invention et d'organisation philosophiques ; de ne pas signaler sa continuité, sa fécondité intuitives, sa puissance de création simultanée et réciproque dans le domaine de l'intelligence et du sentiment : sa bivalence. Le rapport de l'abstrait au concret, indéfiniment développable et généralisable, se transmute spontanément en un schème constructif, tendu vers l'organisation complète de tout l'univers politico-scientifique en quoi se concentre le « réel » comtien.

Les « thèmes » spécifiques de la pensée positive apparaissent ainsi comme transfigurés intérieurement par le fourmillement incessant de ces formes analytiques et synthétiques, toutes issues de la même famille d'invention schématisante ; sous l'écorce banale et didactique des vieilles sentences, apparemment périmées, on voit naître une vie nouvelle, s'animer une structure relativiste, mobile, souple, progressive : la trame vivante et évoluant de l'esprit positif, dans la fièvre constructive, dans la fièvre créatrice de la Méthode.

L'expérience « subjective », sélective, abstraite, en quelque sorte, que nous avons tentée sur la pensée mathématique de Comte, sur sa philosophie spontanée, et celle que nous avons poursuivie dans le flux et le reflux sentimental du positivisme, dans son progrès religieux, font apparaître (au moins à titre d'hypothèse privilégiée) le rapport de l'abstrait au concret comme l'instrument type d'une *Méthode universelle*, le schème générateur de tous ses procédés de construction.

Dans cette méthode, dès les premières démarches de sa construction, à chacun de ses moments, et dans ses détails les plus délicats, le jeu de l'intelligence et celui du sentiment se répondent, se soutiennent réciproquement ; de façon d'abord spontanée, qui n'est pas la moins significative, puis de plus en plus systématique.

On passe ainsi, au moins subjectivement, du rapport mathématique ou paramathématique au schématisation développable, généralisable ; schématisation de l'abstrait et du concret, où réside, en tout cas, le centre intuitif des spéculations comtiennes. Ici se trouve le domaine de convergence irrécusable (parce qu'il est toujours vérifiable) de toutes les puissances d'invention, de tous les élans personnels, affectifs, de Comte, et des instruments objectifs, des éléments impersonnels et inaltérables que son inspiration veut mettre en œuvre. Le schématisation de l'abstraction définit le véritable contact entre l'intuition comtienne et la réalité scientifique.

MÉTHODE ET INTUITION

Quelque réserve qu'impose la méthode subjective utilisée, et si prudentes que soient nos conclusions, leur développement complet ne peut manquer d'évoquer, au moins comme thème d'analyse, le problème de la valeur *intrinsèque* du schème comtien.

Si l'on admet qu'un tel schème existe, qu'il résume, entre toutes les hypothèses conçues sur le système, les plus plausibles, et qu'il réalise parmi les formes logiques et les struc-

tures intuitives correspondantes, celles qui se montrent, chez Comte, les plus *naturelles*, ne peut-on lui conférer, à l'intérieur du système comtien, une fonction positive et même une valeur objective. Ne peut-on assimiler ce germe d'organisation aux origines spontanées d'un rythme constructif de la Méthode ? Une telle demande entraînerait l'extension de notre recherche suivant deux directions principales.

Comme nous le faisons prévoir, dès l'Introduction, un essai de restitution historique des sources subjectives du positivisme engage inévitablement toute l'histoire des sciences et de la pensée sociale au XIX^e siècle.

Une œuvre complémentaire (au sens de correction, de suppression des lacunes), œuvre de référence historique incessamment développée, susceptible d'enrichissement indéfini, se trouve donc dans le prolongement direct de notre tentative. Elle est inéluctablement appelée par ce que notre ébauche offre d'insuffisant : échantillon extrêmement limité en son objet, trop individuel — en son champ abstrait, purement mathématique — en sa documentation concrète, strictement réduite à l'affectivité comtienne. L'effet d'une telle investigation ne se traduira d'ailleurs vraisemblablement pas par un progrès incessant, par une suite d'approximations croissantes, analogue à celles que manifestent les sciences de la nature. Il s'agit, essentiellement, ici, d'une reprise de plus en plus profonde, personnelle, relativiste, des conditions subjectives de l'invention comtienne : œuvre de participation individuelle et affective, autant qu'érudite, à refaire chaque fois, et pour chaque époque. Cette œuvre exige, non seulement un matériel d'érudition toujours accru, et en progrès régulier, mais surtout une sympathie, un accès vers l'intimité comtienne, conditions perpétuellement mouvantes, et dont l'accent, le centre d'intérêt, la raison profonde, variables privilégiées, se déplaceront nécessairement dans le temps.

La précision, l'enrichissement de l'atmosphère subjective n'entraînent point, comme corollaire immédiat, sa plus grande stabilité : elles supposent des révolutions, des surprises, un développement inventif radicalement imprévisible. Mais il est une autre exigence complémentaire, aussi directement suscitée par notre inventaire subjectif des sources du positivisme chez Auguste Comte. Exigence complémentaire, au sens, presque contemporain, d'exclusion et de réciprocité, de fonctions antagonistes et inséparables. Celle-ci vise directement à construire cette approximation régulière, stable, des méthodes objectives : nullement promise, mais, au contraire, presque inévitablement refusée aux modes de pénétration subjective — même — et peut-être surtout — au mode historique. La nouvelle exigence, exactement inverse de celle qui préside à cet ouvrage, c'est celle d'une définition *objective* de l'esprit positif, comme constructeur d'une Méthode universelle. Elle aussi fait appel à l'histoire, et à cette même histoire de la pensée scientifique, mais non pas dans la même intention.

Elle ne lui demande pas de nourrir, ou de fortifier des évocations sentimentales, des « participations » personnelles et affectives ; elle lui demande avant tout un contrôle impartial, une suite de références indispensables pour reconstruire, sans ambiguïté, et sans illusion individuelle, un *itinéraire intellectuel*. En cela, elle se conforme à l'exemple, et au mouvement même de la pensée comtienne, fondant la constitution de l'esprit positif sur l'ascèse objective du *Cours*.

Le parallélisme est même plus étroit, et porte peut-être plus loin encore dans la conception d'une Méthode positive. Il ne s'agit pas seulement de répéter le rite de purification intellectuelle recommandé par le fondateur d'une « pédagogie transcendante », mais de retrouver le mouvement authentique de sa pensée à travers l'échelle des sciences — des sciences de son temps.

Or, ce mouvement s'offre, didactiquement, comme une ascension vers une objectivité suprême (l'objectivité socio-

logique) à la faveur de laquelle s'opère, définitivement, le passage de l'objectif au subjectif : c'est cet essor qui devient la matière d'une analyse nouvelle.

La reconstitution objective, la restitution méthodologique complémentaire de nos investigations subjectives viseraient à saisir ce mouvement comme l'exercice continu d'un rythme original, tout entier présent dans chacun de ses développements spirituels, réellement immanent à chacune de ses démarches successives. Ce qui est donné, par la lettre du dogme, comme un acte final, comme la clôture obligée d'un esprit analytique des sciences, constitue en réalité, pour l'exégèse des méthodes (qui scrute la continuité créatrice d'une démarche spirituelle) une espèce d'itération inventive d'un acte intellectuel caractéristique : le développement d'un processus méthodologique uniforme, et qui revient finalement justifier ses origines, c'est-à-dire qui exprime parfaitement l'idéal comtien de la continuité intuitive.

La restitution *objective* de la construction d'un nouvel esprit positif par Comte apparaît donc comme la répétition croissante, mais à une échelle inédite, — et sur une matière plus méthodique et intuitive que didactique ou conceptuelle, — de l'acte, apparemment unique, par lequel on passe, sociologiquement de l'objectif au subjectif.

* * *

Ce qui corrobore ce nouveau mode, proposé pour l'*imitation objective* du positivisme, cette manière — en apparence arbitraire — de suivre le mouvement de l'esprit comtien en quête d'une *Méthode complète*, c'est qu'un tel mouvement s'opère, continuellement, comme une objectivation progressive, mais totalement efficace, d'un schématisation initial : schématisation subjectivement apparenté au rapport mathématique d'abstrait à concret. La méthode de Comte, qui est essentiellement *invention* d'une Logique finale, c'est-à-dire d'un procédé de

« subjectivation », — ou encore, déduction transcendante de l'objectif au subjectif, — ne consiste donc pas seulement dans cette déduction opérée en une seule fois, didactiquement, à un moment privilégié de la construction méthodique. Elle comporte à chaque instant le renouvellement, sans cesse plus efficace, plus ample, d'un même acte de *passage* ; ou, si l'on veut, l'exercice permanent, différentiel de la *Méthode* même, en tant qu'elle se développe, se nourrit, s'appuie sur l'objet, dont elle investit progressivement toutes les déterminations.

L'immanence de la subjectivation à chaque moment de la *Méthode*, et au sein même de tout acte objectivant, suppose une continuité de point de vue, une vision globale et directrice : continuité de l'acte total et des actes infinitésimaux qu'il intègre. Cette continuité commande, oriente tout le mouvement de l'esprit positif ; continuité d'*intuition*, mais au sens proprement comtien, et méthodologique, du mot.

L'instrument, l'expression, le lien vivant, précis, de cette continuité apparaît de façon éclatante, quand on suit attentivement le devenir de la méthode comtienne, dans l'histoire et la philosophie des sciences.

C'est le schématisme de l'abstraction, le rapport stylisé de l'abstrait au concret, qui propose la direction permanente, enregistre les réactions du réel dans l'acte d'objectivation, systématise les contraintes de la science à chaque niveau encyclopédique, les intègre dans une variation caractéristique de sa structure. C'est lui, enfin, qui développe, avec une extraordinaire fécondité méthodologique, au terme de cette élaboration (qui est aussi une ascèse), et sous la forme d'une Logique nouvelle, d'une *Méthode* objective et subjectivante, toutes les richesses qu'il a assimilées et synthétisées.

La reconstruction objective de la *Méthode* apporte donc, croyons-nous, à l'organisation subjective de l'inspiration

comtienne, un *complément* rigoureux : elle la rend susceptible de précision et d'efficacité. Ce que l'initiation subjective décelait au titre de schèmes spontanés, comme germes d'organisation intuitive de l'esprit positif, apparaît désormais comme le corollaire nécessaire d'une Méthode constructive, et se trouve révélé par l'exercice complet de l'acte objectivant.

La Méthode positive, sous toute la diversité de ses formes, exprime une pensée invariable, admet un critère unique. Selon la structure que lui impose Comte, elle ne fonctionne qu'en corrélation profonde avec une schématisation intuitive : schème de l'abstrait et du concret, ou mieux, de leur rapport réciproque, évolutif, dynamique.

Au terme des investigations objectives et subjectives que permet l'histoire des sciences sur la structure du positivisme, une *Intuition méthodologique* apparaît. Elle représente l'élément nourricier, vivifiant, et toujours évolutif, de l'inspiration positive — l'esprit incorruptible de la Méthode. Dernière trace ineffaçable d'un contact toujours sensible, toujours agissant et toujours développable, — parce qu'il fut volontairement immédiat, — entre la volonté réformatrice et un instinct soutenu des réalités scientifiques, elle prolonge la reconnaissance, le respect fervent, parmi les hommes, d'un solide patrimoine spirituel.

NOTE SUR L'EXISTENCE SUBJECTIVE

Une des noblesses les moins contestées du positivisme est d'avoir voulu fonder la communion humaine sur la raison et sur la conscience claire, d'avoir exclu les sentiments vagues, équivoques ou obscurs du faisceau véritable des tendances collectives. Exigence délibérée (1) de pureté et de précision qu'on a souvent taxée de froideur (2), « d'extériorité », ou d'insensibilité religieuse ou éthique : schématisation abstraite qui ignore l'inconscient ; religion illusoire qui méconnaît non seulement le « surnaturel », mais l'obscurité nécessaire de la vie unitive !

Auguste Comte était trop sincèrement, et consciemment, imprégné de véritable tradition catholique, lecteur trop assidu et trop attentif de l'*Imitation* pour n'avoir pas ressenti toute la portée humaine de l'inquiétude « mystique ». Rien de plus concret, de plus dense, de moins schématique que sa « physiologie » des fonctions mentales. Si on a pu l'incriminer de « vitalisme » (3), c'est justement à cause de cet arrière-plan psychique sans cesse impliqué par ses constructions les plus abstraites. Les analyses que nous avons poursuivies illustrent déjà suffisamment cette présence

(1) Peu romantique, mais très cartésienne, et traditionnellement française.

(2) Comme Comte lui-même le prévoyait.

(3) Cf. *Méthode et Intuition chez Auguste Comte*, première partie, chapitre III, p. 182 : le Vitalisme et la Méthode.

continuelle d'un « au-delà » du discours, cette collaboration permanente et profondément efficace de l'atmosphère affective.

La « psychologie » d'Auguste Comte, ne se résume pas dans la critique de l'introspection. Conçue principalement comme le conflit du social et du biologique, elle constitue dans la Morale (1) l'analyse du psychisme et poursuit dans la Religion les conditions de l'unité humaine, sans jamais négliger le poids des éléments obscurs de l'homme « concret ». Ni la spéculation, ni la pratique du positivisme ne peuvent méconnaître l'intervention active et décisive de cette part indéterminée de nous-même où germent nos actes et nos sentiments.

La clarté de la vie religieuse n'est donc pas une transposition intellectualiste et superficielle des apparences didactiques de la science : c'est une volonté consciente de purification intérieure. L'union des hommes ne se fonde pas sur l'obscur communauté des tendances vitales : elle ne se forme et ne progresse qu'avec la raison abstraite. L'instinct a besoin de cette lumière pour atteindre la pureté d'un amour universel : attitude qui définit un spiritualisme authentique.

Pour Auguste Comte, les « ténèbres de la foi » représentent une émouvante et profonde réalité, mais elles ne se placent pas à l'intérieur du dogme, elles résument les rapports du dogme à l'homme qui le porte (2). Toute la vie durant la sincérité et l'amour universel ne sont qu'une conquête incessante de l'intelligence sur l'incertitude de la passion, sur la « nuit » du corps. « Vivre au grand jour », mystérieuse et profonde maxime, dont l'apparente banalité dissimule trop souvent le sens expérimental.

(1) Cf. Ch. BLONDEL, *Introduction à la psychologie collective*, pp. 13, 30 et sq. : Morale et psycho-physiologie chez Comte.

(2) Science et ignorance humaine. Possibilité d'une foi des ignorants. Tout homme est plus ou moins dans cette situation par rapport à la foi positive, dont l'humanité tout entière est garante.

Le contrôle collectif est une garantie évidente de la moralité de nos actes, mais aussi très sommaire, et souvent fictive : comment suffirait-il de le provoquer pour accéder à la sagesse ou à la vertu ? La sensibilité morale d'Auguste Comte était suffisamment affinée pour déceler les limites objectives du précepte. En réalité, ce qu'il y cherche, c'est une orientation subjective, un mot d'ordre spirituel, la plus salutaire tutelle intérieure.

Consigne d'autant plus impérieuse que l'individu développe une plus universelle activité : le paradoxe apparent souligne énergiquement l'intention religieuse du positivisme. Auguste Comte était mieux placé que personne pour connaître la véritable solitude, le nécessaire isolement du philosophe et du moraliste (1) : isolement de fait, et aussi de droit. La pensée, la pensée inventive, est d'abord et principalement une conduite secrète (2) ; les découvertes du cœur, elles aussi, répugnent douloureusement aux promiscuités du commerce social. Vie secrète de l'intelligence et du sentiment qu'il faut vouloir rendre universelle : non seulement par les actes sociaux où elle s'exprime, mais par les habitudes intérieures qu'elle s'impose, par l'orientation qu'elle accepte.

S'il est vrai que nous sommes tous les membres les uns des autres (3), nous devons non seulement livrer notre conduite à notre prochain, mais aussi ce dialogue secret que nous avons avec nous-même et qui commande la destinée.

L'intimité véritable, pure, féconde, unitive, est aussi une extériorisation volontaire. Résumé d'un idéal très exigeant de précision et de clarté, de vérification objective, d'une implicite communion spirituelle, la maxime d'Auguste Comte exprime en termes d'action morale une exigence caractéristique de sa conscience religieuse. Son évidence est

(1) Voir plus haut, p. 155.

(2) JANET, *Débuts de l'Intelligence*, p. 87.

(3) Image de saint Paul reproduite par Comte avec quelque réserve logique, mais avec une grande compréhension affective. Voir *Catéchisme*, édition Pécaut, p. 172.

inséparable des certitudes affectives et des lumières morales qu'il a trouvées près de Clotilde, en Clotilde, — et qu'il développera dans la société subjective de son amie.

L'accord définitif entre la raison et le sentiment, la signification universelle de la vraie tendresse, c'est le triomphe d'une âme devenue transparente à elle-même, entièrement concordante désormais, et pour toujours, avec soi et avec l'humanité (1).



L'adoration intime réalise spontanément la conciliation paradoxale de l'isolement et de la communauté sans laquelle il n'y aurait pas de vie intérieure. Elle nous permet d'appliquer à toutes nos représentations, et même aux plus concrètes, l'exceptionnelle puissance de liaison, dont le bénéfice semble limité d'ordinaire à la spéculation scientifique (2).

Mais pour cet usage, il n'est pas nécessaire d'exiger d'autres aptitudes que celles dont la raison positive suppose l'exercice quotidien. Le langage ordinaire est par excellence le type de ces conduites inventives, où l'individuel ne s'affirme et ne se connaît qu'à travers le social (3). Plus généralement toutes les fonctions humaines de conception et d'expression supposent l'appel, au moins inconscient ou indirect, à une « nature » collective, à une existence morale, dont on applique les lois. Un ensemble de réalités spécifiques, réalités supérieures à l'individu, sans être nécessai-

(1) C'est en cela que Clotilde résume *concrètement* (par une expérience toujours vivante, inédite, évoluant dans l'âme de Comte jusqu'à sa mort) la suite de méditations sentimentales, la série de témoignages que Comte portait en lui-même sur la réalité affective de l'Humanité. ❖

(2) Elle réalise, pour le donné *affectif*, ce que le schématisme avait réussi pour l'expérience intellectuelle : un instrument d'organisation intuitive.

(3) Cf. *Politique positive*, II, 219-220 : la théorie du langage et le blasphème des antisociologues.

rement transcendantes à l'homme, est supposé par tout son comportement social. La contrainte de ce milieu cohérent et homogène, dont l'activité, l'efficacité et la permanence sont plus immédiatement appréciables que celles du milieu extérieur, est un des facteurs essentiels du mouvement et de l'équilibre humains. Si la forme et le nom de cette existence subjective suivent nécessairement les vicissitudes de l'évolution intellectuelle, son influence est toujours croissante. Sa présence efficace oriente invariablement le cours de toute activité ; c'est pourquoi les vivants obéissent de mieux en mieux à « l'ascendant » des morts.

Permanente mémoire des héros et des saints, souvenirs et anticipations de la grandeur humaine, éléments d'une atmosphère purement spirituelle, où s'annulent les contraintes de la vie physique et où nous faisons librement régner les lois morales : pour peu que nous soyons animés d'un mouvement désintéressé, c'est d'abord vers cet au-delà que s'élancent nos prières. Les besoins de vénération et d'attachement, la véritable bonté sont autant d'échappées et d'appels vers cette existence libérée : l'homme sent et pense nécessairement au delà des limites objectives que la nature impose à son action.

Dans l'âme individuelle, le passé et l'avenir nourrissent par mille canaux la mince pellicule, la certitude fragile du présent ; l'héritage des morts, l'idée de la postérité organisent sans cesse notre vie intérieure, hôtes d'autant plus efficaces et d'autant plus discrets qu'ils sont plus intimement associés à nos coutumes journalières.

L'humanité subjective nous est en réalité toujours présente ; c'est en elle que nous reconnaissons, que nous affirmons, que nous développons toute grandeur authentique, toute invention morale digne de notre amour. Mais il faut apprendre à se tourner vers ce visage éternel de l'humain ; à pratiquer consciemment la conversion subjective que

supposent tous les progrès de l'esprit : les religions ont accoutumé l'homme à ce dépassement systématique de l'existence objective, à cette contemplation directe « d'existences purement idéales, et pourtant liées à toutes nos destinées ». Parmi elles, le catholicisme a le plus profondément exercé les hommes à pratiquer subjectivement la culture affective du cœur ; à développer, à diriger, au delà des existences matérielles un sentiment universel d'adoration (1).

La « préparation » religieuse des modernes, particulièrement au moyen âge, les aura éveillés à un libre usage des représentations idéales, pour le perfectionnement du cœur. Elle a posé l'existence et ébauché l'essor futur d'un « ordre » moral indépendant des besoins et des actes matériels (2). Beaucoup plus qu'un cérémonial, ou qu'une liste de dogmes, ce que le positivisme veut recevoir de la religion catholique, c'est le secret d'une fécondité spirituelle, les règles d'un usage efficace et progressif de l'« idéalisation » affective.

C'est pourquoi l'on a beaucoup trop vite fait de ramener la religion positive à une espèce d'abstraction intellectuelle du catholicisme. L'analogie est superficielle si on la restreint au développement d'un formalisme. En ce qui concerne l'orientation « éthique », bien au contraire, leur rapprochement évoque plus qu'un parallélisme : une affinité originale et féconde.

Contrairement à l'apparence, la notion d'« existence subjective », centre du positivisme religieux (3), n'est pas une

(1) Cf. *Politique positive*, IV, 24, Vie subjective et Théologisme, et voir, de même, II, 90.

(2) A rapprocher du Mythe de l'altruisme (*Politique positive*, II, 149). Indispensable préambule au développement définitif du sentiment religieux, l'initiation catholique des peuples occidentaux leur a inculqué cette aptitude à sentir, à concevoir, à construire en dehors de l'expérience objective une réalité spirituelle, et au-dessus, à formuler et à cultiver par elle les exigences universelles du sentiment.

(3) Cf. *Catéchisme*, édition Pécaut, p. 71.

transposition pure et simple de la « vie éternelle », par une pensée imperméable au surnaturel. Elle n'apparaît nullement comme une satisfaction minima du désir d'éternisation, à travers une série de compromis douteux entre la logique objective et les besoins de l'âme humaine.

Au point de vue philosophique, en effet, elle est un corollaire irréfutable de toute la doctrine. Au point de vue « expérimental », si l'on peut dire, elle n'est point donnée à Comte comme une consolation fictive boiteuse et après coup : elle naît, tout d'une pièce, en plein feu de création, en pleine joie amoureuse, de ses plus ardentes effusions concrètes. Méthodologiquement, enfin, elle marque le point où aboutit tout un effort d'analyse historique et psychologique (1) : effort pour rechercher, préciser et développer les bases de la vie religieuse, les conditions mentales de l'élan spirituel, les « sources » réelles de l'universalité affective (2).

* * *

Pour la pensée abstraite, la conscience individuelle ne constitue pas un « objet » de connaissance. Cette unité intime que nous évoquons sans cesse ne s'offre sous aucun des « points de vue » caractéristiques de la science. La vie intérieure ne constitue pas un « ordre » spécifique du réel.

Mais cette inexistence théorique de la synthèse personnelle ne crée nullement pour les phénomènes qui s'y rattachent un indéterminisme de droit. Dans la mesure où ils sont susceptibles de signification objective, ils sont soumis aux lois de l'ordre universel : ils rentrent nécessairement dans les catégories encyclopédiques dont dépend leur exis-

(1) Si l'on veut : bio-sociologique.

(2) Voir *Politique positive*, II, pp. 148-149, et IV, pp. 101 et sq. La notion d'une nouvelle éternité ne vient pas par raccroc, elle fait corps avec le système des attitudes mentales par lequel une religion démontrée peut être conçue comme possible : elle représente pour le positivisme l'essence même de la réalité religieuse.

tence et où s'observent leurs manifestations, la biologie et la sociologie. Sous cet angle, la science néglige l'aspect individuel des phénomènes psychologiques : ils sont envisagés globalement, sur le plan de l'espèce, de la collectivité ou du type.

On peut cependant, et on doit envisager une étude positive des « variations » personnelles fondée sur leurs conditions biologiques ou sociales, mais supposant une analyse autonome (1). Le courant de la vie consciente s'établit entre les deux pôles du biologique et du social ; à partir de chacune de ces origines, des réactions caractéristiques s'exercent sur le psychisme personnel (2).

S'il y a toujours du social dans la conscience personnelle, il reste éternellement dans la pensée sociale quelque chose de l'individu : organe nécessaire de l'invention humaine, et surtout agent volontaire de l'œuvre collective. L'unité sociale, par définition, exige la spontanéité et l'autonomie des éléments qui la constituent : elle assimile, non les êtres, mais le fruit de leur liberté (3). En elle, se conjuguent et se conservent toutes les attitudes intérieures propices au succès humain : de ces impulsions originales, où s'exprime la subjectivité pure d'une conscience individuelle et qui paraissent se fondre, s'annuler réciproquement pour la pure objectivité, le destin réel n'est jamais indifférent pour le mouvement profond du corps social. Les causes matérielles de perturbation désorganiseraient bientôt la délicate com-

(1) Cf. *Méthode et Intuition*, p. 194 : connaissance de l'individuel et signification positive de la *science morale*.

(2) Auguste Comte ouvre ainsi la voie à un approfondissement des rapports entre le « physique » et le « moral » : programme d'une recherche de psychologie physiologique, partie intégrante de la biologie du Positivisme ; à une détermination du cadre social de la représentation individuelle : œuvre de psychologie collective et de psychologie individuelle qu'invoquent la sociologie et la morale ; à une description et classification des représentations sociales : objet essentiel de la *Politique*, conçue comme psychologie sociale. Cf. Dr Ch. BLONDEL, *Introduction à la psychologie collective*, pp. 32 à 35.

(3) Ceci est extrêmement important chez Comte.

plexité de l'harmonie collective, si le faisceau des tendances convergentes héritées du passé (1) ne subsistait et ne s'acroissait par la piété du souvenir. La présence subjective des morts dans la conscience sociale est un lest de plus en plus efficace.

Leur mémoire, en effet, telle que l'humanité la préserve, est surtout une fixation de nos meilleures initiatives individuelles. L'existence subjective, dont la réalité vivace en nous et hors de nous s'impose à l'expérience humaine, est avant tout un corollaire immédiat des propriétés nécessaires de l'« unité » sociale.

Quand la conscience individuelle ressent comme un accroissement de valeur religieuse le résultat de ses efforts vers la perfection, elle n'est pas dupe d'une illusion. Le progrès moral de l'individu, seule certitude spirituelle qu'il lui soit donné d'expérimenter pendant la vie, adhère aux plus hautes garanties de l'harmonie humaine. L'existence subjective est le règne commun de la vie intérieure et de la continuité collective.

On voit dès lors combien peuvent être trompeuses les interprétations purement objectives de la célèbre formule sociologique : « *l'homme n'est qu'une abstraction* » (2). Pour la connaissance l'individu n'est jamais un donné. Aucune existence positive ne lui correspond en dehors de l'atmosphère sociale d'où il n'est séparable que par fiction ou système. La seule réalité spécifiquement humaine que la science appréhende, c'est le social. On se tromperait étrangement en interprétant cet axiome comme un « escamotage » verbal de l'individualité. Même dans le domaine de la théorie pure, une abstraction, pourvu qu'elle soit légitime, est toujours corrélative d'une « existence » rationnelle ; et, quand elle

(1) Notion évidemment connexe de celle de l'hérédité de l'acquis.

(2) Cf. *Cours*, VI, pp. 636 et sq. Voir aussi *Lettre à Audiiffrent* (de Bichat 66. Collection de l'*Exécution Testamentaire*) et *Politique positive*, II, pp. 181, 266, 288, 454, 455 ; IV, pp. 37, 38, 41, 65.

est « organisée » selon l'esprit du positivisme, elle représente la meilleure part de notre emprise sur le réel.

Mais il y a plus : restreindre la notion d'individualité à une structure abstraite serait méconnaître complètement l'esprit synthétique du positivisme. L'étroitesse objective du champ de synthèse personnelle est la contrepartie d'un immense complément subjectif. Le domaine de l'individualité n'est pas le « connaître », mais bien le désir et l'action : c'est surtout à cette unité active, à cette maîtrise de nous-même que le positivisme dévoile une perspective de salut, réserve une part d'éternité.

APPENDICE

APPENDICE

Pour compléter notre analyse du donné linguistique, de l'invention mathématique et de la schématisation affective chez Auguste Comte, il faudrait associer à tous les textes que nous citons ou évoquons un *Vocabulaire* systématique.

Les références intérieures au *système* de Comte et leurs corollaires historiques et scientifiques sont extrêmement nombreux. Cet ensemble, dont certaines parties appellent évidemment un travail collectif excéderait le cadre de notre ouvrage. Nous nous bornerons pour le moment à renvoyer le lecteur à la table des matières de notre ouvrage complémentaire (*Méthode et Intuition chez Auguste Comte*). Nous nous proposons, en outre, de publier une édition des œuvres scientifiques de Comte, inédites ou inaccessibles, et un *Index* plus complet, susceptible de favoriser la réédition méthodique des œuvres du philosophe.

Dans le présent appendice, nous réunissons seulement quelques références indispensables ; nous rappelons certains textes rares, ou méconnus, ou difficiles à consulter, et nous signalons certains inédits mathématiques auxquels se réfère notre exposé.

I

LE RAPPORT INTUITIF DE L'ABSTRAIT AU CONCRET

Les deux premiers textes se rattachent immédiatement à l'idée directrice de notre recherche. Leur rapprochement doit, croyons-nous, laisser peu de doute sur le bien-fondé de la thèse que nous soutenons, savoir : que tout le système de Comte se construit sur *l'intuition d'un rapport entre l'abstrait et le concret*, en prenant ces deux termes dans le sens que suggère l'invention mathématique chez le jeune philosophe et l'expérience des finalités pratiques, des besoins affectifs de l'humanité chez le fondateur de la religion positive.

A

Le premier de ces extraits est constitué par certains passages des *Opuscules contestés*. Il s'agit des articles qu'écrivit Auguste Comte sous la direction, au moins nominale, de Saint-Simon. Ils figurent dans l'ouvrage de Teixeira Mendès : *Auguste Comte : Evolution originale* (1).

A notre avis le style et l'idée directrice de Comte y sont suffisamment sensibles pour leur mériter beaucoup d'attention : « Non seulement il y a dans tout et partout une théorie et une pratique, mais il y a surtout des théoriciens et des praticiens ; des hommes qui ne sont susceptibles que de combiner des idées, abstraction faite de toute application ; d'autres qui ne sont propres qu'à appliquer les résultats des recherches scientifiques. Et il est de force qu'il en soit ainsi, car les facultés de l'homme sont extrêmement bornées ; à un haut degré elles s'excluent l'une l'autre, de manière que nul n'a jamais été le premier dans deux genres différents » (pp. 113 et 114). « Dans les ordres de travaux les plus rapprochés, dans la théorie et la pratique d'un même genre de connaissances, on voit encore la même exclusion réciproque des facultés. La haute capacité dans les sciences théoriques et la haute capacité dans les sciences d'application sont essentiellement distinctes et à tel point qu'elles s'excluent mutuellement, qu'elles ne sauraient exister dans la même tête (2); que, nulle part et dans aucun temps, on n'a vu le même homme être le premier théoricien et le premier praticien dans un genre quelconque » (p. 114).

« La philosophie doit chercher toujours à changer la lutte en coalition : c'est là son effet le plus important. Aujourd'hui, le progrès des lumières commence à produire cet heureux effet, par rapport aux travaux que nous considérons. De tous côtés, il se manifeste, tant de la part des théoriciens que de la part des praticiens, un sentiment général des inconvénients de l'opposition, une tendance universelle vers l'union des efforts.

« Mais quel est le moyen de faire bien sentir aux savants de théorie

(1) Apostolat positiviste du Brésil, n° 243, Rio de Janeiro, au siège central de l'Église positiviste du Brésil, Temple de l'Humanité, 74, rue Benjamin-Constant, (juillet 1913), premier volume (1798-1820) : pages 113 à 124 (année 1817).

(2) Principe d'exclusion et de réciprocité : complémentarité.

et aux savants d'application toute leur utilité réciproque (1), et comment combiner leur association ? » (p. 117).

« N'est-il pas clair que, si l'on parvient à liguer l'entreprise théorique la plus générale avec celle qui lui correspond dans la pratique, les associations entre les entreprises particulières s'ensuivront nécessairement et promptement ? Voyons donc quels sont, dans la théorie et dans la pratique, les deux travaux les plus généraux, quelles sont les deux entreprises qui se correspondent.

« Qu'y a-t-il de plus général dans les sciences de théorie ? C'est la connaissance des phénomènes de la nature, en y comprenant l'homme, en tant que cette connaissance est utile à l'espèce humaine. Voilà ce qui est commun à toutes les sciences de théorie ; voilà ce qu'elles ont de plus important ; voilà leur philosophie : le reste consiste dans la manière de procéder, dans les méthodes, dans les signes qu'elles emploient.

« Maintenant, qu'y a-t-il de plus général dans les sciences d'application ? Quelles sont les connaissances communes à toutes ? Nous l'avons dit plus en détail dans le programme précédent. Dans tout sujet d'application, la question fondamentale est toujours d'obtenir le meilleur produit au meilleur marché possible ; toutes les autres recherches sont subordonnées à celles-là. Or, bien que les moyens d'atteindre complètement ce but dépendent de la nature du produit qu'on désire, il est cependant certains principes communs qui sont applicables à tous les produits et qui ne roulent que sur la combinaison financière. En un mot, les finances sont la philosophie des sciences d'application (2). Ainsi, l'entreprise d'un plan général de finances correspond parfaitement, en généralité, avec celle d'une Encyclopédie.

« Voilà donc deux entreprises, l'une théorique, l'autre pratique, qui sont en harmonie parfaite, et qui sont, chacune, la plus générale possible. Les lier l'une à l'autre, les faire concourir au même but (3), c'est déterminer tout d'un coup l'union de tous les travaux théoriques avec tous les travaux d'application » (pp. 118 et 119).

(1) Lutte-coalition : extrême fidélité de Comte à cette idée directrice. Le contraste entre l'abstrait et le concret évoque toujours la *combinaison des efforts conçue comme corrélatrice de la séparation des travaux*.

(2) C'est sur ce point que la notion positive de « concret » débordera le cadre saint-simonien.

(3) Ce qui définit la fonction comtienne du « général ».

B

Le second texte est constitué par certains passages de la *Lettre à Blainville* à laquelle nous faisons allusion dans notre ouvrage, pp. 149-150 et sq.

Cette lettre figure dans la *Correspondance inédite d'Auguste Comte*, première série, au siège de la Société positiviste, 10, rue Monsieur-le-Prince, Paris, 1903. Lettre datée du 27 février 1826, pp. 17 à 26 ; les termes en italique sont soulignés par Comte lui-même.

« Je vous en ai donné une idée vendredi, en vous disant que cette *vue* avait porté à la fois sur ma vie intellectuelle et sur ma vie sociale, combinaison à laquelle je ne m'étais jamais élevé jusqu'ici. Tous ces symptômes me portent à croire que cette sensation vraiment d'*ensemble* laissera en moi des traces profondes, et exercera sur mon avenir total une *direction* prépondérante, surtout si je parviens à me la maintenir habituelle, au degré possible, ce que je pense avoir lieu d'espérer » (p. 18).

« Dans la première série d'articles que vous avez lue (n° 7, 8 et 10 du journal), je me suis attaché à présenter l'ensemble de mes idées sous la face scientifique, ou abstraite. Dans la série que je vous apporte, je le présente directement sous la face politique ou concrète. Je vous prie de vouloir bien lire ces trois articles (surtout le 2^e et encore plus le 3^e), avec toute l'attention que vous savez mettre aux choses sérieuses, en prenant pour cela le temps absolument à votre convenance. Je ne défends en aucune manière l'exposition des idées qui s'y trouvent laquelle n'est point certainement assez systématique. Vous savez que lorsque la *production* coïncide avec l'*expression*, il est fort difficile de remplir cette grande condition, à moins que le travail n'ait préalablement atteint, dans la conception même, l'état systématique. Mais je crois que vous trouverez dans ces articles de véritables idées de *gouvernement*, dont vous déplorez si justement l'extrême rareté. Vous verrez, comme vérification indirecte, que je suis arrivé à me séparer nettement et profondément sur les points capitaux de la politique des *industrialistes* et des *économistes* (qui sont, au fond, les mêmes), toutefois en observant dans les formes tous les ménagements convenables. Dans le quatrième article, j'examinerai directement la nature de l'organisation spirituelle moderne, en considérant le pouvoir spirituel : 1° en lui-même, dans son caractère propre ; 2° dans son mode d'action sur l'ensemble de la société, nationale

ou européenne ; 3^o dans sa relation générale avec le pouvoir temporel. Le cinquième article sera consacré à constater les éléments de réorganisation spirituelle qui existent aujourd'hui, et à exposer la marche générale de cette réorganisation, conçue comme devant précéder et préparer nécessairement la réorganisation temporelle. La conclusion de cet article et de tout le travail sera, finalement, de *ramener* le point de vue de la première série d'articles, et de montrer la formation de ma *physique sociale* comme étant, soit sous le rapport de la *doctrine*, soit même sous celui de l'*organisation*, un commencement direct de reconstruction. C'est surtout ce *retour* auquel je parviens naturellement (si bien même que c'est sans l'avoir prévu en commençant le travail), qui me fait espérer que je suis enfin arrivé à l'état vraiment *systématique*, dont il est, ce me semble, le *symptôme* le plus formel. Enfin, en terminant ce cinquième article, ou, ce qui vaudrait mieux, dans un article spécial, destiné à couronner l'œuvre, j'indiquerai directement la *combinaison*, des deux points de vue dominants dans les deux séries d'articles. Je présenterai ma conception de la *physique sociale*, [...] la loi générale que j'ai découverte sur les trois états successifs de l'esprit humain, comme n'étant qu'une seule et même *pensée*, considérée sous les deux points de vue, distincts mais inséparables, de *méthode* et de *science* ; cela posé, je démontrerai que cette pensée unique satisfait directement et complètement au grand besoin social actuel, envisagé sous ses deux faces théorique et pratique. Je ferai donc voir que ce qui, d'un côté, tend à consolider l'avenir en rétablissant l'ordre et la discipline entre les intelligences, tend, d'un autre côté, à régulariser le présent, autant qu'il est possible de le faire, en fournissant aux hommes d'Etat la base d'une pratique *rationnelle* » (pp. 21 à 23).

« Considérez tous mes travaux précédents, depuis mon ouvrage (1) jusqu'à cette dernière série d'articles inclusivement, comme de simples *études*, de véritables *préparations* ; ils ne sont pas autre chose à mes yeux maintenant ; supposez, de plus, que ce dernier travail soit entièrement terminé ; et concevez enfin que son grand résultat philosophique pour moi, savoir la *combinaison* directe et intime de mes deux points de vue abstrait et concret (2), soit convenablement et suffisamment élaborée. Si après cette sorte de noviciat général, je refais la première partie de mon livre avant d'entreprendre la deuxième (dont vous vous rappelez bien l'objet) et en la faisant précéder d'un discours préliminaire

(1) « Textuel ». (Note des éditeurs de la correspondance de Comte.)

(2) Nous ne prêtons rien à Comte, comme on voit !

où j'exposerai sommairement mon idée mère sous ses trois faces de *méthode*, de *science* et de *théorie* ; si, en outre, j'exécute ce travail (en conservant la coupe principale actuelle) bien strictement dans le même esprit qui aura présidé à sa conception, et en n'employant tout ce que j'aurai fait jusqu'alors que comme *matériaux* ; aurai-je enfin acquis véritablement le droit d'intituler cet ouvrage : *Système de Politique positive* ? Telle est, réduite à sa plus simple expression, la question fondamentale que je vous soumets » (p. 24).

Nous prions le lecteur de bien vouloir compléter ces textes par celui que nous empruntons à la *Synthèse subjective* et que nous citons à la p. 507 de notre ouvrage complémentaire (*Méthode et Intuition chez Auguste Comte*) sur le principe d'équivalence des sept dualismes.

II

LE SCHÉMATISME DE L'ABSTRACTION ET LA TRADITION DES IDÉOLOGUES

La seconde série de textes concerne les rapports entre l'intuition d'Auguste Comte et l'enseignement des idéologues, spécialement de Destutt de Tracy.

Nous les empruntons aux *Eléments d'idéologie*, première partie, 3^e édition, 1817, et troisième partie, 2^e édition, Paris, 1818 (M^{me} V^{re} Courcier, imprimeur-libraire).

Première partie, Idéologie proprement dite, chapitre VI :

« Cette opération de l'esprit, qui consiste à rassembler plusieurs idées pour n'en former qu'une seule, à laquelle on donne un nom qui les réunit, bien que très commune assurément, n'a point elle-même de nom dans la langue française : on peut l'appeler *concratre*, par opposition à *abstraire*, nom que l'on a donné à l'opération inverse dont nous allons parler. C'est ainsi que l'on appelle *termes concrets* les adjectifs, tels que pur, bon, etc., qui expriment une qualité considérée comme unie à son sujet, tandis que l'on appelle *termes abstraits* les mots, pureté, bonté, etc., qui expriment ces qualités séparées de tout sujet. De même, on dit que trois mètres est un nombre concret (1), et que trois tout court est un

(1) Amorce probable de la critique de Comte. Trois mètres est un nombre abstrait ? Cf. ci-dessus p. 90. Dans l'ouvrage de Destutt (première partie), voir aussi, pp. 200 à 203, textes très importants, origines directes des réflexions

nombre abstrait » (p. 83). « Vous négligez ces différences, vous les écartez, ou, comme on dit, vous en faites abstraction ; vous ne considérez ces dernières pêches que par ce qu'elles ont de commun avec la première que vous avez observée ; vous prononcez que ce sont encore des pêches : et voilà que l'idée de pêche est devenue générale, et n'est plus composée que des caractères qui conviennent absolument à toutes les pêches. Cette opération s'appelle abstraire. Ce mot vient de l'ancien mot traire, qui n'est plus d'usage, et qui est synonyme de tirer (1) : abstraire, c'est tirer de... Effectivement, vous tirez de deux ou plusieurs idées individuelles tout ce qui les confond, en rejetant tout ce qui les distingue, et vous en faites une idée commune » (p. 84).

« Cette opération d'abstraire, ainsi que celle de concrairer, est d'un très fréquent usage : nous leur devons toutes nos idées composées ; mais remarquez bien la différence essentielle de leurs effets. L'opération de concrairer nous sert à nous former l'idée des êtres qui existent, et celle d'abstraire à composer des groupes d'idées dont le modèle n'existe pas dans la nature, et qui néanmoins nous sont très commodes pour faire de nouvelles comparaisons et apercevoir de nouveaux rapports entre les résultats des rapports que nous connaissons déjà » (p. 86).

« Remarquez même que ces deux opérations opposées, *concrairer* et *abstraire*, se trouvent toujours réunies, et sont nécessaires toutes deux dans la formation de toute idée composée quelconque ; car toutes les fois que je forme une nouvelle idée avec divers éléments pris çà et là, si je sépare chacun de ces éléments de circonstances que je néglige parce qu'elles ne sont pas nécessaires à mon objet, si je les abstraïs, en même temps je les réunis, je les concrairer pour en former l'idée nouvelle. Ainsi j'abstraïs et je concrairer en même temps, ou plutôt ce que j'abstraïs d'un côté je le concrairer de l'autre ; c'est pourquoi je n'aime pas beaucoup ces mots abstraire et concrairer. Mais on fait tant d'abus des mots *abstrait* et *abstrac-*

de Comte (spécialement la note de la page 200 : nombres abstraits) et pp. 299-300 : note sur Pinel ; p. 323 sur Condillac et la théorie des signes, et pp. 344, 345, 346 : « *Ellipses dans les phrases* », cf. COMTE : « *Ellipses d'idées* » ; voir notre texte, p. 242. Dans la troisième partie des *Éléments*, voir p. 369 (Traité complet de la génération de nos connaissances), p. 392 (géométrie), pp. 489 et sq. : *Sommaire des idées de Bacon et Hobbes*, p. 321 : raisonnement et calcul.

La distinction des nombres abstraits et des nombres concrets, est très courante au XIX^e siècle, et sa parenté avec la distinction malebranchienne du nombre nombrant et du nombre nommé, est évidente.

(1) « Tous deux viennent des mots latins *trahere*, *abstrahere*, qui signifient *tirer*, *traîner*, *arracher*. »

tion, que j'ai voulu vous faire comprendre ce que l'on peut raisonnablement entendre par *abstraire* et par son opposé *concréter* » (p. 89).

III

TEXTES MATHÉMATIQUES

Nous renvoyons dans le cours de notre ouvrage à un grand nombre de textes mathématiques dont certains sont inédits, dont d'autres sont peu connus. Nous nous proposons d'éditer systématiquement tous ces textes, mais il est nécessaire, pour l'intelligence de nos allusions, que le lecteur puisse en concevoir dès maintenant la nature et l'intérêt.

A

AFFINITÉS MATHÉMATIQUES DU SCHÉMATISME ABSTRAIT

1^o *Essais de Jeunesse*

Essais sur quelques points de la philosophie des mathématiques publiés par Pierre Laffitte, *Revue occidentale* du 1^{er} mars 1881, pp. 267 à 276).

Ces Essais sont datés de 1819 et représentent probablement la première expression coordonnée de la philosophie mathématique de Comte.

Nous reproduisons in extenso le plan de ces Essais où l'on notera spécialement le chapitre I de la première partie (arithmétique) et le chapitre I de la troisième partie (géométrie).

Nous y ajouterons quelques extraits significatifs.

PRÉFACE

Du point de vue où il faut être placé pour écrire sur la philosophie des mathématiques.

INTRODUCTION

Paragraphe 1^{er}. Du caractère que doivent avoir les grands travaux mathématiques au XIX^e siècle, ou du genre de perfectionne-

ment que les mathématiques doivent recevoir, dans l'état actuel des lumières, conformément à la marche naturelle de l'esprit humain.

Paragraphe 2. Du besoin de philosophie en mathématiques, commandé par l'état présent et la tendance actuelle de la civilisation.

PREMIÈRE PARTIE. — *Arithmétique*

Chapitre 1^{er}. De la fausse division des nombres en abstraits et concrets.

Chapitre 2. Du système de numération des Arabes.

DEUXIÈME PARTIE. — *Algèbre*.

Chapitre 1^{er}. Considérations générales sur l'algèbre considérée comme une langue.

Chapitre 2. Comparaison entre la langue ordinaire et la langue arithmétique.

Chapitre 3. Comparaison entre la langue ordinaire et la langue algébrique.

Chapitre 4. Comparaison entre la langue arithmétique et la langue algébrique.

Chapitre 5. Résumé et conclusion de ces trois comparaisons.

Chapitre 6. Des effets généraux des signes pour la combinaison des idées.

Chapitre 7. Ce que c'est que l'algèbre, sous le rapport philosophique.

TROISIÈME PARTIE. — *Géométrie*.

Chapitre 1^{er}. La géométrie considérée comme une partie de la physique.

Chapitre 2. De la division et de la méthode dans l'exposition de la géométrie.

QUATRIÈME PARTIE. — *Considérations détachées*.

Chapitre 1^{er}. Du genre principal et du principal degré d'utilité de l'étude des mathématiques, ou discussion de cette question : l'étude des mathématiques contribue-t-elle à rendre l'esprit juste ?

Chapitre 2. De l'analyse et de la synthèse.

Chapitre 3. De l'idée *mesure*, en mathématiques.

Chapitre 4. De l'absolu, en mathématiques.

Chapitre 5. Des quantités négatives.

Chapitre 6. De l'esprit de minutie, en mathématiques.

Chapitre 7. De l'esprit dans lequel il convient d'enseigner et d'étudier les mathématiques.

Chapitre 8. Des fausses applications des mathématiques.

Chapitre 9. Du rang qu'on peut assigner aux mathématiques dans l'échelle encyclopédique.

COMTE.

PRÉFACE

Des conditions à remplir pour cultiver la philosophie des mathématiques

« Lorsqu'un matelot du haut d'un mât très élevé crie qu'il a découvert la terre, ceux de l'équipage qui se trouvent à fond de cale n'imaginent pas de le contredire et de le traiter de visionnaire, par la seule raison qu'eux n'ont rien aperçu ; mais pour vérifier son rapport, ils se donnent la peine de monter à leur tour au sommet du mât, afin d'examiner s'ils y voient la même chose que leur camarade. De même, pour bien juger un ouvrage scientifique quelconque, il ne suffit pas d'être au courant de la science sur laquelle il est écrit ; il faut de plus transporter son esprit au point de vue où l'auteur était placé en le composant pour vérifier si de là on aperçoit les choses sous le même aspect que lui. C'est à quoi l'on ne fait pas ordinairement assez d'attention, et il en résulte que, même dans les sciences positives, des ouvrages sont quelquefois très mal jugés, surtout quand ils présentent des vues neuves ou peu familières. Le principe : nul n'est jugeable que par ses pairs, est aussi vrai dans les sciences qu'en politique ; et les pairs véritables de chaque savant ne sont pas tous ceux qui cultivent la même science que lui, mais seulement ceux qui, par la tournure de leur esprit, ont dirigé leurs spéculations habituelles vers le genre d'idées dont il s'est occupé (p. 271).

« Ainsi, en mathématiques, par exemple, tout ce qui est purement calcul, théorème nouveau, déduction nouvelle des propositions précédemment connues est à peu près jugeable par tous les mathématiciens qui sont au courant de la science ; mais tout ce qui est considération d'ensemble, vue nouvelle de la science, réflexion générale sur la méthode a pour juges compétents et exclusifs ceux d'entre les mathématiciens qui ont fait leur principale étude de réfléchir sur l'ensemble de la science, au lieu d'en cultiver les détails. Les autres mathématiciens, qui forment le plus grand nombre, sont, relativement à ce genre de travaux, presque dans le même cas,

quoique à un degré moindre, que les savants étrangers aux mathématiques (p. 272).

« J'ai dit, en thèse générale, qu'il faut juger un ouvrage du point de vue où il a été composé ; j'écris sur la philosophie des mathématiques, voyons à quel point de vue il faut être placé pour cela, et j'aurai implicitement établi les conditions auxquelles mes juges doivent satisfaire (1) (p. 272).

« La philosophie, c'est la vue de l'ensemble ; la philosophie des mathématiques se compose donc des considérations d'ensemble sur les mathématiques. D'après cela, je crois qu'il est indispensable pour la cultiver de se placer en dehors des mathématiques. Nul ne possède à un degré éminent deux genres de capacité différents. Or, il me semble que la capacité nécessaire pour s'occuper des détails d'une science et celle nécessaire pour en considérer l'ensemble, sont non seulement différentes, mais même opposées. Ceux qui étudient l'ensemble sont inhabiles aux détails ; et ceux qui s'enfoncent habituellement dans les détails sont impropres à saisir l'ensemble. Je crois que quiconque a observé doit avoir bientôt reconnu ces deux faits. Notre supériorité, dans chaque ordre de travaux intellectuels, se mesure presque toujours par notre infériorité dans les autres, a dit un physiologiste vraiment philosophe (2) (p. 273).

« Il est donc vrai que la capacité philosophique et la capacité de détail s'excluent mutuellement, ce qui, au reste, revient à cette idée bien simple que, pour connaître l'ensemble, il faut l'observer et qu'on ne l'observe bien qu'en n'étudiant que lui.

« Mais cette condition de ne pas s'occuper habituellement de détails, qui est indispensable pour cultiver la philosophie des mathématiques, est-elle suffisante ? Je ne le crois pas. La philosophie d'une science n'est bien sensible, ne s'aperçoit bien distinctement que dans ses rapports avec les autres sciences. Je pense donc que pour se faire des idées justes sur l'ensemble des mathématiques il faut avoir acquis une connaissance générale des autres sciences positives, l'astronomie, la physique, la chimie et la physiologie. A défaut de cette connaissance, les idées philosophiques sur les mathématiques seront nécessairement ou des rêveries, ou des idées

(1) On parle continuellement des conditions que doit remplir un écrivain, et on ne fait presque aucune mention de celles non moins importantes qui doivent être remplies par les lecteurs. On dit, par exemple que les auteurs doivent être clairs ; mais les moyens d'être clair pour celui qui ne sait pas regarder. (*Note de l'auteur.*)

(2) BICHAT, *Recherches sur la vie et sur la mort*, première partie, article 8, paragraphe 5.

purement de détail recouvertes d'une apparence philosophique. C'est principalement pour n'avoir pas satisfait à cette condition que la philosophie mathématique de Wronski (1) a été si extravagante. Et, au contraire, c'est surtout à cause que cette condition s'y trouve remplie jusqu'à un certain point que le plan d'enseignement de l'École polytechnique est si philosophique, quoiqu'il pût l'être beaucoup plus en joignant l'étude de la science des corps organisés à celle de la physique des corps bruts (p. 273 et 274).

« Mon principal but, en publiant ces observations, a été d'offrir aux professeurs et aux élèves quelques aperçus propres à rendre plus philosophique l'enseignement des mathématiques. Un autre but beaucoup plus important que j'expliquerai en détail dans l'Introduction serait de contribuer à donner aux recherches des mathématiciens eux-mêmes un caractère plus philosophique ; mais une telle entreprise est gigantesque pour moi ; je me contenterai de la signaler et j'aurais réussi à cet égard bien au delà de mes espérances si je pouvais déterminer quelques hommes vraiment habiles à le tenter (p. 275). »

(1819).

Essais sur la philosophie des mathématiques, par Auguste Comte (au bureau de la *Revue occidentale*, 10, rue Monsieur-le-Prince, Paris, 1879).

Ces *Essais* publiés par Pierre Laffitte sont datés de 1819 et 1820. Ils sont extrêmement importants pour les origines mathématiques de la méthode de Comte. Nous ne pouvons ici qu'en donner quelques extraits.

(18 décembre 1819) : « L'histoire des mathématiques, et, en général, de toute science quelconque, serait infiniment utile si on savait ainsi y noter les perfectionnements de la méthode. Car c'est l'histoire de la méthode qui est utile, beaucoup plus que celle de la science ; celle-ci est intéressante pour constater le progrès de la civilisation, mais elle ne se rapporte essentiellement qu'au grand tableau des progrès de l'homme, considérés dans tout leur ensemble. L'histoire de la méthode au contraire est proprement celle de la science, considérée isolément ; si elle se rattache à un grand tableau historique, c'est à celui des progrès de la philosophie

(1) Ceci n'est point parfaitement exact. Non seulement Wronski n'a pas mis ses mathématiques en rapport avec les autres sciences positives ; mais encore il les a mises en rapport avec des sciences fausses, la Théologie et la Métaphysique. (*Note de l'auteur.*)

essentiellement. Revenons. L'histoire des découvertes faites ne peut guère servir à en faire de nouvelles, j'entends de celles qui forment le matériel de la science, de celles qui consistent dans des applications nouvelles des principes connus ; la connaissance du passé ne sert pas de grand-chose pour cela. Tout au contraire, la méthode ne peut être perfectionnée essentiellement que par des observations faites sur la marche qu'elle a tenue et qu'elle tient ; le second genre de découvertes, celles qui, à proprement parler, sont philosophiques plus encore que scientifiques, et qui consistent dans la découverte de nouveaux principes ou de nouvelles méthodes, ou plutôt dans le perfectionnement des principes et des méthodes existants (car on ne découvre pas si vite une nouvelle méthode, et on ne peut pas faire une besogne courante de ce travail-là), ces découvertes, dis-je, reposent essentiellement sur la connaissance et sur l'observation du passé méthodique de la science. Ainsi l'histoire d'une science, en résumé, doit être considérée essentiellement comme ayant pour objet beaucoup plus la méthode que le matériel de la science, c'est-à-dire que les applications de la méthode. Qu'on juge d'après cela toutes les histoires scientifiques que nous possédons : c'est tout le contraire, on n'y parle que du matériel, très peu et très accessoirement de la méthode » (p. 13).

(19 décembre 1819) : « Soit dit ici par anticipation ce que je développerai soigneusement plus tard, je pense, à l'égard du calcul infinitésimal, qu'il a perfectionné la science essentiellement sous ce rapport qu'il a permis d'appliquer la langue algébrique à des raisonnements sur lesquels elle n'avait point naturellement de prise, et cela parce que la nouvelle notation (qu'on prenne celle de Leibniz ou celle de Lagrange) permet de raisonner sur les fonctions, quelque compliquées qu'elles soient, aussi facilement que sur les quantités immédiates. Pour m'expliquer plus clairement, je dirai que dans tout raisonnement mathématique il y a, comme on sait, deux parties, l'une qui se fait en langue vulgaire et qui a pour objet d'amener la question à pouvoir être traitée en langue mathématique, traitement qui forme la seconde partie. Eh bien ! la cause des facilités immenses que donne le calcul de Leibniz et de Lagrange pour la résolution des questions provient de ce que ce calcul rétrécit infiniment cette première partie de la question, la seule vraiment difficile, et la fait rentrer en bonne portion dans la seconde, c'est-à-dire dans le domaine de la langue mathématique. Si l'on veut bien y réfléchir, en prenant pour exemple des questions assez simples pour qu'on y puisse aisément observer la marche de l'esprit, on trouvera que c'est bien cela. Comparez

une question traitée par le calcul infinitésimal à cette même question traitée par l'algèbre ordinaire, vous verrez que, dans le premier cas, la question est *empoignée* par le calcul presque immédiatement, à sa naissance, tandis que, dans le second, vous serez obligés de faire en français une longue série de raisonnements avant que vous ayez mis votre question au point de pouvoir n'y parler plus qu'algèbre. Et pourquoi cela ? parce que, comme je l'ai dit, la notation Leibniz ou Lagrange permet de raisonner sur les fonctions encore entièrement inconnues presque aussi facilement que dans l'algèbre ordinaire on raisonne sur des quantités immédiates, ou sur des fonctions dont la forme est connue. Cette observation suffit pour qu'on puisse se rendre compte de tous les miracles du calcul transcendant. Les géomètres ordinaires croiraient pour vous expliquer cela devoir vous faire prendre une question très difficile, à laquelle l'algèbre serait absolument inapplicable, et que la notation infinitésimale résout facilement : c'est ce qu'ils ne manquent pas de faire tous quand on les met sur ce chapitre. Que résulte-t-il de cette manière de présenter les choses ? Qu'on admire, et voilà tout, et on ne s'instruit point ; l'admiration pure et simple ne mène pas à grand-chose, en science comme ailleurs. Au lieu de cela, prenez, comme je vous le conseille, une question susceptible d'être traitée par les deux notations, et il n'en manque pas, et vous vous instruirez parce que vous pourrez comparer. Quand une fois vous aurez bien senti ce qui rend la solution plus facile par une notation que par l'autre, vous comprendrez très bien que, de plus facile en plus facile, ou de plus difficile en plus difficile, il doit exister des questions que l'algèbre ne saurait aborder, et où cependant le calcul infinitésimal aura prise à cause de sa supériorité naturelle ; en un mot, une supériorité qui ne se manifeste d'abord à vous que comme donnant plus de facilité, vous pouvez ensuite la concevoir par extension comme offrant possibilité là où il y aurait eu sans elle impossibilité totale. Cela rentre dans mon principe général d'instruction : faites les remarques importantes sur des questions simples » (pp. 16 à 18).

(19 décembre 1819) : « Vous vous convaincrez enfin que toute cette immense supériorité de l'algèbre sur nos langues tient à ce seul fait général :

« Des signes sont d'autant plus propres au raisonnement qu'ils « font des ellipses d'idées plus fortes, sans devenir obscurs » (p. 21).

(19 décembre 1819) : « Il est plus facile de faire des raisonnements généraux avec des signes généraux qu'avec des signes « particuliers. »

« Il n'y a pas d'autre différence que celle-là entre l'algèbre et

l'arithmétique : tout gît là-dedans. Or, ce principe lui-même est susceptible d'être aperçu directement de deux manières : d'abord *a posteriori*, en observant sur des raisonnements autres que les raisonnements mathématiques combien est incommode la particularité des signes pour penser d'une manière générale, combien, par exemple, ainsi que je l'ai écrit autre part, le mot *animal* nous est plus commode pour raisonner physiologie générale que le mot *homme* ou le mot *singe*, etc. ; et *a priori*, en observant que toutes les fois qu'on veut suivre un raisonnement général avec des signes particuliers, on est obligé de lutter perpétuellement contre l'habitude qui porte involontairement notre esprit à leur attacher une valeur particulière, et cette lutte (1), cette abstraction continuelle absorbe une grande partie de notre force d'attention, et comme, d'un côté, cette force nous est d'autant plus nécessaire que les raisonnements se compliquent davantage et sont poussés plus loin, tandis que, d'un autre côté, la lutte et l'abstraction deviennent en même temps plus pénibles, il doit nécessairement arriver un instant où nous serons de deux choses l'une, arrêtés dans nos raisonnements, n'ayant plus la force de tête suffisante pour les suivre, ou bien tombant dans l'erreur involontaire et inaperçue de ne plus pouvoir soutenir notre lutte, notre abstraction, et d'attacher à quelqu'un de ces signes particuliers sa valeur particulière habituelle, ce qui faussera absolument tous les raisonnements ultérieurs. On voit donc, en définitif, que la supériorité de la langue algébrique sur la langue arithmétique tient à la supériorité inévitable et nécessaire des signes généraux sur les signes particuliers pour faire des raisonnements généraux, laquelle supériorité n'est encore, d'après l'explication précédente, qu'un cas particulier de cette supériorité philosophique et universelle qui tient à l'analogie des signes avec les idées qu'ils sont destinés à représenter » (pp. 23 et 24).

(23 décembre 1819) : « L'idée de l'espace, telle que les géomètres l'emploient, est une création éminemment philosophique de notre esprit, qui a surtout pour objet de nous permettre de considérer l'étendue d'une manière purement abstraite, ce qu'il eût été absolument impossible de faire sans cela. Celui qui a inventé l'espace doit être regardé comme le véritable fondateur de la géométrie. Aussitôt qu'on a imaginé de rapporter l'étendue des corps à un espace distinct et indépendant de tout corps, on a pu considérer l'étendue séparément des corps, et en elle-même ; parce qu'on

(1) Abstraction comme « lutte » : le schématisme de l'abstraction représente toujours pour Comte une expérience personnelle, profondément méditée.

pouvait ôter le corps sans que l'étendue disparût, puisque l'espace restait : cette invention-là est vraiment sublime » (pp. 26 et 27).

(23 décembre 1819) : « Ainsi donc, au lieu de ces discussions aussi vaines qu'absurdes des métaphysiciens sur l'espace, je mets cette idée philosophique : l'espace est une création de notre imagination, dont notre esprit se sert pour abstraire l'étendue (1) » (p. 29).

(5 janvier 1820) : « Dans le premier cas, l'idée dont nous parlons était conçue comme opérant une abstraction, comme mettant de côté des circonstances indifférentes aux résultats : dans le second cas, elle est conçue comme opérant une décomposition, comme réduisant une classe compliquée de raisonnements à des séries de raisonnements plus simples. Il y a donc là deux considérations distinctes. Distinctes, dans ce sens seulement qu'il est utile de les examiner séparément, mais non pas qu'au fond elles ne rentrent l'une dans l'autre ; car, il est évident, en thèse générale, qu'il n'y a pas de décomposition sans abstraction, ni d'abstraction sans décomposition. Toute abstraction est nécessairement précédée d'une analyse (2) ; et toute analyse est nécessairement suivie d'une abstraction (3) » (pp. 33-34).

Voir aussi la très importante discussion sur le sens de la méthode de Cavalieri, pages 38-39 et 42-44.

(20 janvier 1820) : « Dans toute science positive, on doit distinguer deux sortes de travaux : ceux qui se rapportent à la science

(1) Voir *Synthèse subjective*, pp. 257-261.

(2) Abstraction et Analyse : la relativité de ces deux termes joue un très grand rôle chez Comte.

(3) « Toute abstraction, ai-je dit dans le texte, est nécessairement précédée d'une analyse, et toute analyse est nécessairement suivie d'une abstraction. Cela exprime assez bien, je crois, la manière dont ces deux opérations de notre esprit s'enchaînent naturellement et dépendent l'une de l'autre. En effet, si vous abstrayez sans avoir, au préalable, analysé, vous abstrayez mal, parce que vous abstrayez au hasard ; il faut d'abord décomposer l'idée dont vous voulez abstraire un élément, pour examiner précisément quel est celui de tous ses éléments que vous voulez abstraire, et si votre choix est bon : en réalité, cela aura toujours lieu effectivement, soit que nous y fassions attention, soit que nous n'y prenions pas garde, puisqu'on ne saurait abstraire une chose d'une autre sans que l'ensemble n'ait été d'abord ou en même temps décomposé ; mais il y a de la différence de glisser sur cette analyse et de la faire, pour ainsi dire, imperceptiblement, au hasard et involontairement, ou bien de s'y arrêter, d'y porter son attention, de la discuter, de la faire avec choix, et connaissance de cause. Réciproquement, toute analyse est et doit être suivie d'une abstraction ; car, si après avoir décomposé une question quelconque en plusieurs autres distinctes, que vous voulez examiner une à une, si dans l'examen de chacune, vous ne mettez pas de côté, vous n'abstrayez pas les autres, à quoi vous servira votre analyse ? Cela a toujours lieu forcément, mais il y a encore la différence de le faire au hasard ou d'une manière raisonnée, ou sans connaissance de cause. » (*Note de Comte.*)

proprement dite, c'est-à-dire, aux principes et aux déductions et applications des principes, et ceux qui se rapportent à la méthode, c'est-à-dire, aux moyens mêmes d'arriver à de nouveaux principes ou de tirer de nouvelles conséquences des principes connus, en un mot, à l'invention scientifique, considérée non comme résultat irrégulier et, pour ainsi dire, accidentel du génie, mais comme susceptible d'être soumise à des préceptes fixes et d'un succès certain » (p. 45).

(20 janvier 1820) : « L'histoire de l'esprit humain s'accorde avec le raisonnement *a priori* pour prouver que les progrès d'une science quelconque consistent alternativement dans le perfectionnement de la partie technique, ou de la technie (1), et dans celui de la méthode. Supposez que la technie ait commencé la première, ce qui est vraisemblable, quand elle aura acquis un certain développement, on sera arrêté par l'impossibilité de la pousser plus loin, si on ne perfectionne la méthode, et les esprits se porteront alors vers celle-ci » (p. 46).

(20 janvier 1820) : « Enfin, on peut prédire que l'époque actuelle doit prendre, suivant cette loi naturelle d'alternative, le caractère de perfectionnement de la méthode, quand on voit que toutes les applications les plus intéressantes sont achevées, et quand tous les géomètres éprouvent, au fond, sans qu'ils s'en rendent toujours compte, qu'on ne peut plus aujourd'hui faire avec les méthodes existantes que de difficiles niaiseries, quand, en un mot, ils sentent qu'ils ont atteint ou à peu près la limite, et que leurs travaux doivent se tourner vers la méthode, s'ils veulent pouvoir tenter de nouvelles applications qui soient d'un intérêt réel » (p. 48).

(20 janvier 1820) : « Enfin, une dernière partie de l'examen que j'esquisse ici en masse doit montrer que l'esprit humain a toujours tendu de plus en plus à rendre la méthode branche de travail distincte de la technie, quoique la séparation ne soit pas encore prononcée nettement et organisée. Pour les mathématiques surtout, il est aisé de prouver que telle est aujourd'hui la tendance de l'esprit humain, et que nous touchons au moment, en un mot, que la réforme que je propose est suffisamment préparée par les antécédents. Il y en a, de plus, une seconde raison d'un ordre très élevé. C'est le changement qui tend à s'opérer dans nos connaissances philosophiques ou d'ensemble, en un mot, parce que la politique ou la philosophie générale tend à devenir science. Il en

(1) « Je me servirai dorénavant de cette expression de *technie*, comme étant commode pour désigner la partie scientifique proprement dite, par distinction de la méthode. Du reste, je n'y attacherai jamais d'autre sens » (*Note de Comte*).

résultera que la philosophie générale tend à se constituer à la même époque que toutes les philosophies particulières, et, par conséquent, pousser à la formation de celles-ci, indépendamment des autres causes que j'ai montré devoir déterminer cette formation. Ce sera la véritable époque scientifique qui commencera alors pour l'esprit humain, l'époque par rapport à laquelle toutes les autres n'auront été que préliminaires et préparatoires (pp. 53 et 54).

Essais de philosophie mathématique par Auguste Comte (Paris, 1878, Dunod, libraire-éditeur).

Ce recueil contient des MATÉRIAUX pour un ouvrage sur la philosophie des mathématiques et, d'autre part, des MATÉRIAUX pour un mémoire sur le calcul des variations. Les deux séries de matériaux sont datées de 1821 et 1824. Nous analyserons plus loin tout ce qui concerne le calcul des variations. Nous donnons ici quelques extraits des *matériaux de philosophie mathématique*.

a. — DÉFINITIONS (31 MARS 1821)

« L'algèbre, prise dans sa suprême généralité, c'est-à-dire conçue comme l'ensemble des calculs mathématiques, peut être définie :

« *La science qui a pour objet de changer une fonction implicite donnée en une fonction explicite, équivalente, mais inconnue.*

« Cet énoncé, entendu en donnant aux mots *fonction, implicite, explicite*, toute leur acception la plus étendue, me paraît propre à présenter, *a priori*, une idée générale assez nette du calcul mathématique et à résumer, *a posteriori*, les notions connues de ce calcul dans ses différentes branches, double condition à laquelle doit satisfaire une bonne définition, qui doit être à la fois un aperçu et un résumé de l'ensemble de la science » (p. 9).

« On peut donc établir, en mathématiques, une véritable division logique en deux parties, dont le caractère est bien nettement tranché, dans l'objet différent qu'elles ont en vue. On voit s'ensuivre de là les grandes différences observées, par un enchaînement naturel, preuve que le véritable caractère de division a été bien saisi. En effet, de cette différence du but dérive nécessairement la différence des deux points de vue sous lesquels la quantité abstraite est envisagée dans l'une et dans l'autre partie. On voit que, dans la première, les quantités seront envisagées relativement à leurs relations, et non à leur grandeur, d'où suit la nécessité d'abstraire celles-ci, comme considération superflue, et, par conséquent, de regarder la quantité sous un point de vue totalement indéterminé... » « En un mot, il est peu philosophique de définir

une science quelconque par les instruments ou méthodes qu'elle met en usage ; la vraie définition doit se rapporter au but, et la considération de l'instrument n'est que secondaire, puisqu'elle doit évidemment dépendre de celle du but » (p. 11).

b. — NOTES POUR LE DISCOURS PRÉLIMINAIRE DE LA GÉOMÉTRIE
(24 SEPTEMBRE 1824)

« Pour bien comprendre, d'après la définition précédente, toute l'étendue des recherches géométriques, il faut aborder directement la distinction de la géométrie abstraite et de la géométrie concrète, c'est-à-dire de celle qui s'occupe de résoudre les diverses questions ci-dessus énoncées sur toutes les formes imaginables dans l'espace et de celle qui se borne à considérer les formes que la nature nous présente. Cette distinction rentre dans la distinction générale de la théorie et de la pratique ; elle a les mêmes motifs fondamentaux, qu'il est inutile de rappeler ici. En se bornant à ce qui est particulier au cas actuel, qui ne voit que, les formes naturelles n'étant pas déterminées pour la commodité de notre intelligence, on ne pourrait traiter presque aucune d'elles, si on n'en avait d'abord étudié beaucoup d'autres plus simples, ou plutôt, en prenant la science de son vrai point de vue, si on ne s'était d'abord formé des méthodes générales de recherche applicables à quelque figure que ce soit ? Il est cependant certain que les géomètres ont dû prendre d'abord pour premier sujet de leurs spéculations les formes les plus simples que la nature leur présentait, c'est-à-dire les lignes droite et circulaire et les surfaces et volumes qui en dérivent le plus facilement. Mais aussitôt que leurs recherches ont été vraiment théoriques, c'est-à-dire débarrassées de toute idée d'application immédiate, ce qui a commencé en Grèce essentiellement, ils ont dû, après avoir épuisé ces premiers sujets d'étude, prendre pour but de leurs travaux ultérieurs les diverses formes, non dans l'ordre où la nature les leur présentait, mais dans celui simplement de la plus grande facilité à les concevoir. Il faut observer à ce sujet que cette manière d'étudier, la seule qui soit vraiment scientifique, nécessite la connaissance pour chaque forme d'un caractère précis qui est le fait primitif, base de son étude, auquel on doit rattacher tous les autres. La nature ne présente jamais ces définitions exactes, même dans les formes les plus simples qu'elle nous présente. Mais il y a absolue nécessité à les supposer pour avoir une base de recherches, et les formes abstraites ainsi conçues, soit que l'observation les ait indiquées, soit qu'elles aient été inventées, ne seront que des approximations des formes

réelles et nécessairement irrégulières que la nature nous offrira, ce qui est inévitable, car nos théories les plus parfaites, de quelque ordre qu'elles soient, ne peuvent jamais être l'expression exacte de la nature extérieure.

« En donnant ainsi pour matière à la géométrie toutes les formes que l'esprit humain peut concevoir nettement d'après des caractères précis, il est facile de concevoir, par un premier aperçu, toute l'immensité du champ de ses recherches, car il est aisé de voir que les formes imaginables sont réellement en nombre indéfini, dans la stricte acception du mot » (pp. 14 et 15).

« ... Mais l'avantage est encore plus sensible si l'on envisage les applications, c'est-à-dire le passage de l'abstrait au concret. En effet, la difficulté propre à cette relation consiste à faire rentrer la forme naturelle, qui est le sujet de la recherche, dans l'un des types de la géométrie abstraite, en vérifiant sur cette forme, par les observations, un caractère distinctif de ce type (bien entendu toujours que la vérification ne pourra jamais être qu'approchée). Une fois cette relation établie, le reste est du domaine de la géométrie abstraite, et si celle-ci était parfaite (ce qu'on doit toujours supposer pour juger l'esprit d'une science), la question serait résolue par cela même. Or, sous ce point de vue, on voit clairement la nécessité d'avoir pour chaque forme plusieurs propriétés caractéristiques, le plus grand nombre et les plus variées possible. Car la première définition qui s'est présentée n'a pas été conçue, à coup sûr, comme la plus propre à cette vérification, et il serait bien extraordinaire qu'elle le fût » (pp. 17 et 18).

« Ainsi, pour organiser le rapport de l'abstrait au concret en géométrie, l'étude la plus complète possible des diverses générations que comporte chaque forme donnée est absolument indispensable ; sans elle, la spéculation restera toujours en dehors de la réalité ou n'aura avec elle que des rapports fortuits ; en un mot, il y aura tous les inconvénients des relations qui, quoique naturelles, ne sont cependant pas organisées » (p. 18).

« On doit distinguer à cet égard deux méthodes, ou plutôt deux géométries, celle des anciens et celle des modernes, créée par Descartes. L'importance de cette distinction capitale n'a réellement pas été sentie par les géomètres, si ce n'est par Descartes, d'une manière digne de son objet. On n'a pas apprécié philosophiquement la grande découverte de Descartes comme faisant une véritable révolution fondamentale dans la science, ou plutôt comme constituant réellement la science, qui jusqu'alors avait été, à proprement parler, dans l'enfance, malgré les beaux résultats qui avaient été obtenus » (p. 19).

« En second lieu, le rapport entre la théorie et la pratique n'était pas plus constitué par la géométrie ancienne que la théorie elle-même. Car ce rapport dépend surtout de la possibilité d'étudier à tout instant une forme nouvelle, de l'entière disponibilité de l'esprit à cet égard, bien plus que de la connaissance détaillée d'un nombre même très grand de formes particulières. En effet, comme on ignore absolument d'avance dans quels types abstraits rentreront les formes que la nature peut présenter à chaque occasion nouvelle, on n'avait, dans la géométrie ancienne, aucune certitude véritable de l'utilité des recherches individuelles qu'on suivait ; car rien n'assurait que les formes qu'on étudiait étaient précisément celles qui avaient des analogues dans la nature ; et effectivement si, plus tard, on y a trouvé l'ellipse, c'est à coup sûr un hasard fort heureux, mais sur lequel on n'avait guère pu compter. Dans la marche des modernes, au contraire, on est toujours certain de pouvoir aborder chaque forme naturelle aussitôt que cela deviendra nécessaire, puisqu'on possède des méthodes générales applicables sans distinction à toutes les formes, et qu'il suffit, pour les transporter à celle qu'on veut traiter, d'y découvrir par observation un caractère précis quelconque (même quand il ne serait pas le plus commode pour son étude, puisqu'on a aussi des procédés généraux de transformation), difficulté qui y est radicalement inhérente au passage de l'abstrait au concret, et qu'on rencontrera nécessairement toujours, de quelque manière que le premier soit traité » (p. 21).

c. — NOTES POUR LE DISCOURS PRÉLIMINAIRE DE L'ALGÈBRE
(20 NOVEMBRE 1824)

P. 24 et 25 : « Une équation est bien une relation d'égalité, mais elle ne peut pas exister entre des fonctions *quelconques* des quantités que l'on y considère ; elle n'est une vraie *équation analytique*, à laquelle nos méthodes de calcul sont applicables, qu'autant qu'il n'y entre que des fonctions *abstraites*, sans aucune fonction *concrète*. Et c'est là ce qui fait l'extrême difficulté de représenter par des équations les lois des phénomènes qui en sont susceptibles. Pour expliquer cette définition, tout consiste à concevoir nettement la distinction des fonctions abstraites et concrètes, qui n'a jusqu'à présent fixé l'attention d'aucun géomètre, et qui est cependant fondamentale en mathématiques ; sans elle, il est impossible de concevoir nettement cette science d'une manière générale. Voici l'explication très simple de cette distinction.

« Quand nous avons reconnu dans une étude d'un phénomène

que deux quantités dépendent ou sont *fonction* l'une de l'autre, nous pouvons concevoir et exprimer leur mode de dépendance de deux manières : 1^o en l'assimilant à celui qu'on observe dans un autre phénomène que l'on regarde alors comme plus connu que le premier, sans quoi la comparaison ne servirait de rien ; 2^o en concevant une relation entre nombres abstraits correspondante à la relation concrète.

« Dans ce cas seulement, la fonction est *abstraite* ; dans l'autre, elle n'est encore que *concrète* ; l'une, aussi bien que l'autre, fixe avec précision la loi du phénomène et par conséquent le rend accessible au travail mathématique ; mais la seconde seulement permet de lui appliquer les méthodes analytiques. En un mot, une *fonction* n'est que *concrète* lorsqu'elle exprime un mode de dépendance qui ne peut être conçu qu'en assignant un phénomène où il y a lieu ; elle ne devient *abstraite* que lorsqu'elle peut être envisagée comme une simple relation de nombres, ce qui suppose une plus grande élaboration. Ainsi, par exemple, lorsque, par des raisonnements géométriques, on prouve directement que la relation entre l'espace et le temps dans la chute des graves est la même que celle entre l'aire d'un carré et la longueur de son côté, ce qui est possible, comme on sait, la loi est certainement déterminée, mais seulement par une fonction *concrète* ; elle n'est connue *abstraitement* que lorsqu'on a découvert qu'elle est la même que celle qui existe entre un nombre et sa racine deuxième. » (Voir page 26 du même Mémoire le tableau des fonctions simples.)

« Par ces considérations, la division rationnelle des mathématiques pures se présente naturellement d'elle-même en partie concrète et partie abstraite, ou plus exactement en méthode pour l'établissement des équations dans les phénomènes qui en sont jusqu'ici susceptibles, et tout paraît se réduire encore à ceux géométriques et mécaniques, et méthodes pour les transformations de ces équations. La première pourrait porter le nom d'*analyse*, si celle-ci n'était déjà autrement employée ; l'autre est l'*algèbre* proprement dite, prise dans sa plus grande extension. L'application du calcul aux équations géométriques ou mécaniques, comme composant la connaissance de la géométrie ou de la mécanique, me paraît mal à propos classée dans la première partie ; c'est confondre la méthode et l'application, et les idées à cet égard ont besoin d'être refondues par l'éducation. Cette application ne fait pas à proprement parler partie des mathématiques pures ; elle devrait être rangée dans les mathématiques mixtes, en distinguant toutefois dans celles-ci les applications directes du calcul de celles qui ne sont qu'indirectes, comme l'astronomie, par exemple, à laquelle

le calcul ne s'applique qu'en tant que s'appliquant à la géométrie et à la mécanique, qui sont peut-être les seules applications directes. Je dis *peut-être* à cause de la théorie de la chaleur ; telle qu'elle est conçue mathématiquement par Fourier, elle semble une application directe du calcul. C'est d'ailleurs la seule exception que je connaisse à cette observation importante. Du reste, le plan que j'indique ici a besoin d'être beaucoup médité avant d'être en totalité susceptible d'être adopté pour l'éducation. Mais il est vraisemblablement destiné à devenir, sauf les élaborations convenables, la base de l'enseignement philosophique des mathématiques » (p. 30).

2^e Cours de philosophie positive

De ces textes, il faut rapprocher les textes fondamentaux du *Cours* (1) auquel nous nous contentons de renvoyer. Voir *Cours de philosophie positive*, tome I, p. 45 (l'unité de méthode), p. 93, 3^e leçon (mathématique abstraite et mathématique concrète), pp. 109, 119, 120 (critique de la théorie des signes de Condillac), p. 123. (Le rapport de l'abstrait au concret permet de surmonter l'opposition kantienne de la quantité à la qualité.) P. 133 : « C'est par les mathématiques que la philosophie positive a commencé à se former : c'est d'elles que nous vient la *méthode*. » P. 135 (Exemple de réaction du concret sur l'abstrait dans l'histoire des mathématiques). P. 137, à propos de la notion d'équation : « Ce défaut de précision dans la considération logique d'une notion aussi fondamentale en mathématiques entraîne le grave inconvénient de rendre à peu près inexplicable, en thèse générale, la difficulté immense et capitale que nous éprouvons à établir la relation du concret à l'abstrait, et qu'on fait communément ressortir avec tant de raison pour chaque grande question mathématique prise à part. » P. 139 : « La plupart des fonctions, à leur origine, celles mêmes qui sont aujourd'hui le plus purement *abstraites*, ont commencé par être *concrètes* ; en sorte qu'il est aisé de faire comprendre la distinction précédente, en se bornant à citer les divers points de vue successifs sous lesquels, à mesure que la science s'est formée, les géomètres ont considéré les fonctions analytiques les plus simples. » (Toutes les pages suivantes sont à méditer.) P. 144 : « Or, la difficulté fondamentale de ce passage du *concret* à l'*abstrait* consiste surtout, en général, dans l'insuffisance de ce très petit nombre d'éléments analytiques que nous possédons... » P. 154, *idem*, p. 157, notion générale de dérivation (ce texte est extrêmement

(1) Toutes nos citations du *Cours* se réfèrent à la 5^e édition de la Société Positiviste, Paris, 1892-1894 6 vol.

important pour comprendre la philosophie analytique de Comte (1) et son rapport au calcul des variations) : « Il importe extrêmement de se la représenter dans toute son étendue logique ; car c'est peut-être en établissant un mode général de *dérivation* autre que celui auquel on s'est constamment borné jusqu'ici, bien qu'il ne soit pas, évidemment, le seul possible, qu'on parviendra un jour à perfectionner essentiellement l'ensemble de l'analyse mathématique, et par suite à fonder, pour l'investigation des lois de la nature, des moyens encore plus puissants que nos procédés actuels, susceptibles, sans doute, d'épuisement. »

En ce qui concerne la géométrie, voir surtout pages 311 et 320. En ce qui concerne la mécanique rationnelle, voir surtout à partir de la page 442 : « On remarque, dans toutes les notions fondamentales de cette science, une confusion profonde et continue entre le point de vue abstrait et le point de vue concret, qui empêche de distinguer nettement ce qui est réellement physique de ce qui est purement logique, et de séparer avec exactitude les conceptions artificielles uniquement destinées à faciliter l'établissement des lois générales de l'équilibre ou du mouvement, des faits naturels fournis par l'observation effective du monde extérieur, qui constituent les bases réelles de la science. »

Le mécanisme de généralisation abstraite appliqué par Comte à la notion d'*espace* est identique à celui qu'il applique à la notion de *mouvement varié* (*Cours*, I, pp. 536 et sq.), et par quoi sa méthode s'ouvrirait aux conceptions de « mouvements tangents » et « d'espaces tangents ». La relativité moderne de la notion d'*espace*, étrangère à la géométrie purement euclidienne de Comte, est, cependant, dans sa structure physico-mathématique, entièrement compatible avec l'intuition directrice de la méthode abstraite.

B

PÉDAGOGIE MATHÉMATIQUE

Comme on le voit par les derniers textes que nous avons choisis dans les *Essais*, les premières réflexions d'Auguste Comte sur la philosophie mathématique se rattachent directement à sa vocation pédagogique. Il est facile de le vérifier par les *Lettres à Valat*.

Les idées pédagogiques de Comte en mathématique ont une

(1) La notion de *dérivation* rattachée à l'*indirect*, et à l'*implicite*.

grande importance. Elles n'ont pas été sans influence sur la pédagogie mathématique au XIX^e siècle : sur l'idéal de l'enseignement comme sur les détails de celui-ci (cf. exposé du principe d'homogénéité, par exemple) ; elles se rattachent d'autre part directement à la perception du concret affectif chez Comte, comme nous le montrons plus bas par un document inédit extrêmement curieux (*Auguste Comte et l'Opéra-Italien*). Enfin, les problèmes de pédagogie mathématique soulèvent la question fondamentale des rapports entre la pensée mathématique de Comte et la révolution mathématique au XIX^e siècle (Cauchy, Galois). Nous nous bornons ici à donner quelques textes indispensables auxquels nous joignons quelques planches photographiques. Nous prions le lecteur de bien vouloir se reporter à notre ouvrage principal : *Méthode et Intuition chez Auguste Comte*, spécialement en ce qui concerne l'abstraction mathématique, pp. 5, 54 et sq., 534 et sq.

1^o *Auguste Comte et le principe de la généralité de l'algèbre.*

On trouve dans le *Cours*, tome I, pp. 177, 218 et 220 des allusions au principe de l'unité de la mathématique abstraite dont une des expressions est le principe de la généralité de l'algèbre. Dans son enseignement, Comte restait rigoureusement fidèle à cette conception de philosophie mathématique qui devait se heurter aux difficultés analytiques, suscitées en particulier par Cauchy. On trouvera des échos de cet antagonisme dans les *Lettres à Valat* (à propos de la transcendance de e), ainsi que dans l'opuscule de Teixeira Mendès, *Le Positivisme et la Pédantocratie algébrique*. Le plus célèbre de ces litiges (1) concerne l'usage des séries divergentes. On sait que Comte tenait à introduire la considération de ces séries dans l'enseignement. Cette insistance se rattache bien évidemment à la conception très générale qu'il se faisait de l'idée de « la série abstraite », dont la fonction logique dépasse de beaucoup le cadre purement technique des séries convergentes.

Les idées de Comte sur ce point, comme sur bien d'autres points de pédagogie et de philosophie mathématiques, subirent une éclipse par suite des difficultés techniques que sous-entendait la généralisation de l'usage des séries. On sait, depuis Henri Poincaré, que sous certaines réserves et en précisant les conditions de leur usage, il est possible de faire appel à des séries divergentes utilisées en particulier en astronomie.

(1) On en trouverait des échos dans les débats académiques, dans les *Cours* de l'École Polytechnique, et jusque dans le *Dictionnaire du XIX^e siècle*.

Ce lien entre la conception mathématique de la série par Comte et l'idée générale de la série abstraite est extrêmement important. Il n'est malheureusement pas possible de se reporter à la véritable base historique de la discussion, qui eût été le *Cours d'analyse* d'Auguste Comte, pendant les années où il professait à l'École Polytechnique. Il n'existe, à notre connaissance, que le *Programme* de ce *Cours*, programme que nous comptons publier ; le texte qui suit ce programme est en réalité le Cours polycopié de Duhamel souvent confondu avec le cours de Comte lui-même.

2° Influence pédagogique de Comte.

Les nombreuses traces de la réforme pédagogique de Comte, dans l'enseignement des mathématiques supérieures de cette époque, dans l'enseignement des mathématiques spéciales, et même dans l'enseignement des mathématiques élémentaires, méritent d'être signalées. Malgré les critiques auxquelles elle fut en butte, la *Géométrie* de Comte eut une réelle efficacité. Les sujets d'« examens » furent célèbres (1). Comte fait allusion à son influence pédagogique proprement mathématique dans les *Lettres à Valat*, dans le *Cours* (tome I, p. 231) et en bien d'autres endroits (*Synthèse subjective*). Nous pouvons immédiatement en fournir un exemple extrêmement précis en ce qui concerne l'exposé du principe d'homogénéité (*Cours*, I, pp. 181 à 184), qui est devenu classique dans l'enseignement (voir aussi *Géométrie*, pp. 37 et sq.). Nous avons retrouvé, dans les notes d'un élève de Comte à la pension Laville (classe de mathématiques spéciales), le même exposé.

• Nous ferons les mêmes remarques en ce qui concerne la théorie du nombre de points nécessaires à la détermination d'une courbe quelconque (*Cours*, I, pp. 386-387).

3° Auguste Comte, examinateur d'entrée à l'Ecole Polytechnique.

1° On trouvera des matériaux extrêmement intéressants pour tout ce qui concerne la pédagogie mathématique de Comte, dans la *Synthèse subjective* (2). Ces matériaux seront à confronter avec les examens d'entrée à l'École Polytechnique. On sait que dans les papiers d'Auguste Comte figurent les procès-verbaux individuels des examens d'entrée à l'École Polytechnique, pendant les années où Auguste Comte fut examinateur. M. Pierre Laffitte a publié

(1) Voir P. LAFFITTE, *Revue occidentale*, tome IV, n° 6, 1^{er} novembre 1891, pp. 408 et sq.

(2) En particulier, page 296.

dans la *Revue occidentale* et dans les *Nouvelles Annales de Mathématiques* une partie de ces examens, mais il serait important d'en faire une étude complète, comme le prouveront les quelques extraits que nous présentons ici sous forme de planches photographiques (1). En dehors des contacts extrêmement précis que ces examens nous permettent d'établir, entre la philosophie mathématique de Comte et sa psychologie intellectuelle, ces textes fournissent un lien direct entre l'abstraction mathématique et la logique du sentiment. En effet, Comte ne note pas les candidats, il les cote, il les apprécie selon une échelle logico-affective. Un texte complètement inédit dont nous joignons la reproduction photographique prouve que cette échelle lui servait pour interpréter sa réaction aux séances de l'Opéra-Italien (voir planche III).

Nous reproduisons ici le texte de Laffitte (pp. 70-71 des *Nouvelles Annales de Mathématiques*, Troisième série, tome XIII, Paris, 1894, où se trouve exposée la notation symbolique instituée par Comte pour l'appréciation des candidats à l'École Polytechnique.

« Comme le but final était le classement des candidats, suivant l'ordre de mérite constaté, il était nécessaire d'avoir des signes, pour représenter les mérites relatifs et avoir la possibilité de voir immédiatement la place de l'élève dans la série. Le procédé habituel consiste, comme on sait, à employer des chiffres. On prend, pour représenter la valeur de chaque question, tous les nombres compris entre zéro et vingt. On a ainsi le chiffre qui représente, du moins on le croit, la valeur de chaque question ; l'on fait la somme et l'on prend la moyenne, ce qui donne la valeur de l'élève, numériquement représentée. Cette méthode a une apparence de rigueur numérique qui peut séduire ; mais cette rigueur même empêche de bien se représenter toutes ces nuances délicates, par lesquelles la valeur effective des intelligences peut être vraiment appréciée. Elle dispose trop à une sorte de procédé mécanique, et doit exposer à des erreurs considérables dans le jugement, surtout des intelligences d'élite. Auguste Comte employait un procédé tout à fait différent qu'il est bon d'exposer. Il avait des signes généraux de classification, au moyen desquels les élèves étaient disposés dans six catégories successives, représentant l'ordre décroissant de mérite. Voici les signes de ces six catégories : ++, +, ±, ∓, —, ——. L'un de ses signes était placé immédiatement après l'examen de chaque candidat, au bas de la page et à côté de l'appréciation

(1) Voir Pl. II.

générale qui terminait cet examen. Ainsi, par exemple, dans les deux examens que j'ai déjà publiés, M. Edouard Hardy porte, à la fin de son examen, le signe $++$ et M. de Noé (Cham) le signe $— —$. Mais ces catégories étaient elles-mêmes partagées en catégories successives, représentées par des signes grecs que je vais indiquer :

$++$, $\iota\theta$, $\iota\eta$, $\iota\vartheta$, $\iota\Sigma$, $\iota\varepsilon$, $\iota\delta$.

$+$, $\iota\varphi$, $\iota\delta$.

$\pm$, $\iota\alpha$.

$\mp$, $\iota\alpha$.

$—$, ι , θ , η , ϑ , Σ .

$— —$, ε , δ , γ , β , α .

« Ces signes sont rangés de manière à représenter la valeur décroissante dans chaque catégorie. Ainsi, dans la catégorie des $++$, $\iota\theta$ représente la subdivision la plus élevée, $\iota\delta$ la moins élevée.

« Voyons maintenant comment était représentée, pour Auguste Comte, la valeur de chaque question. Il se servait pour cela d'expressions anglaises, qu'il résumait par un signe grec entre parenthèses. Je vais donner le Tableau de ces principales dénominations, placées à la fin de chaque question, pour exprimer la valeur relative de la réponse :

« Extremely well ($\iota\theta$), very well ($\iota\eta$), well ($\iota\xi$), enough well ($\iota\zeta$), very badly (δ), badly (Σ), indifferently (θ), moderately (ι), little better ($\iota\alpha$), sufficiently (ι), well ($\iota\varepsilon$).

« Auguste Comte faisait, à la fin de chaque journée, le classement du jour ; c'est-à-dire que les quatre ou cinq élèves examinés étaient disposés par ordre de mérite, avec les signes de leur catégorie et le signe grec de la subdivision de la catégorie. Tous les cinq jours, il faisait un classement de tous les élèves examinés pendant cette durée, et de temps en temps un classement général depuis le commencement ; et enfin il terminait par le classement de tous les élèves, par exemple, examinés à Paris. »

On lira, de même, avec profit, sur le mode général de composition d'Auguste Comte les renseignements de Laffitte, dans les *Matériaux pour servir à la Biographie d'Auguste Comte* (*Revue occidentale*, années 1888, 1^{er} juillet, pp. 46 et sq., et 1891, 1^{er} novembre, pp. 413 et sq.).

4^o Signification intuitive de la pédagogie mathématique de Comte.

a) Par l'algorithme littéraire de la *Synthèse subjective*, la pédagogie mathématique de Comte, discipline totale des rapports entre l'abstrait et le concret, rejoint l'exercice de la logique du senti-

ment. De cette fonction, dont nous donnons un exemple typique (Planches II et III), Pierre Laffitte a fourni la clef en publiant, dans la *Revue occidentale*, parmi les *Matériaux pour servir à la Biographie d'Auguste Comte*, le code pédagogique de Comte et une série d'acrostiches systématiques.

Le code (notations $\alpha\beta\gamma\dots$) est l'échelle d'appréciation abstraite et concrète des examens mathématiques (et des œuvres musicales). Les acrostiches sont la base de composition systématique des œuvres finales de Comte, selon l'intention de la logique complète. (*Méthode constructive: Algèbre universelle*—juin 1857). Ils constituent le développement en série du contenu verbal de l'intuition comtienne. Ex. : pour la *Morale* (que Comte devait écrire), les phrases qui devaient développer le mot « concret » étaient soumises, par Comte, à l'obligation de traduire la règle de répartition logico-affective suivante : *Concret, Conduit, Confier, Confins, Conflit, Confuse*.

Aucun de ces mots n'est indifférent, pour qui a suivi toute notre description de l'intuition comtienne (cf. *Méthode et Intuition*, 3^e partie) : nous y trouvons une curieuse vérification psychologique.

b) On trouve, chez Lamé, Duhamel, et chez bien d'autres mathématiciens de la même formation intellectuelle, des thèmes extrêmement approchants de la pédagogie et de la philosophie mathématiques de Comte et de leurs perspectives positivistes. Mais ce qu'on trouvera uniquement chez Comte, c'est une « continuité d'invention » entre la philosophie, la pédagogie mathématiques et la philosophie encyclopédique du positivisme. Cette continuité d'invention (1), déjà sensible dans tous les textes précédents, apparaît de la façon la plus remarquable, si on leur associe méthodiquement les passages où Comte fait allusion au *calcul des variations*, et spécialement le *Mémoire* initial sur le calcul des variations.

C

AUGUSTE COMTE ET LE CALCUL DES VARIATIONS

Le document principal sur la matière consiste dans la seconde partie de l'*Essai* de 1821 auquel nous avons déjà fait allusion. Le *Mémoire sur le calcul des variations* signale donc une invention de la jeunesse de Comte que celui-ci reprend dans le *Cours de Philosophie positive*, tome I, pp. 242, 256, 272 et 273.

(1) Dont l'analogie se trouve chez Comte, en ce qui concerne l'interprétation du mouvement varié (*Cours*, I, p. 442 et pp. 534 à 538).

Nous nous proposons de le rééditer intégralement ; mais nous donnons ci-dessous quelques extraits indispensables à l'intelligence de notre ouvrage.

DIVISION DU MÉMOIRE

(Samedi, 6 janvier.)

1^o Exposé général de la vue fondamentale.

2^o Moyen de ramener le calcul des variations ordinaires au calcul des différences partielles.

3^o Moyen d'étendre le calcul des variations ordinaires à un nombre quelconque de variations de la même variable.

4^o Conséquences relatives au perfectionnement des applications.

5^o Conclusion.

N^o 1

(Janvier, samedi 6, 9 heures soir.)

Le calcul des variations et le calcul aux différences partielles ont entre eux la plus grande analogie ou, pour mieux dire, la plus intime filiation. Dans le calcul aux différences partielles, une même variable z , par exemple, est regardée comme une fonction de plusieurs variables absolument indépendantes les unes des autres, par exemple de deux variables x et y . On y considère donc pour la fonction z deux sortes d'accroissements distincts et indépendants l'un de l'autre, savoir : ceux qu'elle reçoit en vertu des accroissements de x et ceux qu'elle reçoit en vertu des accroissements de y . Or, dans le calcul des variations, on considère aussi deux sortes d'accroissements distincts et indépendants l'un de l'autre ; ainsi, en envisageant z comme une fonction de x seulement, on conçoit que x prenne tantôt l'accroissement dx , tantôt celui de δx , et de là deux accroissements distincts dans la même fonction z . Ce rapprochement fait voir l'analogie de ce calcul avec celui aux différences partielles ; on voit en même temps que toute la différence consiste en ce que, dans un cas, la fonction qui reçoit deux sortes d'accroissements distincts ne les subit que comme fonction de deux variables distinctes et indépendantes, qui subissent chacune un seul changement différent pour les deux, tandis que, dans l'autre cas, cette fonction est censée n'être que d'une seule variable, et ses deux sortes d'accroissements distincts

viennent de ce que la variable même est conçue comme subissant deux accroissements distincts et indépendants l'un de l'autre. Le calcul des variations n'a donc fait que transporter aux variables simples ce que le calcul aux différences partielles avait établi pour les fonctions de variables. »

N^o 2

« Cette vue fondamentale me paraît être la vraie manière de considérer le calcul des variations, que personne, jusqu'à présent, n'avait envisagé sous cet aspect général. J'y trouve deux avantages tout à fait importants : 1^o elle montre évidemment qu'il est possible de ne plus faire de la méthode des variations un calcul distinct et de la rappeler au calcul des différences partielles, lequel serait beaucoup mieux caractérisé par le nom de calcul des différences indépendantes, car telle est effectivement sa nature ; 2^o cette même vue prouve que le calcul des variations peut être agrandi en étant généralisé ; car si, dans le calcul aux différences partielles ou indépendantes, on considère pour la fonction non seulement *deux* sortes, mais autant de sortes qu'on veut, d'accroissements distincts, on peut aussi, dans le calcul des variations, envisager non seulement *deux* sortes d'accroissements distincts pour chaque variable indépendante, mais autant de sortes qu'on veut, ce que personne n'avait fait jusqu'à présent » (p. 34).

« Si les réflexions que je viens de faire n'expliquent pas suffisamment pourquoi les géomètres ne sont pas plus tôt parvenus à la vue générale qui fait l'objet de ce *Mémoire*, elles tracent du moins exactement la filiation de mes idées. Je ne saurais assigner avec précision ce qui m'a porté à comparer le calcul des variations à celui des différences partielles ; c'est sans doute l'esprit philosophique dont j'ai toujours été pénétré dans mes méditations mathématiques et qui m'entraîne involontairement vers les comparaisons des généralités, en m'inspirant une vive répugnance pour tout ce qui n'est que spécial. Quoi qu'il en soit, je déclare que c'est la comparaison directe du calcul des variations à celui des différences partielles qui m'a conduit immédiatement à la vue que j'ai annoncée et que je vais développer. La filiation que j'ai présentée n'est point un exposé fictif et imaginé après coup pour la plus grande commodité de l'exposition, c'est l'énoncé pur et simple de la liaison naturelle de mes idées » (p. 35).

Le fragment n^o 3 du *Mémoire* présente l'instrument technique de cette généralisation qui consiste essentiellement dans un chan-

gement de variables (que Comte appelle u et t , mais qu'il écrit, plus loin, t et t').

N° 3

« Pour ramener le calcul des variations à celui des différences partielles, il suffit évidemment, d'après le rapprochement que j'ai indiqué, de concevoir chaque variable indépendante x comme une fonction φ de deux autres variables u , t , indépendantes de la première, et l'une de l'autre, qui produiront dans x , par leurs accroissements ordinaires séparés du et dt , les deux sortes d'accroissements qu'on désigne d'ordinaire par dx et δx . La nature de cette fonction est d'ailleurs tout à fait arbitraire et peut être choisie suivant les convenances de chaque cas » (p. 36).

La fin du *Mémoire* développe les conséquences du changement de variables, dont la plus apparente est une généralisation des formules fondamentales du calcul des variations telles que Comte les trouvait chez Lagrange. L'idée directrice de ce mémoire éclaire singulièrement les racines mathématiques de l'intuition comtienne. En effet ce qui est hors de doute, c'est que l'origine de la technique proposée par Comte est une confrontation méthodologique et encyclopédique (ramener le calcul des variations ordinaires au calcul des différences partielles, c'est rattacher un principe opératoire en apparence autonome à un principe connu). Auguste Comte est d'ailleurs guidé étroitement par Lagrange ; dans son premier mouvement épistémologique, Comte a été extrêmement conscient de tout ce que recouvrait cette communauté d'origine. La présentation même du mémoire semble insister sur sa signification didactique et philosophique, au détriment de sa partie technique extrêmement condensée (une page de différenciation). Cependant, il faut remarquer que l'introduction de la fonction arbitraire est bien un pressentiment chez Comte de la ligne de développement qui fera passer du calcul différentiel au calcul fonctionnel ; sans doute, nous savons maintenant qu'au lieu de passer de la variable unique à deux autres variables auxiliaires, il fallait passer de la variable à la fonction arbitraire elle-même (1). Ce passage n'est qu'implicite chez Comte, trace d'un éclair d'invention

(1) La transformation, indiquée par Comte : $y = f(x)$ $x = \varphi(t, t')$ n'explicitait pas techniquement l'idée de calcul fonctionnel. Pour la prolonger il eût fallu, au moins, écrire $y = f(x)$ $x = \varphi(y)$ $y = \psi(t, t')$, c'est-à-dire faire le changement de variable sur y .

géniale, mais cet éclair nous fait apercevoir une extrême profondeur d'analyse, une moderne philosophie mathématique à l'état naissant. Elle désigne le point idéal de convergence entre l'idée de fonctionnalité très profonde chez Comte et l'idée de sous-variation qui est nettement indiquée au cours du *Mémoire*. Pour apprécier l'importance de cette perspective, il faut se souvenir de la date à laquelle elle s'est ouverte dans l'esprit de Comte. Une cinquantaine d'années s'écouleront avant que l'esprit humain refasse, de façon décisive cette fois, le saut inventif du calcul différentiel au calcul fonctionnel. On comprend dès lors l'importance qu'Auguste Comte attachait à cette idée directrice fréquemment rappelée par lui dans ses divers ouvrages philosophiques et scientifiques et sa stérilité apparente pour l'évolution des mathématiques. En ce point, l'invention de Comte, nettement orientée vers la généralisation du calcul différentiel, a dépassé le champ de la mathématique pure, sans avoir eu le temps d'explicitement son instrument analytique. Par ailleurs, la philosophie mathématique dont elle était le corollaire n'ayant plus l'audience du public spécialisé, rien de cette admirable invention ne pouvait être retenu du milieu social sous la forme purement abstraite du *Mémoire* de 1821. On confrontera à ce texte les textes très explicites du *Cours*, I, pp. 242-256-264 et 271 à 273, et les différentes applications que Comte en propose, en particulier en ce qui concerne la thermologie (voir *Cours*, II, pp. 444-448), texte extrêmement important, rarement utilisé et qui fonde cependant l'interprétation abstraite de la physique mathématique chez Auguste Comte (1).

Le *Mémoire* de 1821 reste un document unique pour comprendre la signification réelle et intuitive de l'attitude abstraite chez Comte et de l'arrêt relatif imposé à la science par l'intuition politico-scientifique. Dans cet élan d'invention philosophique et mathématique, les deux propriétés caractéristiques du génie positif se manifestent déjà. Il y a visiblement affinité réelle, profonde, géniale de cette invention, avec le cours authentique du génie mathématique au XIX^e siècle ; il y a en même temps inhibition de l'intuition mathématique par l'intuition d'un continu supérieur. L'arrêt de la science, chez Comte, est une crise de croissance : inhibition des techniques abstraites par le besoin de généraliser immédiatement

(1) On y voit clairement combien le *calcul des variations* comparé au calcul différentiel désigne, pour Comte, une « mutation » de l'invention abstraite. Il indique un passage vers le concret : ce qui est profondément, historiquement vrai. Sur les rapports entre le calcul des variations et la Mécanique, voir *Cours*, II, 447, *Synthèse subjective*, p. 649, ainsi que notre article sur *Auguste Comte et le calcul des variations* (*Thalès*, année 1936, pp. 39 et sq.).

l'esprit mathématique pour tout le contenu encyclopédique de l'expérience humaine.

IV

PLÉNITUDE DE L'INTUITION RELIGIEUSE CHEZ COMTE

Nous tenons à reproduire, dès maintenant, quelques textes caractéristiques d'un commerce fructueux entre l'intuition concrète de Comte, telle que nous l'isolons, et la profonde « inventivité » religieuse du Docteur Ch. Gillouin. Le sens de ces échanges imprévus, de cette fécondation, par le positivisme le plus authentique, d'une inspiration radicalement « théocentrique » sera interprété, par nous, comme un effet des caractères intuitifs les plus évidents de la Méthode comtienne (cf. *Méthode et Intuition chez Auguste Comte*, p. 564). Ce que nous relevons ici ne se rapporte donc pas à la critique « dogmatique » du positivisme par le chrétien philosophe, mais bien à l'expérience vécue de ses rapports personnels avec Comte. En dehors de toute interprétation, on ne peut manquer d'être sensible à la puissance, à la profondeur, à la beauté de ces pages. Le *Journal* du Docteur Ch. Gillouin, assez difficile d'accès à certains endroits par le sens très personnel de ses références, mérite cependant de devenir un des classiques de notre philosophie religieuse contemporaine (1).

« 8 septembre 1921. — Dans l'histoire de la philosophie, Comte est sans doute un cas unique. Si les grandes pensées viennent du cœur, toutes les grandes philosophies ne procèdent pas de ces sources profondes. Par-delà les savants exercices de pensée d'un Bergson, nous avons peine à percevoir les palpitations du cœur. Tout autre est le cas d'Auguste Comte. Il va au peuple par amour,

(1) Intellectuellement et littérairement le Docteur Ch. Gillouin, médecin militaire mort à 39 ans, en 1922, appartient à la génération sacrifiée, comme Georges Berthier, tué à 25 ans le 7 septembre 1914, comme le philosophe Daniel Essertier que la guerre éprouva et qui devait disparaître cruellement le 7 juin 1931. Parmi l'héritage de cette génération, on discernerait une réaction assez peu connue de la sensibilité française à l'intuition positive. La guerre, dont l'anticipation marquait déjà ces tempéraments spirituels, et qui devait révéler leurs vertus a presque étouffé leur témoignage. Parmi les thèmes contemporains de notre sensibilité philosophique, il manque cette indispensable réponse. Entre Comte et Bergson, entre Tarde et Durkheim, entre Maurras et Nietzsche, certaine inquiétude moderne, très exigeante en matière d'objectivité, mais systématiquement ouverte aux suggestions concrètes de la vie morale, de la vie religieuse, eût trouvé, en France, un accent nouveau.

pour l'instruire ; il invente une philosophie profonde, accessible à tous, et fonde une religion. Il crée la sociologie. Avec son propre cœur, il ausculte le cœur de l'humanité depuis ses humbles origines. Ce tendre respect de l'âme humaine, cette volonté de ne rien laisser perdre, pas même le fétichisme, des douloureuses conquêtes de l'humanité, ce sentiment profond de l'unité de la famille humaine, s'agit-il de principes philosophiques ou de vertus chrétiennes ? Auguste Comte pourtant n'était pas chrétien. Il rejetait toute dogmatique, mais pourquoi ? Pour écarter tout motif de contestation, pour mettre la vie spirituelle en lieu sûr. Ce que le chrétien appelle grâce, il le nomme « bien ». Disons-nous qu'il ne s'agit que d'une question de mots sans importance et qu'Auguste Comte était chrétien sans le savoir ? Assurément non. Son système, tel qu'il nous l'a laissé, s'apparente au panthéisme, par l'immanence, plutôt qu'à la foi chrétienne. Mais ce système, Auguste Comte l'a considéré comme inachevé. Il entrevoyait, à la fin de sa vie, l'existence de réalités objectives répondant aux valeurs humaines. Il s'acheminait vers la foi chrétienne. Il ne l'a pas atteinte. Son système est resté incomplet, ouvert (1). »

« Je n'ai pas la prétention d'achever son œuvre, ni même de l'utiliser violemment, comme des catholiques ont voulu le faire, mais par elle de rectifier et de nourrir notre vie spirituelle. Auguste Comte détestait le protestantisme. Et pourtant, non seulement il était évangélique par le cœur, mais aussi, sur un point essentiel, par la pensée. Il avait en horreur, de notre part, l'habitude de recourir à la loi, à la force, pour résoudre les questions morales. Mais cette habitude, ce goût, qui appartiennent au protestantisme que le monde connaît, ne sont-ils pas condamnés et rejetés par la véritable piété évangélique ? Comte voulait gagner les cœurs, changer l'opinion pour changer les choses, ne rien changer par d'autres voies. Telle ne fut pas assurément la méthode de Calvin. Mais quiconque a lu l'Évangile avec un esprit intelligent et un cœur doux peut-il ne pas partager le sentiment d'Auguste Comte ? ne pas l'accueillir comme un écho lointain, mais fort du message évangélique du salut par la foi ? Et n'est-ce pas un étrange renversement des rôles que de voir un philosophe indé-

(1) Nous pensons le système de Comte comme *ouvert*, sans le penser pour cela comme incomplet. L'intuition méthodologique comporte bien d'autres issues chez Comte que le retour ou l'aspiration à la foi chrétienne. Mais il est vrai que cette foi, sinon la théologie, peut légitimement y retrouver un mouvement authentique d'amour.

Nous faisons, d'ailleurs, toutes réserves sur l'assimilation du positivisme au panthéisme ! « Pluralisme » serait un terme moins surprenant.

pendant reprocher aux disciples de Jésus-Christ leur légalisme ? Si nous méritons les reproches de Comte, acceptons-les. Si nous ne les méritons pas, ne lui en gardons pas rancune. Il n'avait que trop de raisons de se méprendre » (pp. 245-246).

« 13 septembre 1921. — Le sentiment évangélique, le respect, la tendresse humaine frappent et charment tout de suite chez Auguste Comte. Mais ce qui est plus frappant encore, c'est de trouver chez lui l'idée évangélique elle-même, l'idée anti-légale, l'idée du salut par la foi, transposée sans doute, mais bien reconnaissable. Comte avait en horreur le recours à la loi, à la violence, pour résoudre les questions. Il voulait le cœur de l'homme, sa conviction. Il ne croyait à rien, pour changer les choses extérieures, qu'à un changement de l'esprit public. Mais, à ce changement de l'opinion, à cette « conversion », il croyait de toute son âme. Et ce qu'il détestait le plus dans l'esprit protestant, après son individualisme, c'était son habitude et son goût de recourir à la loi.

« Ainsi Comte a trouvé par la méditation, dans son cœur, la méthode, la vérité qu'un Fallot a dû recevoir, comme un soufflet, de l'expérience. Étrange renversement des rôles, un philosophe « agnostique » reprochant aux protestants, aux hommes de l'Évangile, leur esprit légal. Étrange et bien explicable : la tradition intellectuelle du protestantisme réformé est pétrie de légalisme, tellement qu'un philosophe indépendant a, plus facilement qu'un protestant traditionnel, accès à la vérité humaine et évangélique.

« Ce que Comte ne voyait pas, ce qu'il était bien excusable de ne pas voir, c'est qu'il y a, même parmi nous, un esprit religieux tout opposé à la tradition intellectuelle et politique de la Réforme, une religion des humbles, qui l'eût ravi. Et certes je ne souhaite pas que cet esprit-là fasse grand bruit, mais qu'il en fasse assez, et un bruit assez *distinct* pour parvenir aux oreilles des hommes de bonne volonté, afin qu'ils rendent justice à l'Évangile » (pp. 250-251).

« 9 octobre 1921. — Faites-vous des amis avec les richesses injustes. »

« Je te loue de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents. »

« Comme les biens matériels, la culture intellectuelle est richesse injuste et obstacle au salut. Mais comme eux aussi elle peut servir à se faire des amis. Je pense à Auguste Comte enseignant l'astronomie aux ouvriers parisiens. Un beau sujet d'étude : « Le sentiment évangélique chez Auguste Comte » (p. 263.)

« La dette envers l'humanité : Auguste Comte.

« La dette envers Jésus-Christ : Luther.

« L'unité de la morale et de la religion : le sentiment de la dette,

du devoir, conçu non à la manière individualiste, mais à la manière objective mystique » (p. 281).

Les dernières pages de Charles Gillouin sont consacrées à discuter l'attitude religieuse de Comte. Le livre s'achève sur une longue et grave confrontation de la transcendance chrétienne avec l'immanence positiviste (un peu stylisée pour les besoins de la dialectique). La gravité, le ton dramatique de cet examen laissent voir quelle profondeur de séduction a pu exercer sur l'intransigeance théocentrique de Charles Gillouin l'appel du positivisme. Non seulement par ses attendus, mais par son énergie, cette délibération intérieure et le refus qui l'achève sont la justification la plus évidente de l'intensité religieuse caractéristique de toute l'intuition comtienne.

INDEX DES NOMS PROPRES

Le présent Index ne reproduit que les noms propres explicitement cités dans le corps de cet ouvrage.

	Pages		Pages
AJAM (Maurice)	8	BROGLIE (P. de)	60
ALAIN	9, 196	BROUSSAIS	156
ALEMBERT (D')	79, 160	BRUNETIÈRE	8
AMPÈRE	82	BRUNOT (Ferdinand)	46
ANDRIEUX	133, 142	BRUNSCHVIGG (Léon), 11, 58,	
ARIOSTE	162	67, 99, 108, 142	
AUDIFFRENT	224	BUCHHOLZ	149
		BUFFON	143
BACHELARD (Gaston) ..	93, 108	BURDIN (D ^r)	78, 82, 124
BACON (François de Verulam)		BYRON	134, 143
7, 48, 82, 235			
BELOT (G.)	9, 58	CABET (Étienne)	8
BERGSON (Henri)	262	CALVIN	263
BERNOULLI (Daniel)	88, 112	CARNOT (Lazare)	6
BERTHIER (Georges)	262	CAUCHY	68, 70, 99, 253, 269
BERTRAND (Joseph)	9	CAVALIERI	244
BICHAT	224, 239	CHARLÉTY (S.)	15
BINEAU	146	CHAM.	voir : de Noë.
BLAINVILLE (Henri-Marie-		CHATEAUBRIAND 53, 123, 134, 142	
Ducrotay de), 6, 52, 132,		CHATTERTON	143
149, 150, 151, 156, 159, 232		CHEVALIER (Michel)	38
BLIAUX (Sophie)	118	COLLÈGE DE FRANCE	157
BLIGNIÈRES (Célestin de) ..	200	COMTE (Adolphe)	131
BLONDEL (D ^r Charles) ...	217, 223	CONDILLAC	56, 70, 235, 251
BONALD (Louis de)	134	CONDORCET, 7, 53, 130, 133, 183,	
BOUTROUX (Émile)	9	CORNU (A.)	15
BRÉHIER (Émile)	81, 123	COURNOT .	48, 102, 107, 108, 109

	Pages		Pages
DANTE	162	ITALIENNE (L')	138
DANTON	134		
DEHERME (Georges)	38, 53		
DELVOLVÉ (Jean), 9, 11, 52,		JANET (D ^r Pierre)	218
60, 121, 122			
DESCARTES, 2, 7, 67, 98, 99,			
100, 101, 103, 106, 248.		KANT	7
DIDEROT	7, 133, 143, 160		
DUHAMEL (Jean-Marie-			
Constant).....	254, 257	LAFFITTE (Pierre) 8, 236, 240,	
DUHEM	8	254, 255, 256, 257, 260.	
DUMAS (D ^r Georges) 121, 122, 155		LAGRANGE, 53, 68, 69, 70, 74,	
DURKHEIM (Émile).....	8, 262	78, 79, 93, 94, 95, 96, 240, 241	
DESTUTT..... voir TRACY.		LAMARTINE	143
		LAMÉ (Gabriel)	257
		LAMENNAIS	141
ENCONTRE (Daniel)	75	LAVILLE (pension)	99, 254
ESSERTIER (Daniel)	262	LEIBNIZ, 7, 67, 80, 95, 96,	
		103, 109, 240, 241	
		LEROUX (Pierre)	8
FALLOT	264	LE ROY (Édouard)	8
FOCILLON (Henri)	4	LESPINASSE (M ^{lle} de)	160
FOURIER (J.-B.-Joseph, ba-		LÉVY-BRUHL (L.) ...	9, 98, 112
ron)	6, 93, 99, 251	LINNÉ	73
FOURIER (Charles)	8	LITTRÉ	6, 35
FRANKLIN.....	134, 147, 177	LOBATCHEWSKI	68
		LONCHAMPT (J.)	53, 125
		LOUIS-PHILIPPE.....	35
		LUTHER	264
GALOIS (Evariste)	68, 253	MACH	8
GILLOUIN (D ^r Charles). 262, 265		MAISTRE (Joseph de)....	8, 134
GILSON (Étienne)	9, 200	MARIE (Maximilien)	165
GODARD	8	MARVIN.....	50
GONCOURT (E. et J. de)...	142	MARX (Karl)	8
GOUHIER (Henri), 3, 15, 53,		MASSIN (Caroline), 143, 145,	
118, 121, 124, 128, 131,		146, 147	
134, 135, 138, 145, 147,		MAURRAS (Charles), 33, 38, 262	
161, 165,		MENDÈS (Teixeira) 138, 230, 253	
Goy (Ernestine)	138	MILHAUD (Gaston)	9
GUIZOT	46	MILL (John Stuart)	6
		MONGE	103, 104
HARDY	256	MONTESQUIEU	133
HEGEL	8	MOSDORF (Jan)	11
HOBBS	7, 235	MUSSET	143
HUME	7, 133		

	Pages		Pages
NEWTON	67, 95, 96	SPENLÉ	161
NIETZSCHE (Frédéric)	262	SPINOZA	30
NOË (de)	256	STAËL (Madame de), 139, 143, 178, 198	
OLIVEIRA (José Feliciano de)	8	STENDHAL	56, 133, 143
OPÉRA-ITALIEN 41, 139, 162, 253, 255, 269		TANNERY (Paul)	66
PAÏCAL	109	TARDE (Gabriel)	8, 262
PÊCAUT (P. F.). 9, 203, 218, 221		TASSÉ (Le)	162
PÉTRARQUE	162	THIBAUDET (Albert)	27
PINÈL	235	TRACY (Destutt de), 48, 56, 70, 71, 78, 133, 234	
POINCARÉ (Henri)	253	TURGOT	7, 133
POINSOT, 6, 75, 113, 142, 202, 204		VALAT, 39, 52, 54, 58, 68, 97, 125, 129, 133, 134, 137, 138, 139, 147, 148, 157, 158, 160, 252, 253, 254	
POLYTECHNIQUE (École), 9, 38, 68, 85, 120, 129, 130, 132, 157, planches I-II, 240, 254		VARNEY (M ^{me} Mecca M.) ..	78
PROUDHON (Pierre-Joseph) .	8	VAUVENARGUES, 143, 183, 199	
RAVAISSON (Jean)	9	VAUX (Clotilde de), 54, 143, 163, 164, 166, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 182, 183, 184, 185, 188, 190, 192, 196, 197, 198, 199, 201, 219, 225 et planche IV, 270	
RENAN	9	VICQ d'AZYR	73
REY (Abel)	47	VIENNE (École de)	8
RIGOLAGE (Jules Rig), 35, 36, 37		VIGNY	143
RIVIÈRE (Jacques)	8	VOLLAND (Mademoiselle) ..	160
ROUSSEAU	123, 142, 143	WERTHER	143
SAINT PAUL	218	WRONSKI	240
SAINT-SIMON (Claude-Henri comte de), 8, 78, 124, 134, 135, 136, 150, 152, 230			
SAND (George)	145		
SCOTT (Sir Walter), 123, 127, 134, 143			

LISTE DES PLANCHES

Pl. I. — *Première page d'un cahier d'analyse d'Auguste Comte, élève à l'Ecole Polytechnique (inédit).*

Ce cahier d'analyse, comme d'autres cours d'Auguste Comte, figure dans les Archives de la Maison d'Auguste Comte, rue Monsieur-le-Prince.

La couverture porte *1^{re} division, Comte, n° 44*. La page de garde porte *Cours d'analyse infinitésimale, M. Cauchy professeur, Calcul intégral, Tome 2, Comte, 1816*.

Pour les besoins de la mise en pages, la marge de gauche du document n'est pas reproduite entièrement. Elle porte sur l'original, en haut, le chiffre *1* (désignant la première page du cahier), et, au milieu, les mots *Théorème général* dont les dernières lettres s'aperçoivent sur notre document.

Le texte lui-même est la base didactique évidente des réflexions de Comte sur le calcul des variations rapproché du calcul aux différences partielles.

Pl. II. — *Extraits des notes d'examens de Comte (Archives de la rue Monsieur-le-Prince, inédits).*

a) Partie supérieure : examen du candidat Mallarmé. Ce candidat a été examiné au cours de la tournée de province de 1838, à Dijon, le samedi 15 septembre.

La tournée de province de 1838 avait comporté pour Comte les centres suivants : Metz (28 août-1^{er} septembre) ; Nancy (4-7 septembre) ; Besançon (11-12 septembre) ; Dijon (15-16 septembre) ; Lyon (19-20 septembre) ; Avignon (23-25 septembre) ; Moulins (5-6 octobre).

Le document est particulièrement propre à montrer les scrupules psychologiques, logiques et pédagogiques de Comte en matière d'examens.

b) Partie inférieure : résumé symbolique de l'ensemble des examens de province et de toute la tournée de 1838.

La formule finale « Ensemble de la tournée de 1838 » est la combinaison symbolique des deux formules en lesquelles se résument respectivement les examens de la province et ceux de Paris.

La première formule qui commence par les mots « Arrêté à Moulins le dimanche 7 octobre 1838 » concentre un résumé de trois pages intitulé : (*Ecole Polytechnique*) *Classement général des 81 candidats examinés en province du mardi 28 août à Metz au samedi 6 octobre à Moulins (concours de 1838), tournée de l'Est.*

Dans le document original, ce résumé de trois pages est annexé à un cahier de trente pages intitulé : (*Sommaire de mes notes sur les examens de Paris, 1838*), cahier que Comte résume d'abord en deux pages intitulées : (*Ecole Polytechnique*), *Classement général des 124 candidats examinés à Paris du Vendredi 20 juillet au jeudi 16 août (concours de 1838)*, et qu'il concentre ensuite dans la formule symbolique : Arrêté à Paris le Vendredi 17 août 1838 : $(\iota\varsigma)^2$, $(\iota\varepsilon)^2$, $(\iota\delta)^{21}$, $(\iota\gamma)^{32}$, $(\iota\zeta)^{10}$, $(\iota\alpha)^{12}$. $(\iota)^7$, $(\theta)^9$, $(\eta)^8$, $(\zeta)^2$, $(\varsigma)^2$, $(\varepsilon)^4$, $(\delta)^3$, $(\gamma)^2$, $(\zeta)^3$, $(\alpha)^5$.

Pl. III. — *Auguste Comte et l'Opéra-Italien* (inédit).

Ce document, extrêmement curieux, est constitué par le recto et le verso d'un billet d'entrée au Théâtre Royal Italien. Ce billet n'a pas été utilisé, mais Comte y a *noté* (dans le code qu'il avait établi pour résumer les examens de mathématiques) ses jugements sur chaque représentation de l'année 1841.

Ce document constitue un témoin irréfutable de la continuité du schématisme comtien, de l'abstraction mathématique au concret affectif, par l'intermédiaire des fonctions esthétiques.

Pl. IV. — *Lettre de faire-part annonçant la mort de Clotilde* (Archives de la rue Monsieur-le-Prince).

Le document est d'une seule pièce. Il porte, d'un côté, l'adresse de Comte, et de l'autre, la date de réception marquée de sa propre main. Les besoins de la mise en pages nous ont imposé une forte réduction. On observera que le domicile de Clotilde est fixé au 7 de la rue Payenne.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT	IX
INTRODUCTION	1
Fortune contradictoire du positivisme	1
Le positivisme et l'histoire de la philosophie	9
L'histoire des sciences et de la pensée sociale au XIX ^e siècle..	13
Organisation intuitive et développement du positivisme....	16

PREMIÈRE PARTIE

LES VOIES DE L'INITIATION SUBJECTIVE

CHAPITRE I. — La pensée et la langue	23
CHAPITRE II. — Le mouvement de la connaissance	45
CHAPITRE III. — La pensée positive et l'expérience concrète.	51

DEUXIÈME PARTIE

L'ABSTRACTION MATHÉMATIQUE

INTRODUCTION. — Intimité mathématique du positivisme....	65
CHAPITRE I. — L'existence mathématique et la genèse du schéma fondamental	67
Le mécanisme de l'abstraction.....	68
La schématisation abstraite.....	74
CHAPITRE II. — La relation de l'abstrait au concret et l'es- prit des mathématiques.....	84
L'esprit de l'analyse.....	88
La réduction cartésienne.....	97
Le généralisation de Monge.....	101
CONCLUSION. — Philosophie de la géométrie	106

TROISIÈME PARTIE

LE CONCRET AFFECTIF

INTRODUCTION. — Intelligence et sentiment	117
CHAPITRE I. — La préhistoire du positivisme affectif.....	127
La sensibilité abstraite	127
L'éducation sentimentale	133

Caroline Massin	145
Marche à l'abîme	148
CHAPITRE II. — Le véritable amour	154
Peuplement de la solitude	154
Clotilde	163
CHAPITRE III. — De la fusion concrète à la vie subjective..	184
L'adoration intime	184
L'existence subjective	192
CONCLUSION	204
Le schématisme comtien	206
Méthode et Intuition	210
NOTE SUR L'EXISTENCE SUBJECTIVE	216
APPENDICE	229
I. Le rapport intuitif de l'abstrait au concret (textes d'Auguste Comte : <i>Opuscules</i> et <i>Lettre à Blainville</i>)	229
II. Le schématisme de l'abstraction et la tradition des idéologues : (textes de Destutt de Tracy)	234
III. Textes mathématiques	236
A) Affinités mathématiques du schématisme abstrait (textes d'Auguste Comte : <i>Essais de</i> <i>Jeunesse</i> et <i>Cours de philosophie positive</i>)	236
B) Pédagogie mathématique (Texte de Pierre Laffitte : <i>Auguste Comte examinateur d'entrée à</i> <i>l'Ecole Polytechnique</i>)	252
C) Auguste Comte et le calcul des variations (extraits du <i>Mémoire</i> d'Auguste Comte sur le calcul des variations)	257
IV. Plénitude de l'intuition religieuse chez Auguste Comte (textes de Charles Gillouin)	262
INDEX DES NOMS PROPRES	266
LISTE DES PLANCHES	269

VU, LE 28 JUIN 1937 :

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

Signé : H. DELACROIX

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

Signé : S. CHARLÉTY

Intégration des équations aux différences partielles

Toutes les équations différentielles que nous avons considérées jusqu'ici ne renfermaient qu'une seule variable indépendante combinée avec les coefficients différentiels par rapport à cette variable; d'une ou de plusieurs fonctions qu'il s'agit de déterminer. Nous avons maintenant examiné les équations qui renferment plusieurs variables indépendantes avec les coefficients différentiels partiels d'une ou de plusieurs fonctions par rapport à chacune de ces variables: ces équations sont connues sous le nom d'équations aux différences partielles.

Si nous considérons une fonction z de deux variables indépendantes x et y , l'équation aux différences partielles de l'ordre m par rapport à z , sera celle qui renfermera des coefficients différentiels de l'ordre m ; par conséquent l'équation la plus générale de cet ordre devra renfermer

$$z \left| \frac{\partial z}{\partial x}, \frac{\partial z}{\partial y} \right| \frac{\partial^2 z}{\partial x^2}, \frac{\partial^2 z}{\partial x \partial y}, \frac{\partial^2 z}{\partial y^2} \left| \dots \left| \frac{\partial^m z}{\partial x^m}, \frac{\partial^m z}{\partial x^{m-1} \partial y}, \dots, \frac{\partial^m z}{\partial y^m} \right| \right|$$

Quelle que soit la forme de cette équation, on pourra toujours la supposer résolue par rapport à $\frac{\partial^m z}{\partial x^m}$. Voyons quelle sera la forme de la fonction qui représentera ce coefficient différentiel.

Pour plus de simplicité

$$\frac{\partial z}{\partial x} = z', \quad \frac{\partial^2 z}{\partial x^2} = z'', \quad \dots \quad \frac{\partial^{m-2} z}{\partial x^{m-2}} = z^{(m-2)}, \quad \frac{\partial^{m-1} z}{\partial x^{m-1}} = z^{(m-1)}$$

il résultera de là que l'expression de $\frac{\partial^m z}{\partial x^m}$ devra contenir z et ses coefficients différentiels relatifs à

Première page d'un cahier d'analyse d'Auguste Comte.
(Cours de Cauchy - École Polytechnique, 1816.)

Pour l'interprétation de ce document et des suivants, le lecteur est prié de se reporter à la Table des planches, à l'Index et à l'Appendice.

Mercrèdi 31 Març (24^{et} dernière) J. Puritani (5)

THEATRE ROYAL ITALIEN.

STALLE D'ORCHESTRE.

N°

BON POUR UNE PERSONNE.

Présenter ce billet ouvert.

Le Jeudi 18^{ce} Février 1841 (18^{me}) ^{18 1/4} Il matrimonio segreto (2)
 Jeudi 25 Il barbiere di Siviglia (5)
 Jeudi 4 Març Lucia di Lammermoor (6)
 Jeudi 11 Semiramide (2)
 Jeudi 18 La gazza ladra (6)
 Jeudi 25 (23^{me}) Otello (2)

Jeudi 22 Octobre 1840 La Sonnambula (2)
 Jeudi 29 Lucia di Lammermoor (5)
 Jeudi 15 Novembre Aurezia Borgia (2)
 Jeudi 12 L'elfire d'amore (6)
 Jeudi 19 Aurezia Borgia (6)
 Jeudi 26 Il Pirata (6)
 Jeudi 3 Décembre Il barbiere di Siviglia (2)
 Jeudi 10 Norand (2)
 Jeudi 17 La Donna del lago (6)
 Jeudi 24 La Donna del lago (2)
 Jeudi 31 L'elfire d'amore (2)
 Jeudi 7 Janvier 1841 La gazza ladra (2)
 Jeudi 14 Janvier Mosè (2)
 Jeudi 21 J. Puritani (2)
 Jeudi 28 Don Giovanni (5)
 Jeudi 4 Février La Sonnambula (6)
 Jeudi 11 Reatrice di Tenda (2)



La famille MARIE a l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'elle vient de faire dans la personne de Madame DEVEAUX, née MARIE, décédée le 5 Avril 1846, rue Payenne, 7, au Marais.

Elle vous prie d'assister à ses funérailles qui auront lieu en l'Eglise Saint-Louis-du-Saint-Sacrement, rue Saint-Louis, au Marais, le Mardi 7.

De Profundis.

Le départ de la Maison mortuaire se fera à midi précis.



(Reçu, le Mardi 7 avril 1846, à midi 10 minutes.)

Lettre de faire-part annonçant la mort de Clotilde.
(Reçue et datée par Auguste Comte.)

